

Revue Roumaine d'Études Francophones
No. 3 / 2011

**Publication annuelle de l'Association Roumaine des Départements
d'Études Francophones (ARDUF)**

LE POLITIQUE

Directeur :

Marina MUREȘANU IONESCU, Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași, Roumanie –
Université Jean Monnet, Saint-Étienne, France

Rédacteur en chef :

Elena-Brândușa STEICIUC, Université « Ștefan cel Mare » Suceava, Roumanie
Présidente de l'ARDUF

Secrétaire de rédaction :

Brîndușa GRIGORIU, Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași, Roumanie

Comité de rédaction :

Responsable section **Littérature** : Mircea ARDELEANU, Université « Lucian Blaga »,
Sibiu, Roumanie

Responsable section **Linguistique** : Virginia VEJA LUCATELLI, Université « Dunărea
de Jos », Galati, Roumanie

Responsable section **Didactique** : Anca COSĂCEANU, Université de Bucarest,
Roumanie

Responsable section **Comptes rendus** : Dan DOBRE, Université de Bucarest,
Roumanie

Comité scientifique international :

Charles BONN, Université Lyon II, France

Patrice BRASSEUR, Université d'Avignon, France

Francis CLAUDON, Université Paris 12, France

Jean-Pierre LONGRE, Université Lyon III, France

Samir MARZOUKI, Université de Manouba, Tunisie

Irina MAVRODIN, Université de Craiova, Roumanie

Catherine MAYAUX, Université Cergy – Pontoise, France

Simona MODREANU, Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași, Roumanie

Alain MONTANDON, Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, France

Ioan PÂNZARU, Université de Bucarest, Roumanie

Liliane RAMAROSOA, Université d'Antananarivo, Madagascar

Dolores TOMA, Université de Bucarest, Roumanie

Comité de lecture:

Michel BENIAMINO, Université de Limoges, France

Iulian POPESCU, Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași, Roumanie

Danielle FORGET, Université d'Ottawa, Canada

Alexandra CUNIȚĂ, Université de Bucarest, Roumanie

Revue Roumaine d'Études Francophones
No. 3 / 2011

**Publication de l'Association Roumaine des Départements Universitaires
Francophones (ARDUF)**

LE POLITIQUE

Responsables du numéro :
Elena-Brândușa STEICIUC
Anca GÂȚĂ
Rodica STOICESCU



Éditions JUNIMEA, Iași

Pour nous contacter :

Revue Roumaine d'Études Francophones

Marina MUREȘANU IONESCU

Département de français, Faculté des Lettres

Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași

11, Bd. Carol I

700 506 Iași, ROUMANIE

Tél: +40(232)201000

Fax: +40 (232) 201201

Marina Mureșanu Ionescu

e-mail: muresanu2001@yahoo.fr>

Elena-Brândușa Steiciuc

e-mail : selenabrandusa@yahoo.com

Brîndușa Grigoriu

e-mail: brindusagrigoriu@yahoo.fr

ISSN 2065 – 8087

Copyright : Éditions JUNIMEA, Iași, 2011

SOMMAIRE

Éditorial.....	9
I. LITTÉRATURE.....	11
Anne-Marie CALLET-BIANCO <i>De Napoléon à la République : politique et romanesque chez Alexandre Dumas</i>	13
Daniel FONDANÈCHE <i>Albert Robida et le monde politique</i>	23
Raymond MBASSI ATÉBA <i>La doublure en politique coloniale française : à propos du personnage du tirailleur dans Désert de Jean-Marie Gustave Le Clézio</i>	32
Radu I. PETRESCU <i>La politique du hérisson</i>	43
Alain VUILLEMIN <i>La figure de la réclusion dans Terre des Affranchis (2009) de Liliana Lazar</i>	55
CENTENAIRE Julien GRACQ. Cristina POEDE <i>Le Rivage des Syrtes – l’Histoire en biais</i>	69
Marina MUREȘANU IONESCU « <i>J’écris ... pour régler un compte avec quelque chose qui a demandé à être exprimé</i> ». <i>Entretien inédit avec Julien Gracq</i>	78

II. LINGUISTIQUE.....	93
Anca COSĂCEANU	
<i>Manifestations de l'instance politique dans les slogans de campagne..</i>	95
Samira BOUBAKOUR, Amina MEZIANI	
<i>Du politique à la politique linguistique, un véritable chassé-croisé.....</i>	107
Jean Claude ABADA MEDJO	
<i>Lieux discursifs et idéologie impérialiste dans les nouveaux discours politiques sur l'Afrique</i>	116
Alina GANEA, Anca GĂȚĂ	
<i>Emplois stratégiques de la notion la République dans les discours de Charles de Gaulle.....</i>	124
Elena-Irina TIRON	
<i>Éthos d'ouverture dans la Roumanie postcommuniste</i>	
<i>Politique(s) de traduction.....</i>	139
III. DIDACTIQUE	147
Mirela-Cristina GRIGORI	
<i>L'apprentissage de plusieurs langues étrangères, une nécessité du monde contemporain. La situation de l'enseignement du français en Roumanie.....</i>	149
IV. COMPTES RENDUS.....	157
Liliana FOȘALĂU	
<i>Gérard de Nerval et l'esthétique de la modernité</i>	159
Florina-Liliana MIHALOVICI	
<i>Journées scientifiques internationales n° 1. Mélanges offerts à Irina Mavrodin</i>	164

Denisa-Adriana OPREA <i>Fragments francophones</i>	167
Radu I. PETRESCU <i>Les Cahiers/ Notebooks/ Caietele Tristan Tzara - Publication internationale pour l'étude des Avant-gardes contemporaines</i>	169
Elena-Brândușa STEICIUC <i>Parcours interculturels. Être et devenir.</i>	172
Mihaela VOICU <i>Écrits sur l'imaginaire français : valeurs culturelles, représentations et transgressions symboliques</i>	175
V. RÉSUMÉS DES ARTICLES	177
VI. NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES DES AUTEURS.....	187
<i>Protocole de rédaction</i>	194

Éditorial

Défini par Aristote comme *zoon politikon*, l'être humain ne saurait vivre en dehors de la société, dont un des aspects essentiels est le politique. Considéré comme « ce qui permet aux sociétés de tenir ensemble », le politique recouvre une aire de significations très vaste, où une place de premier choix est détenue par l'organisation et l'exercice du pouvoir, ou bien par la lutte autour de ce pouvoir. Si la réflexion des sciences humaines porte avec insistance sur ces éléments, c'est parce que nous vivons à une époque où le politique accapare et investit l'espace symbolique de nos sociétés, où ce phénomène, avec sa composante encore plus visible – *la politique* –, envahit de plus en plus le mental collectif.

Voilà pourquoi la *Revue Roumaine d'Études Francophones*, dans son troisième numéro (2011), se propose de (re)définir les territoires du politique, de réfléchir sur cette question capitale du monde contemporain, l'envisageant à travers une pluralité de perspectives. Se réclamant de nos domaines de recherche, ces réflexions se plient sur les trois principaux volets – traditionnels déjà – de la publication : *Littérature* ; *Linguistique* ; *Didactique*.

Les articles composant la section *Littérature* tentent de circonscrire et d'explorer les représentations et l'impact des multiples facettes du politique chez cinq auteurs de langue française, provenant de divers espaces et de diverses époques : Alexandre Dumas, dont Anne-Marie Callet-Blanco sonde les enjeux du politique et du romanesque ; Albert Robida, qui, selon Daniel Fondanèche, réunit le littéraire et le social dans ses romans, tout comme le social et le politique ; J. M. G. Le Clézio, dont le roman *Désert*, analysé par Raymond Mbassi Ateba, touche à la problématique de la politique coloniale française. Certaines nuances politiques sont détectées dans le roman de Muriel Barbery, *L'élégance du hérisson*, comme s'attache à le démontrer Radu Petrescu, ou bien dans *Terre des affranchis* de Liliana Lazar (Prix des Cinq Continents de la Francophonie, 2010), un « conte cruel, politique et métaphysique », selon Alain Vuillemin.

Le centenaire *Julien Gracq* nous donne l'occasion de remémorer cette immense figure du roman français du XX^{ème} siècle, par l'article de Cristina Poede (*Le Rivage des Syrtes* et sa réflexion sur les méandres de l'Histoire,

rubrique *Centenaire*) et par l'entretien inédit accordé en 1994 à Marina Mureșanu Ionescu, qui transmet une quintessence de la vision gracquienne du monde : « J'écris ... pour régler un compte avec quelque chose qui a demandé à être exprimé ».

L'incursion dans le terrain vaste et parfois escarpé du politique se poursuit par la section *Linguistique*, qui – à travers les contributions publiées – vise certains aspects des plus saillants : le slogan de campagne comme vecteur du message que l'instance politique adresse à l'instance citoyenne (Anca Cosăceanu) ; les politiques linguistiques au Maghreb (Samira Boubakour et Amina Meziani) ; les nouveaux discours politiques sur l'Afrique (Jean-Claude Abada Medjo) ; la notion de *République* et ses emplois dans les discours gaullois (Alina Ganea et Anca Gâță) ; les politiques de traduction des grandes maisons éditoriales dans la Roumanie postcommuniste (Irina Elena Tiron). À ce tour d'horizon s'ajoute l'article de la section *Didactique*, où Mirela-Cristina Grigori se penche sur l'enseignement du français à l'heure actuelle en Roumanie.

Ce troisième numéro de la RREF, tout comme les précédents, illustre *la politique* qui nous guide : donner la parole à des chercheurs provenant de tous les espaces de la francophonie universitaire, illustrant et défendant ainsi la pluralité de sa / ses voix.

Elena-Brândușa STEICIUC
Présidente de l'ARDUF

I. LITTÉRATURE

De Napoléon à la République : politique et romanesque chez Alexandre Dumas

Anne-Marie CALLET-BIANCO
Université d'Angers

Si l'action de Dumas dans la révolution de 1848 est bien connue, notamment grâce aux travaux de Claude Schopp¹, la portée politique de ses romans n'a pas souvent été prise en compte. Alors qu'on ne compte plus les analyses en ce sens sur Hugo ou Balzac, lui fait l'objet d'un traitement à part, comme si sa production était vierge de toute implication dans ce domaine. Ses grands romans historiques ont souvent été réduits à leur dimension purement récréative. Or, il semble qu'il y ait là comme un contresens sur un genre qui, dans sa forme classique, comme Lukacs le rappelle, est indissociable d'une réflexion sur le présent². Dans *Les Trois Mousquetaires*, comme dans le *Cinq Mars* de Vigny, par exemple, on voit se construire une analyse sur le pouvoir, qui trouve des prolongements autant en 1826 qu'en 1844. Et il est bien évident que le cycle Révolution ne peut pas faire l'économie d'un débat encore très proche dans les années 1850.

Le recul historique et l'analyse politique ne sont donc pas incompatibles ; cependant les romans qu'on prendra en compte dans cette étude sont ceux que Dumas consacre à son époque, et qu'on pourrait donc qualifier de « contemporains ». Il s'agit du *Comte de Monte-Cristo* (1844) et des *Mohicans de Paris* (1854-59), où Dumas s'affirme comme un auteur essentiellement moderne, désireux d'écrire son siècle autant que de le vivre. *Les Mohicans* prend pour cadre la France de 1827, et *Monte-Cristo* englobe une large période, qui va de 1815 à 1838. La date inscrite en creux, et qui conditionne la lecture des deux romans, est celle de 1830, des Trois Glorieuses, auxquelles Dumas, plein d'espoir, a participé. *Les Mohicans* présente un régime à bout de souffle, une société en convulsions, menacée par de puissantes contre-sociétés (la pègre, la franc maçonnerie, la

¹ Voir notamment *Alexandre Dumas dans la Révolution*, Cahier Alexandre Dumas n°25.

² Georg Lukács, *Le roman historique* [1955], Ed. Payot, coll. « Petite Bibliothèque », Paris, 1965 trad. par R. Saille et préface de Cl.-E. Magny ; réédition en 1977 et Ed. La Découverte / Poche, 2000.

Charbonnerie), dont le délabrement laisse pressentir un changement radical imminent. *Monte-Cristo*, sans jamais évoquer la révolution de 1830, fait le point sur son résultat décevant : la société orléaniste n'est finalement guère meilleure que la précédente ; elle marque le règne des Danglars, des Morcerf et des Villefort, tous trois corrompus : Juillet n'a pas tenu ses promesses.

Lors de la rédaction de ces deux romans, Dumas résume en lui bon nombre de sentiments contradictoires: le souvenir ambigu de Napoléon lié à la figure paternelle, un certain attachement aux Orléans, en particulier au jeune duc mort tragiquement en 1842, et qui aurait été un roi selon son cœur. S'ajoutent à cela des sympathies républicaines héritées de son père, qui vont être mises à mal en 1848, lors de l'installation difficile de l'éphémère seconde république. Devant la violence des mouvements populaires, il se rapproche du « parti de l'ordre »³, représenté, entre autres, par Louis-Napoléon Bonaparte, et sa candidature à la présidence, avant de prendre ses distances après le coup d'Etat du 2 décembre.

Cela dit, le but de ce travail n'est pas biographique. Que ces deux œuvres reflètent le républicanisme grandissant de Dumas, qu'elles aient une portée proprement politique, rien de plus certain. Mais il s'agit surtout de voir comment il s'attaque à des mythes et à des figures qui hantent toute sa génération. Enfin, il ne faut pas perdre de vue qu'on a affaire à des *romans*, destinés à un large public qui désire autre chose que de savantes analyses. C'est donc la fiction qui, à travers les personnages et leurs trajectoires, leurs destins, se charge de véhiculer un discours sur l'histoire et la société⁴. Et c'est cette corrélation entre romanesque et politique qu'on s'attachera à définir ici.

Le justicier : une fonction dénonciatrice

Ces deux romans mettent en scène un redresseur de torts, qui accomplit aussi une vengeance personnelle. C'est un personnage bien connu de la production romanesque populaire au XIX^e siècle ; en 1842-43 paraissent *Les Mystères de Paris* de Sue, qui connaît un très vif succès. Dumas traite là un thème largement rebattu, mais lui confère une dimension nouvelle. Alors que le justicier de Sue, l'archiduc d'Autriche Rodolphe de Gérolstein, est chargé d'une mission essentiellement sociale, et, étranger au Paris des années 1840, apparaît comme un *deus ex machina*, Monte-Cristo et Salvator,

³ Voir sa profession de foi aux électeurs de l'Yonne datée d'octobre 1848.

⁴ Même si un discours proprement historien fait intrusion dans *Les Mohicans*, où abondent les références à *L'Histoire des deux Restaurations* de Vaulabelle.

le héros des *Mohicans*, ont un rôle d'une tout autre ampleur. Purs produits de leur siècle, ils reflètent dans leur trajectoire l'évolution de la France de la Restauration et de la Monarchie de Juillet.

Le parcours de Dantès/Monte-Cristo est suffisamment connu pour qu'on se dispense de le retracer ici. Le roman met en scène, au début de l'action, en 1815, trois personnages marseillais, plutôt modestes, issus du monde de la mer : un jeune commandant en second (Dantès), un comptable de la marine marchande (Danglars), et un pêcheur (Fernand). En 1838, 23 ans après la faute originelle, c'est-à-dire la dénonciation calomnieuse contre Dantès, on retrouve ces personnages intégrés dans la haute société parisienne : Dantès-Monte-Cristo, grâce au trésor de l'abbé Faria, Danglars, par le biais de spéculations boursières, et Fernand-Morcerf, grâce à plusieurs malversations. Dans ces sphères élevées, ils rejoignent Villefort, le substitut du procureur, également impliqué dans l'affaire, et tout ce petit monde uni par le crime se fréquente assidûment et projette des unions endogames. Il y a là évidemment matière à une mise en accusation de la société de Juillet, qui n'a pas répondu aux espoirs suscités par 1830. Après la deuxième partie du roman, (« Italie. Simbad le marin ») qui met en scène de pittoresque bandits romains, la partie parisienne présente les vrais brigands, et ce sont les élites du régime. Vingt ans avant Hugo, qui reprendra la même condamnation dans *Les Misérables*⁵, Dumas porte sur son temps un regard sans complaisance, et par le biais de Morcerf, Danglars et Villefort, pointe les travers de l'armée, la banque et la justice, ces trois piliers d'un monde corrompu. Monte-Cristo le Vengeur, qui fait tomber les masques et crée un véritable séisme dans ce microcosme remplit indéniablement une fonction dénonciatrice.

Dans *Les Mohicans*, la critique politique est présentée de deux manières, directe et indirecte. A la différence de *Monte-Cristo*, le roman présente des pages d'analyses politiques quasi autonomes, des personnages historiques (le roi, les ministres, dont Villèle) sont mis en scène, certains épisodes historiques sont repris (l'atteinte à la liberté de la presse par exemple). Le discours historiographique interrompt alors la fiction. Mais celle-ci néanmoins ne recule pas sur ce terrain, et renforce la démonstration par le biais du justicier Salvator, qui, moins connu que Monte-Cristo, demande à être brièvement présenté.

Cet humble commissionnaire est en réalité le descendant d'une des plus puissantes familles de France. Spolié de ses biens à cause de sa

⁵ Victor Hugo, *Les Misérables*, quatrième partie, livre 1, chapitre I « Bien coupé » et II « Mal cousu ».

naissance illégitime et réduit à la pauvreté, il se construit une nouvelle vie dans le petit peuple parisien. Ses cousins, les Valgeneuse, occupent une place déterminante dans le paysage politique des années 1824-1830, qui voient le retour aux affaires publiques de la vieille aristocratie et le règne des ultras ; ils jouissent en plus de l'appui de la toute-puissante société de Jésus, très influente à la Cour. Le destin de Salvator constitue donc une mise en accusation, sinon de la Restauration dans son ensemble, du moins du parti ultra et des Jésuites : Villèle est la cible désignée de Dumas, qui a l'habitude de charger les ministres pour épargner les rois. D'autres exemples renforcent la démonstration; le justicier protège deux enfants trouvées, qui sont en fait de riches héritières, que des circonstances rocambolesques (et liées au contexte politique) ont amenée dans le sordide faubourg St. Jacques. Ces trois personnages ont en commun leur trajectoire descendante : la société issue de la Restauration est fondée sur l'usurpation (les Valgeneuse), les manipulations judiciaires (le ministère public veut faire accuser d'infanticide le bonapartiste Sarranti pour déconsidérer son mouvement), et le crime crapuleux (on voit un assassin devenir une notabilité du régime). La critique se fait également juridique, en pointant l'absence de statut de l'enfant naturel, et l'abolition du divorce, et sociale, en évoquant le problème de la pauvreté. Plus largement encore que dans *Monte-Cristo*, la fonction du roman est essentiellement dénonciatrice.

L'adieu au mythe napoléonien

Dans cette peinture sombre de la Restauration et de la monarchie de Juillet, la référence, directe ou indirecte, à l'Empereur, se manifeste avec insistance. Les deux romans illustrent chacun à leur manière la permanence du mythe napoléonien, qu'il faut donc examiner ici, quitte à en nuancer la portée.

Le début de l'action de *Monte-Cristo* se situe juste avant les Cent-Jours : Dantès n'a certes aucune conscience politique, comme il le dit lui-même, mais c'est en travaillant sans s'en douter pour les partisans de l'Empereur qu'il encourt l'accusation de « bonapartiste enragé ». La police de la Restauration a évidemment tout intérêt à le laisser moisir en prison. Le seul qui prenne parti pour lui est l'armateur Morrel, sympathisant de l'Empire. Par ailleurs, dans le noeud de vipères que représente la famille Villefort, le personnage le plus positif se révèle être le vieux Noirtier, bonapartiste notoire ; c'est d'ailleurs grâce à ses agissements politiques passés qu'il parvient à

éviter à sa petite-fille Valentine un mariage qui lui fait horreur. Cela suffit-il pour faire du roman un manifeste nostalgique de l'Empire ? Sans doute pas. Critique politique de la monarchie Bourbon, critique sociale du régime de Juillet : soit, mais l'enjeu ne porte pas sur le changement de régime. La coloration politique est beaucoup moins nette qu'elle ne le sera dans *Les Mohicans*. Monte-Cristo ne travaille pas à renverser une société dans son ensemble, il accomplit une vengeance personnelle. C'est sur un autre plan que se fait sentir l'influence du mythe. Roman du surhomme, qui doit effectivement beaucoup à la figure de l'empereur, à laquelle est liée l'idée de départ⁶, *Monte-Cristo* établit un parallélisme évident entre les deux prisonniers insulaires, l'évasion de Dantès reproduisant en miniature l'épopée des Cent-Jours. C'est certes une banalité de voir dans chaque héros de roman au XIX^{ème} une résurgence de Napoléon, mais ici, le rapprochement s'impose.

Dans *Les Mohicans*, un certain nombre de chapitres est consacré à l'Aiglon, que ses fidèles tentent de replacer sur le trône. Mais son caractère pâlot et insignifiant (conforme à la tradition romantique) voue l'entreprise à l'échec. Fragile, malade, le duc de Reichstadt ne peut offrir de base solide à ceux qui placent leur espoir en lui. Plus largement, la Charbonnerie, coalisée contre les Bourbons, se révèle un tout composite (bonapartistes, orléanistes, républicains), et partant, inefficace. Il apparaît donc dans les deux cas que le mythe napoléonien, s'il est considéré avec sympathie, ne se présente pas comme remède à une situation politiquement délabrée et n'est donc qu'une fausse solution.

Tout cela est sans doute à relier à l'ambiguïté de la figure napoléonienne pour Dumas; l'empereur au destin fulgurant est aussi un ingrat, responsable de l'appauvrissement de sa famille à la suite de la mise en retraite anticipée du général, son père, qui l'a pourtant brillamment servi. Mais, plus profondément, c'est le modèle qui est dépassé pour la génération de 1802 : Napoléon est avant tout la référence des pères : or le roman fait peser l'accent sur une jeune génération qui entend bien refaire l'histoire à sa manière, sans forcément reproduire les mêmes schémas et les mêmes idéaux que ses aînés : elle optera pour la République⁷. Le prêtre Sarranti assène à son père une longue démonstration à ce sujet : César, Charlemagne et Napoléon sont trois élus, trois instruments de l'idée divine ; le projet divin

⁶ Dumas raconte dans une Causerie comment, en excursion à l'île d'Elbe avec le prince Napoléon, fils de Jérôme Bonaparte, en 1842, il aperçoit l'île de Monte Cristo et se promet d'écrire un roman à ce sujet.

⁷ Hugo, lui aussi, abordera ce débat dans *Les Misérables* (troisième partie, livre IV, « les amis de l'ABC »).

procède par dépassements successifs :

... Chacun de ces trois hommes ignore ce qu'il fait, et semble rêver juste le contraire de ce qu'il accomplit : César, païen, prépare le christianisme, Charlemagne, barbare, prépare la civilisation, Napoléon, despote, prépare la liberté⁸.

Il n'y a donc plus de contradiction entre la fidélité bonapartiste et le sentiment républicain, puisque la République est présentée comme le prolongement naturel de l'Empire. Mais la réalisation du projet implique de se consacrer entièrement à l'idée sans s'arrêter à l'homme qui n'en a incarné que le balbutiement.

La fin du surhomme

Au delà du discours purement politique, la figure du héros reflète les idéaux qui animent ces deux œuvres ; c'est là surtout que s'opère une évolution très sensible de l'un au multiple, comme le montrent les deux titres. Surhomme isolé d'un côté, champion de la fraternité de l'autre ; Monte-Cristo et Salvator obéissent chacun à une logique différente, aristocratique pour le premier, démocratique pour le second.

Le Comte, dans la pure tradition du surhomme, entretient avec les autres des rapports très inégalitaires, en accord avec sa conception de l'humanité, à la fois pessimiste et élitiste. Elle se divise selon lui en deux catégories, les méchants, et les faibles, les premiers s'attaquant logiquement aux seconds ; la vie en société est un raccourci de l'enfer. Mais quelques individus quasi divins ont un rôle à jouer. Dans un chapitre intitulé « Idéologie », le Comte se définit comme un de ces envoyés :

...Vous n'avez jamais osé vous élever d'un coup d'aile dans ces sphères que Dieu a peuplées d'êtres invisibles et exceptionnels.[...] Je suis un de ces êtres, oui, monsieur, et je crois que jusqu'à ce jour, aucun homme ne s'est trouvé dans une position semblable à la mienne.⁹

Le surhomme affronte donc la société tout entière, incarnant en cela

⁸ Alexandre Dumas, *Les Mohicans de Paris*, ch. CXCVII. C'est là une théorie que Dumas a développée dans *Gaule et France*, en 1833.

⁹ Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, ch. XLVIII.

la « volonté de puissance » qui marquera tant le jeune Nietzsche. Mais, contrairement à son modèle napoléonien, lui aussi envoyé par Dieu¹⁰, il agit pour détruire et ébranler, et non pour construire et réformer. Pour Monte-Cristo, aucun progrès n'est à envisager car l'espèce humaine est intrinsèquement mauvaise. Alors que sa vengeance l'amène à remettre en cause les piliers de la société, comme d'autres grands révoltés romantiques, tel Karl Moor, il ne se propose pas de la changer et revendique hautement son individualisme absolu :

Peut-être ce que je vais vous dire vous paraîtra-t-il étrange, à vous messieurs les socialistes, les progressifs, les humanitaires ; mais je ne m'occupe jamais de mon prochain, mais je n'essaie jamais de protéger la société qui ne me protège pas, et qui, je dirai même plus, ne s'occupe de moi que pour me nuire...¹¹

Au terme d'un long parcours, qu'il n'est pas lieu de détailler ici, le surhomme/ envoyé de Dieu abdique et se place sur le même pied que les autres mortels. Mais c'est pour s'éloigner d'eux aussitôt puisque le roman se clôt sur un départ sans retour. La vie en société est définitivement rejetée ; comme son modèle impérial (mais libre), le héros disparaît au milieu de l'Océan.

De nouveaux idéaux

Pour *Les Mohicans*, au contraire, la société se situe au centre de la réflexion et suscite la question suivante : comment l'améliorer? Les idéaux sont posés dès le début et se présentent comme ceux d'une génération qui veut modeler le monde à son image. Il s'agit de changer la politique, mais aussi, plus largement de « changer la vie » au nom de valeurs d'inspiration démocratique : la fraternité, le pardon, le travail, l'éducation.

La dimension individuelle, dans *Les Mohicans*, n'est pas la plus importante. A la différence du Comte, Salvator ne se limite pas au règlement de compte familial. Il y a certes les affaires privées, pour lesquelles il agit seul. Mais pour d'autres actions plus complexes, il sollicite l'appui de sa « vente » de carbonari. Il y a enfin le but suprême : renverser les Bourbons et établir la République, ce qui implique évidemment une action collective. Le héros

¹⁰ Selon l'épilogue de *Gaule et France*.

¹¹ Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, ch. XLI.

solitaire et surhumain se transforme en chef de groupe. Même s'il occupe une position centrale, il est inconcevable *seul*. Le titre insiste sur le pluriel : les Mohicans représentent toute une génération. L'action collective n'est pas seulement une nécessité, c'est le résultat d'un nouvel idéal de fraternité, constamment réaffirmé. Une des premières actions de Salvator consiste à offrir son alliance à un jeune homme qu'il ne connaît pas encore, en vertu du principe qui veut que « Tous les hommes sont frères et se doivent assistance ».¹² On ne peut manquer d'être frappé par la prolifération des groupes : le groupe des artistes, (souvenir du Cénacle balzacien), qui devient une société d'entraide mutuelle, la charbonnerie (société « aide toi, le ciel t'aidera ») la franc-maçonnerie (loge des Amis de la vérité) ; on peut évoquer également la « quadruple alliance » féminine qui lie quatre jeunes filles de conditions sociales fort différentes, toutes éduquées à la Maison de la Légion d'honneur¹³. Salvator, lui, ne se limite à aucun de ces groupes et s'introduit dans tous. Ses affaires personnelles s'effacent devant des intérêts plus larges :

La théorie de Salvator était bien simple : c'était une tendresse profonde pour l'humanité sans distinction de caste ni de race, une abolition complète des frontières pour réunir le genre humain dans une seule et même famille – l'accomplissement des paroles du Christ, qui ayant déjà donné la liberté et l'égalité, avaient encore à donner la fraternité.¹⁴

À la misanthropie de Monte-Cristo répond chez le commissionnaire une véritable mystique de la fraternité. La famille élective s'élargit pour englober l'humanité, si bien que la vengeance s'efface au profit du pardon: animé d'un but aussi vaste, Salvator ne s'occupe qu'épisodiquement de ses propres intérêts. Bien plus sauveur que vengeur, il refuse de combattre en duel son cousin, laissant ce soin à un ministre libéral. Ce choix aussi est à mettre au compte de l'idéal démocratique: la vengeance est un regard vers le passé, dont *Les Mohicans* veut faire table rase en se tournant vers l'avenir

Le travail est également une valeur-phare. Au trésor de Faria, qui permet au Comte de poursuivre son entreprise, se substitue plus modestement un emploi de commissionnaire qui détourne Salvator du suicide. Le travail remplace donc le trésor. Tout le roman est une exaltation de l'activité humaine. Les héros *ont un métier* : commissionnaire, médecin, auteur

¹² Alexandre Dumas, *Les Mohicans*, ch. XII.

¹³ Donc sous l'ombre tutélaire de Napoléon.

¹⁴ Alexandre Dumas, *Les Mohicans*, ch. CXLII.

dramatique, instituteur... S'ensuit, logiquement, la dévalorisation du personnage du « lion » oisif appartenant à la jeunesse dorée. L'histoire du peintre Pétrus, qui hésite à la croisée des chemins, introduit un petit apologue moral. « Est-il permis de vivre sans travailler ? » s'interroge la jeune génération, avant de répondre : « Non, cent fois non »¹⁵. Travailler, donc, et agir contre « tous les malheurs qui viennent des hommes », comme en témoigne le prêche de Sarranti (projection de Lamennais) sur la *Résignation* :

Réagissez contre la mauvaise fortune, mes frères ! Relevez-vous, forts de votre confiance dans le Seigneur, dans votre droit et dans vous-mêmes ; engagez la lutte et soutenez le combat ! La résignation est une lâcheté !¹⁶

La critique marxiste a souvent reproché à la littérature populaire d'être un opium, une évasion, un « rêve les yeux ouverts »¹⁷ pour les masses écrasées par un travail abrutissant ; on voit combien ce reproche s'avère ici inopérant. Le roman incite à l'initiative individuelle pour corriger les maux de la société, et va plus loin en proclamant la nécessité de l'action de l'Etat: comme le dit Salvator dans un des derniers chapitres : « Dans le monde à venir, il n'y aura plus d'orphelins, car la société sera leur mère »¹⁸, ce qui résonne comme l'annonce de notre conception moderne de l'Etat-providence.

Fraternité, pardon, travail : tout cela ne fait pas un programme politique, mais témoigne du caractère vivace des idéaux démocratique. « Ah ! que la république était belle sous l'Empire » : la célèbre formule d'Aulard pointe un paradoxe révélateur. Après l'expérience ratée de 1848, le régime apparaît à nouveau désirable, ce qui explique l'implication politique croissante des *Mohicans* par rapport à *Monte-Cristo*. Dumas aura tout juste le temps, avant sa mort en décembre 1870, de voir (dans des conditions ô combien dramatiques), l'installation de ce régime annoncé dans la fiction plus de dix ans à l'avance.

¹⁵ *Ibid.*, ch. CCLIII

¹⁶ *Ibid.*, ch. XXXVII.

¹⁷ C'est la formule utilisée par Gramsci dans le chapitre « Différents types de romans populaires », ce qui ne l'empêche pas d'admirer le pouvoir de fascination des romans de Dumas ; voir Gramsci, Antonio, *Gramsci dans le texte*, textes réunis et traduits par F. Ricci et J. Bramant, 2^{ème} partie (*Les cahiers de prison*), 3^{ème} section (« Problème de critique littéraire ») *Divers types de romans populaires*, « Origine populaire du surhomme », *Editions sociales*, 1975 (voir aussi l'édition électronique: <http://bibliothèque.ucaq.quebec.co/index.htm>..

¹⁸ *Ibid.*, ch. CCCXXV.

Bibliographie

Œuvres de Dumas

Le Comte de Monte-Cristo (1844), Garnier Flammarion, 1998.

Les Mohicans de Paris, (1859), Gallimard, Quarto, 1998.

Gaule et France, Urbain, Canel, 1833.

Autres œuvre évoquées dans cette étude :

Hugo, Victor, *Les Misérables* (1862), Le Livre de Poche, 1998.

Sue, Eugène, *Les Mystères de Paris*, Robert Laffont, 1989.

Œuvres critiques et historiques

Eco, Umberto, *De Superman au surhomme*, Le Livre de Poche, 1995.

Gramsci, Antonio, *Gramsci dans le texte*, textes réunis et traduits par F. Riccieri et J. Bramant, 2^{ème} partie (*Les cahiers de prison*), 3^{ème} section (« Problème de critique littéraire ») *Divers types de romans populaires* », « *Origine populaire du surhomme* », *Editions sociales*, 1975 (voir aussi l'édition électronique: [http //bibliothèque ucaq.quebec.co/index.htm](http://bibliothèque ucaq.quebec.co/index.htm)).

Lukács, Georg, *Le roman historique*, Payot, 2000.

Schopp, C. (dir), 1848. *Alexandre Dumas dans la Révolution*, « Cahiers Alexandre Dumas », Collection Encrage, 1998.

Vaulabelle, Achille de, *Histoire des deux Restaurations*, Perrotin, 1844-1853.

Albert Robida et le monde politique

Daniel FONDANÈCHE

Université Denis Diderot Paris 7, France

Albert Robida (1848-1926) est un polygraphe et surtout un illustrateur de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Il a illustré ses romans en apportant parfois, dans ses pages ou dans ses vignettes des informations complémentaires au texte, il a agrémenté de très nombreux ouvrages classiques ou d'auteurs contemporains et il a également été affichiste, laissant plus de 60.000 dessins.

L'essentiel de son œuvre est consacrée à l'histoire, celle de Paris et à la vie en province. Il est vrai que ce sont là deux traits des lettres françaises de cette époque : l'approche scientifique de l'Histoire sous l'influence de Michelet et le courant rustique né avec George Sand. Mais il y a une part de la production de Robida qui le rend plus singulier : il a produit quelques romans de littérature d'imagination scientifique (la pré science-fiction) d'une puissance imaginative inégalée, très supérieure à l'œuvre de Verne et dont l'analyse montre que Robida connaissait très bien les sciences et techniques de son temps. Et pourtant, paradoxalement, dans une interview qu'il a donnée en 1919, Robida se décrit comme un voyageur et un contemplatif :

J'abhorre (...) la vie trépidante qu'on subit aujourd'hui : j'en ai toujours eu la hantise. [...] Cette vitesse perpétuelle et artificielle m'accable, m'étourdit, me brouille le cerveau. Je suis un lent et un calme. Je n'ai guère voyagé dans ma vie qu'à pied. Peu de temps encore avant la guerre, vous auriez pu me rencontrer avec mon baluchon sur les routes ; j'ai parcouru ainsi une partie de l'Autriche, de l'Allemagne, de l'Italie et presque toute la France, et ce furent là les meilleurs moments de ma vie .¹

Au delà d'une perception aigüe des possibilités techniques du futur, Robida s'interroge sur la société de son temps : le monde du travail, le rôle et la place de la femme, les institutions et parmi elles, le monde politique.

L'essentiel de la carrière littéraire de Robida se déroule sous la III^e

¹ Albert Robida et Furetière in *Les Annales politiques et littéraires*, 26/10/1919, p. 400 (n° 1896).

République, une « République des notables » qui avait fort mal débuté le 4 septembre 1870. Après le désastre de Sedan qui mit fin au second Empire, avec l'occupation d'une partie de la France et de Paris par les troupes allemandes, la République est proclamée dans un climat insurrectionnel avec à sa tête le Général Trochu que Victor Hugo enterre d'un bon mot : « Trochu, participe passé du verbe Trop Choir ». Il est vrai que l'esprit de l'ancien régime est encore bien présent comme le montreront les élections de 1871 qui amènent à la Chambre des députés une majorité composée de légitimistes, d'orléanistes et de bonapartistes soit 416 députés monarchistes, contre 222 députés républicains et libéraux. Ce sont eux qui vont négocier avec l'Allemagne. Les troupes ennemies ne se sont pas plutôt retirées que Paris se soulève pendant deux mois contre ce gouvernement de la défaite avec, d'un côté comme de l'autre, de nombreuses exactions. De cette période Robida laissera un carnet de croquis pris sur le vif.

Thiers, qui avait fait tirer sur les Parisiens pendant la Commune, prend la tête d'un gouvernement monarchiste et la tête de l'État en devenant président d'une République conservatrice, plus à « droite » que les partis de « droite ». Cet inflexionnement se confirme après la démission de Thiers en 1873 : il est remplacé par le Maréchal Patrice de Mac Mahon qui va instaurer l'ordre moral, l'alliance du sabre et du goupillon, jusqu'aux élections de 1877 qui portent une majorité de gauche à la tête du pays. La mort dans l'âme (pieuse et conservatrice), Mac Mahon doit laisser les républicains gouverner au point qu'ils emportent aussi la majorité au Sénat.

En 1879, successeur de Mac Mahon, Jules Grévy, va instaurer une République démocratique, laïque et parlementaire. Le gouvernement de Jules Ferry (1879-1885) va apporter au pays un certain nombre de nouveautés, mais surtout un inflexionnement libéral qui se traduit par la naissance d'une nouvelle société grâce à de nouveaux droits et de nouvelles libertés : droit à l'éducation pour tous (1881-1884), droit à l'information avec la loi sur la liberté de la presse (1881), droit au divorce (1884), liberté syndicale (1884). Dans le même temps, Jules Ferry entraîne la France dans l'aventure coloniale en Afrique et en Asie du Sud Est.

De 1886 à 1889, la France va connaître un bref intermède trouble sur fond de « boulangisme ». Le « brave général Boulanger », est un traîneur de sabre, parlementaire populiste et revanchard, mais fort heureusement indécis car ses proches le poussaient au coup d'État. En 1887, la presse met à jour un scandale : un trafic de décorations organisé par le gendre de Jules Grévy, cette affaire attisée par la « gauche » (Ferry et Clémenceau) et par la

« droite » (boulangistes) pousse le Président Grévy à la démission. Sadi Carnot, un républicain modéré lui succède. Mis à la retraite en 1888, Boulanger cristallise toutes les rancœurs des radicaux, des nationalistes, des monarchistes. Menacé de passer en haute cour pour atteinte à la sûreté de l'État, Boulanger se sauve en Belgique et se suicide sur la tombe de sa maîtresse. On pourrait penser que le calme va revenir avec la disparition du « général Revanche ». Éclate alors, en février 1889, le scandale de Panama, une sombre histoire de spéculation financière, de plus values véreuses, de montages pyramidaux, provoquant la ruine de 89.000 épargnants et le début d'une vague d'antisémitisme qui trouvera un aboutissement dans l'Affaire Dreyfus en 1894. Cette période est également troublée par une vague d'attentats anarchistes (1892-1894) qui va se conclure par l'assassinat du Président Sadi Carnot par l'anarchiste italien Caserio en 1894.

Ces différents évènements vont ramener la gauche au pouvoir lors des élections de 1898. Elle va en profiter pour asseoir un peu plus l'autorité de la République face à l'Église et à l'Armée par un certain nombre de mesures dont l'affirmation de la laïcité de l'État avec la loi qui consacre la séparation de l'Église et de l'État (1905). Nous sommes dans une période radicale-socialiste où les notables (souvent francs-maçons) se libèrent des influences du passé pour construire un État qui se veut moderne et progressiste.

Bien qu'il ne se soit pas mêlé de politique, Robida va observer ces mouvements de l'histoire et il va les traduire dans ses textes, avec un regard critique, mais de telle manière qu'il est bien difficile de lui faire rejoindre un « camp » sauf celui des septiques face aux mœurs politiques du temps² !...

La première approche « politique » de Robida va se faire par l'intermédiaire d'une pochade, d'une parodie de Jules Verne en quatre volumes : *Voyages très extraordinaires de Saturnin Farandoul dans les 5 ou 6 parties du monde et dans tous les pays connus et même inconnus de M. Jules Verne*. Dans le premier tome, *Son excellence le gouverneur du Pôle Nord* (1879), Robida reprend le mythe de Moïse³ avec un berceau, venu d'un naufrage, ballotté par les flots et qui arrive dans les îles Pomotou (découvertes par Bougainville, faut-il voir ici, de façon quelque peu enthousiaste, un hommage à Diderot ?). Là, le jeune Saturnin qui est alors âgé de 4 mois et 7 jours, sera, comme le futur Tarzan, élevé par des singes. Le singe « savant »

² Aujourd'hui Robida serait certainement dans le camp des « abstentionnistes », celui qui, en France, a le plus d'adhérents...

³ On rappellera que l'histoire de Moïse n'est jamais que celle de Sargon 1^{er} quelques dizaines de siècles plus tôt, en Asie Mineure.

apparaît également chez Le Faure et Graffigny ou chez Verne dans *L'île mystérieuse* ou Jup devient un serviteur modèle : « On sait que Buffon posséda un de ces singes, qui le servit longtemps comme un serviteur fidèle et zélé. »⁴ Saturnin est donc élevé selon les préceptes de Rousseau : dans l'innocence, au milieu de la nature. Mais contrairement à ses illustres successeurs, Tarzan ou Le Fantôme, Saturnin se rend rapidement compte qu'il n'est pas doué pour sauter d'arbre en arbre, même avec l'aide de lianes :

Les frères de Farandoul lui faisaient toutes les niches possibles et sautaient dans les arbres pour l'inviter à y monter, mais lui restait au pied, tout chagrin et tout étonné de ne pouvoir les imiter. ⁵

Alors qu'il vient d'avoir onze ans, Saturnin, accompagné de cinq de ses « frères », va partir à la découverte du monde. Recueilli par un cargo, en peu de temps Saturnin va apprendre les langues de tous les membres de l'équipage : le français, l'anglais, l'espagnol, le malais, le chinois et le bas-Breton [sic]. « O bienfaits de l'éducation ! la civilisation avait fait du singe manqué d'autrefois, un homme supérieur ! »⁶ Grâce à Darwin, on est passé de l'*homo erectus* à l'*homo sapiens*.

Après quelques péripéties Saturnin Farandoul, à la tête d'une armée de singes, se lance à l'assaut de l'Australie : « De vastes projets bouillonnent dans sa tête, il rêve de fonder à Melbourne un empire océanien ; il veut amener la race simiesque, qu'il appelle une race d'hommes imparfaits, à la civilisation et la rapprocher de la race humaine. »⁷ Le projet de Saturnin n'est jamais que le reflet de la politique colonialiste de la France, que les hommes politiques habillaient d'un idéal humanitaire : apporter la « civilisation » à ces peuples attardés.

Une fois l'Australie conquise, Saturnin la débaptise et se l'approprie : « Le pays prend le nom de FARANDOULIE (EMPIRE OCEANIEN). / Sa Majesté SATURNIN I^{er}, son Auguste fondateur, prend le titre de Roi des Singes. / Hommes et singes sont égaux devant la loi. / Le régime parlementaire est aboli... »⁸ Nous avons sans doute là une allusion au coup d'État du 2

⁴ Jules Verne, *L'île mystérieuse*, Paris, Hetzel, 1875, p. 209.

⁵ Albert Robida, *Voyages très extraordinaires de Saturnin Farandoul dans les 5 ou 6 parties du monde et dans tous les pays connus et même inconnus de M. Jules Verne : Son excellence le gouverneur du Pôle Nord*, Paris, Librairie Illustrée/Librairie Dreyfus, 1879, p. 8.

⁶ *Ibid.*, p. 22.

⁷ *Ibid.*, p. 98.

⁸ *Ibid.*, p. 100.

décembre 1852 de Napoléon III, impression renforcée par l'attitude paternaliste de : « Sa Majesté Saturnin Ier, dont le cœur déborde de sentiments d'affection pour tous les sujets de son vaste empire... »⁹ qui rappelle celle de Badinguet au début de son règne lorsqu'il se souvenait avoir été carbonari et avoir écrit cette utopie présocialiste : *L'Extinction du paupérisme* (1844). Autre rappel de l'Empire, une des premières mesures est d'installer l'armée comme instrument de contrôle des populations. De plus, dès que les critiques de la presse se font un peu trop insistantes, le pouvoir décrète que « Tous les journaux sont supprimés. Monsieur Dick Broken, est chargé de la création d'une gazette officielle... »¹⁰. Après une brève période libérale, dès l'attentat d'Orsini (1858), l'armée surveille le territoire avec le remplacement au Ministère de l'intérieur d'Adolphe Billault par le Général Espinasse. La presse, en dépit de sa progression, est encadrée de 1852 à 1860 par une diffusion par abonnement, par un droit de timbre en forte augmentation, par une surveillance accrue du colportage et par le cautionnement. En fait, il n'y a qu'un journal d'opposition, *Le Siècle* ; les dix autres titres, même le libéral *Journal des débats*, sont proches ou favorables au régime quand ils n'en sont pas l'émanation comme *Le Presse* ou *Le Moniteur universel* ou quand ils n'évitent pas d'aborder tout sujet politique compromettant.

Quelques années plus tard et, reprenant une idée qu'Émile Souvestre avait développée en 1846 dans *Le Monde tel qu'il sera* avec un Président représenté par un fauteuil vide :

... le président de la république ou *L'impeccable*, ainsi nommé parce qu'il ne peut mal faire, et il ne peut mal faire parce qu'il ne fait rien. L'impeccable n'est en effet, ni un homme, ni une femme, ni un enfant mais ce que nous appelons une fiction gouvernementale : il se compose d'un fauteuil vide sous un baldaquin ! [...] Quand le chef de l'État vieillit, on appelle un tapissier pour le remettre à neuf, une douzaine de clous suffisent pour restaurer les choses. De plus, point de cour, point de liste civile. Toute la maison présidentielle [sic] se réduit à une brosse et un plumeau. (...) Enfin, comme il ne peut rien exécuter, nous lui avons abandonné avec confiance le pouvoir exécutif. ¹¹

Robida propose la mise en place d'un Président mécanique, un robot

⁹ *Ibid.*, p. 101.

¹⁰ *Ibid.*, p. 125.

¹¹ Émile Souvestre, *Le Monde tel qu'il sera*, Paris, Coquebert, 1846, pp. 298-299.

présidentiel préfigurant un récit d'Asimov : *L'Homme bicentenaire* (1976).

Jamais il n'intriguera, lui ; jamais ce premier magistrat ne deviendra un danger pour le pays !... Il est en bois, sévère, rigide, immuable ! Il règnera mais ne gouvernera pas ; le pouvoir restera aux mains des représentants de la nation ! (...) L'inventeur, un mécanicien de génie, je le répète, a construit son automate en deux mois ! (...) le mécanisme est horriblement compliqué, il y a trois serrures et trois clefs... Le président du conseil des ministres a une clef, le président de la Chambre en a une autre et le président du Sénat ou Chambre des vétérans possède la troisième. Il faut au moins deux clefs pour faire marcher le mécanisme.¹²

Ce Président mécanique n'a pas la perfection de l'Adaley de Villiers, mais ce système empêchera les conflits, évitera les coalitions douteuses ou les pratiques de corruption comme celles qui ont émaillé le second Empire avec des « affaires » comme celle des « comptes fantastiques d'Hausmann »¹³, préfet de la Seine et principal urbaniste du second Empire et dont les banquiers Émile et Isaac Pereire profitèrent largement, ou l'intervention française au Mexique, pilotée par le Comte de Morny, demi-frère de Napoléon III, qui avait des intérêts à protéger là-bas.

Robida, qui ne porte pas le monde politique dans son cœur, comme on le sait, anticipe sur l'Affaire des médailles (1887) qui aboutira à la démission du Pdt. Jules Grévy et sur le scandale de Panama (1892) où le monde des affaires et le monde politique étaient liés, entraînant la démission du Ministre de l'Intérieur, Émile Loubet, la mise en cause du Ministre des finances Maurice Rouvier et la condamnation de l'ancien Ministre des travaux publics Charles Baihaut.

Tout ceci prélude à l'Affaire Dreyfus (1894-1906) où se mêlent militarisme et esprit revanchard, politique (raison d'État) et religion, provoquant une accentuation durable de l'antisémitisme en France. Cette méfiance vis-à-vis du pouvoir ira en s'accroissant en cette période « fin de siècle », d'une part avec les divers assassinats d'hommes d'État qui ont lieu en France (Sadi Carnot en 1894) comme à l'étranger (Pie VIII en 1830, Abraham Lincoln en

¹² Albert Robida, *Le Vingtième siècle*, Paris, Georges Decaux, 1883, p. 301.

¹³ Titre de l'article de Jules Ferry publié dans *Le Temps* (1868) puis à Paris chez Armand Le Chevalier : http://books.google.fr/books?id=Im17AAAACAAJ&printsec=frontcover&dq=%22comptes+fantastiques%22+d%27Hausmann&source=bl&ots=EJjOU3HEVM&sig=v1gpAlaT_vURBpXOyat0qU6anc&hl=fr&ei=aTubTJPEIoW6jAe_z4TICQ&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=4&ved=0CCEQ6AEwAw#v=onepage&q&f=false

1865, James Garfield et Alexandre II en 1881), sous l'influence du mouvement anarchiste, et d'autre part le clivage qui s'opère entre une France conservatrice et pieuse et une France radical-socialiste et volontiers anticléricale.

Nous allons retrouver une trace de cette compromission entre le monde des affaires et la classe politique dans le dernier roman conjectural de Robida : *La Vie électrique* (1890). L'un des personnages principaux de cette œuvre est une sorte d'Edison¹⁴ à la française : Philox Lorris. Il opère dans presque toutes les branches de la production de masse et même dans la « culture pour tous » qu'il a industrialisée, passant pour un mécène, un bienfaiteur de l'humanité ; l'essentiel de son activité se situe dans l'armement et dans l'industrie chimique. Un soir, Philox Lorris organise chez lui une grande réception mondaine où il invite le Député Arsène des Marettes, Chef du parti masculin et grand pourfendeur de Ministères.

Parmi toutes ces notabilités de la politique, de la finance et de la science que M. Philox Lorris comptait intéresser à ses idées, il était un homme tout puissant par son influence et sa situation, qu'il était important surtout de convertir. C'était le député Arsène des Marettes, tombeur et soutien des ministères, le grand leader de la Chambre, le grand chef du parti masculin opposé au parti féminin, l'homme d'État qui, depuis l'admission de la femme aux droits politiques, s'efforce d'élever une barrière aux prétentions féminines...¹⁵

De nouveau, nous retrouvons une référence implicite à Émile Souvestre qui avait présenté dans son univers futuriste, *Le Monde tel qu'il sera*, un programme féministe très élaboré, mais quelque peu extrême, une forme de Constitution, les « Droits de la femme libre », qui se développent en six points :

Article 1^{er}. Dieu sera désormais du genre féminin, vu sa toute puissance et sa perfection.

Art. 2. Les droits de la femme consistent à n'en point reconnaître aux hommes.

Art. 3. Toutes les femmes seront égales pour commander, et tous les hommes égaux pour leur obéir.

Art. 4. Toutes les places seront occupées par le sexe le plus intéressant et

¹⁴ Rappelons qu'Edison a été le héros du roman de Villiers de l'Île Adam, *L'Ève future* (1886).

¹⁵ Albert Robida, *La Vie électrique*, Paris, À la librairie illustrée, 1890, p. 180.

le plus faible (...)

Art. 5. Tous les hommes se marieront et toutes les femmes resteront filles, c'est-à-dire que les premiers seront enchaînés et n'auront que des devoirs, tandis que les secondes seront libres et n'auront que des droits.

Art. 6. Les femmes auront seules les clefs des caisses publiques et privées; on laisse aux hommes le soin de les remplir !¹⁶

Robida a déjà abordé le thème du féminisme dans ses autres romans, mais sans aller aussi loin que Souvestre qui traite du sujet de façon burlesque. Au contraire, chez Robida les femmes ont conquis une réelle égalité avec les hommes : elles peuvent exercer tous les métiers, elles ont leurs représentantes à la Chambre, elles siègent à l'Académie française, elles ont leurs banques et même leur Bourse. C'est au nom de cette égalité que Robida invente l'antiféministe, le Député des Marettes, auteur de l'immortel essai : *Histoire des désagrément causés à l'homme par la femme depuis l'âge de pierre jusqu'à nos jours : Étude sur l'éternel féminin à travers les siècles*. Philox Lorriss a besoin de des Marettes pour ses affaires :

De la sympathie ou du moins de la neutralité de M. Arsène des Marettes dépend le succès de deux grosses affaires de la maison Philox Lorriss : l'adoption du monopole du grand médicament national d'abord, et ensuite la contre-partie [sic], la guerre miasmatique mise à l'étude, la transformation complète de notre système militaire, de l'armée et du matériel, et l'organisation en grand corps médicaux offensifs.¹⁷

Le grand médicament national est une panacée inventée par Philox Lorriss, il guérit toutes les maladies, permet même de rajeunir et c'est parce qu'il immunise contre tous les miasmes que Philox Lorriss prétend développer la guerre bactériologique, dont il a déjà parlé dans *La Guerre au XX^e siècle* (1887). Tous les français étant vaccinés avec le *grand médicament national*, ils n'auront rien à redouter des microbes et virus que l'armée répandra sur ses adversaires. À l'époque où les Maîtres de forges, que Verne avait stigmatisés dans *Les 500 millions de la Bégum* avec le personnage du Professeur Schultze, comme Krupp, de Wendel, Schneider, de Presmes, Hennebont, Holzer,... sont en train de construire leur empire, Robida montre l'entente et les compromissions entre le monde politique et le complexe militaro-industriel.

¹⁶ É. Souvestre, *op. cit.*, pp. 288-289.

¹⁷ A. Robida, *La Vie électrique, op. cit.*, p. 181.

Ce ne sont là que quelques exemples de cette perception critique du monde contemporain que l'on trouve chez Robida. Certes, sur quelques points, il hérite de Souvestre qui, grâce à ses sympathies saint-simoniennes, avait donné à son roman un tour dystopique ; ce n'est pas le cas chez Robida. Il essaie tout en même temps d'anticiper sur le présent et d'avoir une approche critique de son époque, ce que n'ont pas vraiment fait ses contemporains comme Verne, Wells ou Rosny Aîné (pour ne citer que les plus célèbres), même si l'on trouve chez Wells de légères préoccupations sociales.

Robida fait partie de ces auteurs qui ont été pratiquement oubliés de l'histoire de la littérature. Ceci tient au fait qu'il n'a pas été l'homme d'un genre, qu'il a eu une grande quantité d'éditeurs, à son écriture parfois relâchée et à ses montages dramatiques qui tiennent pour l'essentiel de la pochade même si, au delà des apparences, le propos est sérieux. Contrairement à Verne, qui écrivait pour fabriquer le roman que l'on donnera en récompense en fin d'année à l'élève qui a bien travaillé, Robida écrivait pour distraire ses lecteurs, sans la moindre prétention. C'est à ce manque d'ambition qu'il doit son oubli, alors que son imaginaire, son utilisation des sciences et techniques de son temps sont très largement supérieurs à ceux de Verne¹⁸. Ici, dans ses romans d'imagination scientifique, comme les naturalistes, Robida fait se rejoindre le littéraire et le social et comme chez les écrivains réalistes et surtout prolétariens, le social et le politique.

¹⁸ Voir mon ouvrage : *La Littérature d'imagination scientifique*, Amsterdam, Rodopi, 2011.

La doublure en politique coloniale française : à propos du personnage du tirailleur dans *Désert* de Jean-Marie Gustave Le Clézio

Raymond MBASSI ATÉBA
Université de Maroua, Cameroun

Les guerres d'invasion ou de décolonisation qui ont secoué certains continents au XX^e siècle ont consacré certains officiers au rang de grands conquérants, célébrés en grande pompe ou érigés en figures légendaires par les médias et la littérature. Les héros de la guerre d'occupation du Sahara occidental, évoqués dans *Désert* de Jean-Marie Gustave Le Clézio, n'échappent pas à cette logique de recyclage des avaries de l'histoire. Mais ces héros sont une poignée d'officiers français qui commandent une infanterie composée essentiellement de tirailleurs¹ recrutés au Sénégal, au Niger et au Soudan. Les démonstrations de force de ces tirailleurs face aux troupes du désert, les victoires et les conquêtes qu'ils ont octroyées à l'armée d'occupation qui les instrumentalise à ses fins, les consacrent comme une force de répression importante.

L'héroïsation du tirailleur s'établit néanmoins difficilement dans la littérature contemporaine. Les prouesses de ce combattant intrépide, de cette figure politique qui a longtemps entretenu une chronique sociale du nègre naïf et subalterne, sont souvent présentées par rapport à celles de son commandant. En s'effaçant devant la gloire de l'officier, les tirailleurs² deviennent de simples hommes de main au service d'une stratégie belliciste dont ils maîtrisent mal les tenants et les aboutissants. Cette substitution de rôles, dans laquelle les tirailleurs africains font de la sous-traitance guerrière, amène à les considérer comme les doubles du conquérant.

En effet, les officiers se décentrent vers les tirailleurs pour qu'ils assument, à leur place, l'Inconscient qui les obnubile. Cette duplication prend une connotation angélique digne d'un rigorisme bigot. L'exploitation des

¹ Le corps des tirailleurs fut créé en 1857 par Louis Faidherbe, Gouverneur général de l'Afrique Occidentale Française.

² « Le tirailleur » est souvent évoqué au pluriel.

atrocités des tirailleurs – présentés comme de véritables charcutiers dans les champs de bataille – évoque dès lors une appréhension du double proche du pacte faustien. Comme l'estime Jean-Pierre Naugrette³,

au lieu d'affronter le double en duel, il s'agit de composer avec lui au prix d'un échange : l'âme et le salut contre puissance et richesses. La lutte entre les doubles cesse alors pour un temps, le temps pour Faust de découvrir qu'il devient peu à peu l'esclave de celui qui le sert, lui-même serviteur du Diable.

Dans le champ politique, machiavélique à souhait, le lien entre un personnage et son double ressemble fort à cette « transformation produite chez le sujet quand il assume une image ». ⁴ On n'est pas loin de la sémiologie du personnage sur laquelle Philippe Hamon s'est largement étendu et où « toute unité se caractérise par sa polyvalence fonctionnelle en contexte [...] Une théorie générale du personnage s'élaborera à partir des notions d'équivalence, de substitution et d'anaphore ». ⁵

Ainsi, sans pour autant être son sosie ou son clone, un personnage peut être, pour un autre, un suppléant, un remplaçant dans le meilleur des cas, un valet, un mercenaire ou un bouclier dans le pire des cas. Le double d'un personnage a donc un rôle ambigu qui complexifie sa fonction sémiologique, à cause de sa paradoxale mobilité actantielle : agissant comme l'Autre sans pour autant l'être, s'abandonnant à des tâches dénigrantes sans réellement en profiter, assumant les rôles rebutants sans toujours savoir pour qui et pourquoi il le fait. Le double d'un personnage, c'est son ombre maudite ou damnée, rarement glorifiée, qui fait dans le noir, le travail qui profite au grand jour à l'Autre.

Notre hypothèse est que l'image des tirailleurs africains à l'ombre de l'impérialisme occidental, principalement lors de la guerre d'occupation du désert saharien, est vraisemblablement celle du double des conquérants. Dès lors, il est surtout question de dégager dans *Désert*, les différents rôles ou fonctions qui ont été les leurs, de sérier les responsabilités qu'ils ont endossées dans les champs de bataille, avant d'établir leur fonction sémiologique comme figures symboliques d'inauguration du mercenariat dans

³ Jean-Pierre Naugrette, *Robert Louis Stevenson : L'aventure et son double*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1985, p. 84.

⁴ Jacques Lacan, *Écrits I*, Paris, Seuil, 1966, p. 90.

⁵ Philippe Hamon, « Pour un statut sémiologique du personnage », in *Poétique du récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1977, p.124.

l'Afrique contemporaine.

1. Le statut sémiologique du tirailleur : mises en scène des stéréotypes

L'enrôlement des tirailleurs dans les armées françaises établies en Afrique dans le cadre des guerres d'invasion ou de colonisation n'était pas non motivé. Parmi les multiples raisons qui le justifient, le besoin d'effectif cache mal le volet économique qui semble s'imposer avec le capitalisme, suivi probablement de la dimension stratégique. Le Clézio ne récuse pas cet aspect lorsqu'il décrit les causes de l'invasion du désert saharien par l'armée française :

Les Espagnols de Tanger, d'Ibni, les Anglais de Tanger, de Rabat, les Allemands, les Hollandais, les Belges et tous les banquiers, et tous les hommes d'affaires qui guettent la chute de l'empire arabe, qui font déjà leurs plans d'occupation, qui se partagent les labours, les forêts de Chêne liège, les mines, les palmeraies.⁶

En effet, l'entreprise coloniale fut l'une des premières dérives du capitalisme triomphant, conséquence logique de la révolution industrielle de la fin du XIX^e siècle. Après l'abolition de l'esclavage, qui s'exerçait dans un commerce triangulaire⁷ profitant à l'Europe négrière et au développement économique de l'Amérique où la main d'œuvre était déportée, la conquête de nouveaux territoires s'imposait comme une occasion idoine de trouver des débouchés pour les industries occidentales. La colonisation, sorte d'esclavage local sans déportation, fut avant tout une entreprise commerciale, fondée sur l'idée de production, qui eut ses défenseurs autant que ses détracteurs⁸. Les tirailleurs rentrent, à leur insu, dans cette chaîne de production : les hommes d'affaires occidentaux qui ont signé un pacte avec le capitalisme recrutent une armée pour obtenir ce qu'ils veulent ; cette force armée recrute à son tour les tirailleurs qui font de la sous-traitance au deuxième degré. Tel que le fait valoir Le Clézio, l'armée des tirailleurs « ouvre le passage à coups de fusil »⁹ aux colons.

⁶ Jean-Marie Gustave Le Clézio, *Désert*, p. 377.

⁷ L'histoire globale élargit cependant la perspective à d'autres régions. Lire Olivier Pétré-Grenouilleau, *Les Traités négrières. Essai d'histoire globale*, Paris, Gallimard, 2004.

⁸ Richard Laurent Omgba, *La Littérature anticolonialiste en France de 1914 à 1960. Formes d'expression et fondements théoriques*, Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces littéraires », 2004.

⁹ J.-M. G. Le Clézio, *Désert*, p. 377.

Comme de nombreuses doublures – religieux, instituteurs, administrateurs, médecins, etc. – dont se sert en effet le conquérant, l'armée joue le rôle de déblayeur de chemin et se présente fatalement comme une force de répression et de production dans les réseaux mafieux de la colonisation. Les tirailleurs n'échappent pas à cette qualification première.

1.1- Des machines de guerre acquises à la violence totale

L'action des tirailleurs comble largement les attentes de l'armée d'occupation. Intraitables dans les champs de bataille, leur déploiement est corrosif et terrifiant comme le montre Le Clézio : « les soldats des chrétiens avaient attaqué les caravanes, avaient brûlé les villages, avaient emmené les enfants dans les camps ». ¹⁰ Ces pillages rappellent aussi les démonstrations orageuses de force vécues dans les champs de bataille à l'instar de cette répression de la résistance des peuples du désert :

Les soldats débusquent des hommes bleus partout, mais ce ne sont pas les guerriers invincibles qu'on attendait. Ce sont des hommes en haillons, hirsutes, sans armes qui courent en boitant, qui tombent sur le sol [...] tandis que les Sénégalais, en proie à une vengeance meurtrière, déchargent sur eux leurs fusils, les clouent à coups de baïonnette sur le sol rouge. ¹¹

Le récit de ce carnage des peuples du désert témoigne probablement de la bravoure des personnages tirailleurs, illustrée par les victoires qu'ils ont octroyées à l'armée d'occupation. Du point de vue stratégique, les tirailleurs sont présentés de façon méliorative au regard de leur héroïsme consacré exclusivement dans les champs de bataille. Sur le plan axiologique cependant et celui de la gestion des ressources humaines dans les armées, les tirailleurs jouent exclusivement des rôles secondaires.

1.2- Le valet et le bouclier

La répartition des rôles dans l'armée d'occupation est minée par un clivage entre les officiers essentiellement occidentaux et l'infanterie composée de tirailleurs. Deux signes permettent de rendre compte des relations de subordination établies entre eux.

¹⁰ *Ibid.*, p. 231.

²⁹ *Ibid.*, p. 384.

Les signes kinésiques mettent en exergue ce décalage axiologique. Les tirailleurs vont à pieds tandis que les officiers occidentaux utilisent les chameaux comme moyen de locomotion. Le Clézio décrit cette symétrie oppositionnelle :

À coté de l'observateur civil, les officiers chevauchent [...] Derrière eux, les tirailleurs sénégalais, soudanais [...] marchent lourdement en levant très haut leurs jambes, comme s'ils franchissaient des sillons.¹²

Les signes proxémiques illustrent également cette exploitation de la force des personnages tirailleurs à la manière des boucs émissaires. Au moment de charger l'adversaire, les officiers s'effacent pour les laisser combattre à leur place : « les tirailleurs noirs prennent position, tandis que les officiers poussent leurs chevaux à l'écart ».¹³

Ce soigneux évitement des officiers au moment le plus décisif où les forces s'affrontent est suspect de narcissisme. Les tirailleurs sont utilisés comme un bouclier, mais également comme des hommes de main à la fois pour servir de couverture et pour combattre.

1.3- L'angélisme des officiers occidentaux

Le personnage angélique se décentre vers les autres pour qu'ils accomplissent à sa place les tâches ignobles indispensables à l'atteinte de ses objectifs. Attitude récurrente en politique, il s'agit de rester sain et propre, en mouillant les autres. Il nous semble que ce comportement, de par le positionnement des forces, ressemble à bien des égards à celui des officiers qui commandent les bataillons de tirailleurs africains. Sur le plan proxémique, en effet, le retrait stratégique des officiers est motivé par des calculs qui dépassent le simple cadre du champ de bataille dont l'instinct de survie et de profit après la guerre n'est pas le moindre. Le Clézio observe :

Immobiles en haut d'une colline, sur leurs chevaux qui bronchent d'inquiétude, les officiers regardent la grande étendue de broussailles [...]. Les tirailleurs sénégalais reviennent, portant leurs compagnons morts [...].¹⁴

¹² *Ibid.*, p. 378.

¹³ *Ibid.*, p. 383.

¹⁴ *Ibid.*, p. 385.

Le volet linguistique permet de mettre en évidence un jeu d'anthroponymie significatif où s'affrontent les lexèmes *soldats*, *Sénégalais* et *officiers*.

Les *Sénégalais* sont désignés au moment de charger l'adversaire, malgré son dénuement et son incapacité manifeste à combattre. Ils endossent, au regard du Droit International Humanitaire, le statut de criminels de guerre puisqu'ils assassinent des civils. On notera au passage l'ellipse de *soldat* ou *armée française*. Les lexèmes *soldats* et *officiers* apparaissent avant ou à la fin des hostilités pour consacrer la victoire de l'armée d'occupation tout entière au grand dam des tirailleurs qui voient leur vedette volée.

L'exploration du statut sémiologique des tirailleurs africains les établit comme une force de répression redoutable exploitée par l'armée d'occupation et sacrifiée dans les champs de bataille. Qu'en est-il de leur fonction sémiologique ?

2. Le tirailleur : une figure symbolique du mercenariat colonial

Le lexème *tirailleurs* subit un glissement sémantique et fonctionnel. Dans ce cas de figure, où le signifiant se rebelle contre son signifié, perdant sa qualification première, la fonction sémiologique est plutôt à voir dans les différents rôles que les tirailleurs assument au gré des circonstances particulières dans le champ phénoménologique de la guerre.

2.1- Les fondamentalistes religieux d'occasion

Le fondamentalisme, qui est une déviation contingente, est une absolutisation des items d'une culture, d'une idéologie ou d'une religion, sans possibilité d'interprétation. Joseph Moingt le définit comme « la sacralisation ou la fétichisation de tout objet, de toute objectivité censée être fondement ou origine de la foi, principe suprême et fondement de la foi. »¹⁵ La radicalisation réciproque du discours politique entre les peuples du désert et l'armée d'occupation a donné lieu à un conflit idéologique, à une guerre sainte¹⁶ pour « chasser les étrangers des terres des croyants ». ¹⁷

¹⁵ Joseph Moingt, « Religions, traditions et fondamentalismes », *Études*, N° 3, Paris, Éditions Assas, septembre 1990, p. 216.

¹⁶ Le général Moinier n'hésite pas à son tour à faire croire à son armée qu'elle combat des animistes, des musulmans, etc.

¹⁷ J.-M. G. Le Clézio, *Désert*, *op. cit.*, pp. 241-242.

Les tirailleurs recrutés dans l'armée française font partie des étrangers évoqués ici et ceux-ci se moquent bien de la « guerre pour le royaume de Dieu »¹⁸ professée par le chef de l'armée du désert saharien. Les débats dans l'armée d'occupation ne sont pas exempts de cette animosité pour ce chef charismatique, comme on peut le lire ici :

Chaque fois qu'on parlait du Sud du désert, il pensait à lui, Ma el Aïnine, l'irréductible, le fanatique, l'homme qui avait juré de chasser tous les chrétiens du sol du désert, lui la tête de la bataille.¹⁹

Le général Moinier ajoute encore pour présenter son adversaire :

Un fanatique, une sorte de sorcier, un faiseur de pluie, qui a entraîné derrière lui tous les loqueteux du Draa, Tindouf, tous les nègres de Mauritanie.²⁰

On ne reviendra pas suffisamment sur les images de l'ennemi dans le discours militaire ou de politique stratégique. Ces images peuvent se regrouper autour des sept catégories énoncées par Kurt R. Spillmann et Kati Spillmann²¹, à savoir : la méfiance, la mise en accusation de l'ennemi, l'anticipation négative, l'assimilation au mal, le raisonnement fondé sur le principe de la somme nulle, la désindividualisation, le refus de toute empathie. Le discours du général Moinier exploite à fond ce répertoire et illustre aussi la prééminence d'une perception de l'ennemi déterminée surtout par des évaluations subjectives et négatives qui circulent dans l'armée de tirailleurs pour l'opposer aux hommes bleus. Dans ce discours de manipulation, fait de stéréotypes permettant à son armée de s'orienter contre les hommes bleus et leur chef qu'il il affuble de caractérisants dépréciatifs, le général Moinier parvient à expliquer la réalité à travers ces images de l'ennemi en faisant porter aux hommes bleus la responsabilité de ce qui ne va pas. Le conflit stratégique devient alors un conflit idéologique dans lequel s'affrontent deux tendances religieuses. L'armée d'occupation d'ordre chrétien harangue ses tirailleurs avec un discours xénophobe contre les peuples du désert, musulmans et animistes. S'il s'agit pour les hommes bleus de chasser tous les non croyants de leur terre, il s'agit pour le général Moinier, comme il le fait

¹⁸ *Ibid.*, p. 248.

¹⁹ *Ibid.*, p.374.

²⁰ *Ibid.*, p. 374.

²¹ Lire Kurt R. Spillmann et Kati Spillmann, « L'image de l'ennemi et l'escalade des conflits », in *Revue internationale des sciences sociales*, Paris, Unesco/Erès, février 1991, pp. 59-77.

croire à son armée, de soumettre tous les hérétiques et irréductibles du désert. Le Clézio en profite pour montrer comment l'entreprise coloniale fut également gouvernée par le racisme. Un racisme qui s'attaque sans exclusive aux hommes, à leur culture et à leur religion. Les tirailleurs, qui ne sont pas tous chrétiens – qui sont *nègres* comme les *nègres de Mauritanie* proches des hommes bleus –, combattent donc au nom de l'idéologie de leurs officiers qu'ils ignorent. Il s'agit de combattre l'ennemi en utilisant son frère. Une sorte d'exo-cannibalisme symbolique qui transite par l'endo-cannibalisme²². Cette ignorance des motivations spirituelles est suivie de celle des conséquences des hostilités sur la terre du désert.

2.2- Profanateurs et libéricides malgré eux

L'invasion et la conquête du désert par l'armée française causent de nombreux dérangements aussi bien sur cet espace-temps que sur les habitudes civilisationnelles des peuples. Le viol du silence désertique est une offense à ce cadre que Le Clézio peint, en dépit de toutes les rigueurs du climat, sous de meilleurs auspices : « mais c'était le seul, le dernier pays libre peut-être, le pays où les lois des hommes n'avaient pas d'importance. »²³ Il ajoute à la suite de ce procès contre la sujétion de cet espace :

C'était ici, l'ordre vide du désert où tout est possible où l'on marchait sans ombre au bord de sa propre mort. Les hommes bleus avançaient [...] libres comme nul être au monde ne pouvait l'être.²⁴

La lutte pour sauvegarder la liberté, la pureté et le silence de cet espace providentiel devient une priorité pour les guerriers du désert comme l'observe encore Le Clézio :

Les guerriers du désert ne combattaient pas pour l'or, mais seulement pour une bénédiction et que la terre qu'ils défendaient ne leur appartenait pas, ni à personne, parce qu'elle était seulement l'espace libre de leur regard, un don de Dieu.²⁵

²² Lire Gillian Gillison, « From cannibalism to genocide : the work of denial », *Journal of Interdisciplinary History*. 37.3, 2007, pp. 395-414.

²³ J.-M. G. Le Clézio, *Désert*, *op.cit.*, p.14.

²⁴ *Ibid.*, p. 23.

²⁵ *Ibid.*, pp. 380-381.

L'action dévastatrice des tirailleurs sénégalais sous l'égide des officiers de l'armée d'occupation a pour conséquence immédiate de perturber la paix dans ce jardin spirituel. Bien plus encore, elle occasionne une instabilité dans laquelle les hommes bleus sont décimés dans cette guerre, entraînés dans une errance sans fin, privés d'eau, pourchassés par l'armée d'occupation et les rigueurs de l'espace, qui imposent un nomadisme de transhumance. Mis au devant de la scène et perçus comme des catalyseurs de l'instabilité dans le désert, les tirailleurs rappellent une mémoire agonale négative. Les conquérants, qui n'ont que faire des considérations philosophiques dans l'entreprise coloniale, récoltent les retombées économiques de cette expropriation et de cette désacralisation de l'espace désertique tout en empêchant au passage le développement d'un ethno-nationalisme radical au Sahara occidental au début du XX^e siècle.

En critiquant l'asservissement du « dernier espace libre » au nom du capitalisme, Le Clézio s'oppose en fait au mythe progressiste qui évolue jusqu'aux contrées les plus paisibles pour les phagocyter. Sous sa plume, l'espace-temps désertique de la Saguiet el Hamra, dans *Désert*, prend la même connotation spirituelle que celui de Chan Santa Cruz, dans *Trois villes saintes*, ainsi que les combats qui y sont menés :

Il y a tellement de jours, de nuits, qui éloignent lentement du cœur de l'empire, de la nef abandonnée du Balam Na, des champs de bataille, des cimetières. Le combat des hommes n'était pas pour gagner quelques arpents de terre, mais pour sauver la vraie parole.²⁶

Dans le champ politique contemporain, où les peuples s'affrontent au nom des appartenances et de la territorialité, Le Clézio préconise un univers où les protagonistes se battent et engagent leurs vies pour des idéaux élevés et déracinés. Pour la liberté. Il ne s'agit pas de posséder une terre, mais plutôt de la protéger contre la dénaturation et la domination.

Au final, l'enrôlement des tirailleurs dans l'armée française répond plus à des calculs de politique stratégique au service de la colonisation qu'à un besoin d'effectifs. Comme leurs ancêtres capturés en Afrique et déportés en Amérique pour cultiver le coton et la canne à sucre, les tirailleurs ont été enrôlés pour faire la guerre au profit de la métropole. Ils sont une force de répression comme les esclaves furent une force de production. Leur situation

²⁶ J. -M. G. Le Clézio, *Trois villes saintes*, pp. 43-44.

de valets et d'hommes de main découle de cette qualification première. La gloire à laquelle ils ont droit pour avoir octroyé la victoire à l'armée française n'a été établie que pour celle-ci. Une rhétorique héritée d'une certaine lecture complaisante de l'histoire s'organise dans *Désert* pour les présenter à l'avant-garde des situations qui déshonorent l'espèce humaine, pour leur en faire endosser la responsabilité. Par rapport aux officiers, essentiellement occidentaux, les tirailleurs africains sont, dans le langage contemporain, des mercenaires qui, dans l'ignorance totale des mobiles, des enjeux et des raisons des guerres auxquelles ils ont bravement et héroïquement pris part, se sont néanmoins illustrés comme une force incontournable dans les stratégies des armées françaises du XX^e siècle. Leurs démonstrations orageuses de force témoignent de la performance et de la compétence du soldat négro-africain dans l'infanterie des armées modernes.

Bibliographie

- Blondel, Jacques, « Le Double : Hogg et Stevenson », *Le Double dans le romantisme anglo-américain*, Clermont-Ferrand, Publications de l'Université de Clermont II, 1984.
- Gillison, Gillian, « From cannibalism to genocide: the work of denial », *Journal of Interdisciplinary History*. 37.3, 2007, pp. 395-414.
- Hamon, Philippe, « Pour un statut sémiologique du personnage », *Poétique du récit*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1977.
- Spillmann, Kurt R. et Spillmann, Kati, « L'image de l'ennemi et l'escalade des conflits », *Revue internationale des sciences sociales*, « L'étude des conflits internationaux », Paris, Unesco/Érès, février 1991, pp. 59-77.
- Lacan, Jacques, *Écrits I*, Paris, Seuil, 1966.
- Le Clézio, Jean-Marie Gustave, *Désert*, Paris, Gallimard, 1981.
- Trois villes saintes*, Paris, Gallimard, (1980) 1988.
- Moingt, Joseph, « Religions, traditions et fondamentalismes », *Études*, Paris, Éditions Assas, septembre 1990.
- Naugrette, Jean-Pierre, *Robert Louis Stevenson : L'aventure et son double*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1985.

Ongba, Richard Laurent, *La Littérature anticolonialiste en France de 1914 à 1960. Formes d'expression et fondements théoriques*, Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces littéraires », 2004.

Pétre-Grenouilleau, Olivier, *Les Traités négrières. Essai d'histoire globale*, Paris, Gallimard, 2004.

La politique du hérisson

Radu I. PETRESCU

Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași

Est-il, le deuxième roman de Muriel Barbery, *L'élégance du hérisson*¹, un roman politique ? Ou, plus précisément : s'agit-il tout simplement d'un (autre) roman gauchiste ? On l'a nié, et non sans raison. Ce roman, dont le succès a été d'autant plus remarquable qu'imprévu, aurait en fait le vrai centre d'intérêt ailleurs, à un niveau plus profond que celui de la simple critique sociale et politique, et concernerait de façon essentielle les rapports de l'homme contemporain avec, a-t-on dit – de manière exacte, mais beaucoup trop générale –, la vie, la mort et la beauté.

Pourtant, on ne peut pas nier le fait que Renée, la concierge tellement – et secrètement – cultivée, semble professer surtout des idées de gauche. Elle connaît l'œuvre de Marx (d'ailleurs, le « préambule » du roman porte le nom du philosophe allemand, ce qui est, sans doute, significatif), elle déteste les riches et, d'une certaine manière, la haute bourgeoisie en général.

Pourquoi donc est-ce qu'on hait les riches dans ce roman ? Parce qu'ils ont des privilèges ressentis comme plus ou moins immérités ? Parce qu'ils sont bornés ? Parce que, en matière d'art et de culture, ils sont d'habitude des ignorants ou des snobs ? Parce qu'ils détestent, à leur tour, les petites gens et les pauvres ? Parce qu'ils confondent *être* avec *avoir* ? Sans doute, un peu pour toutes ces raisons.² Mais le principal motif en est, pour Renée, ailleurs, et on le trouve vers la fin du texte.

Ce moment, où le douloureux secret de la concierge nous est brusquement révélé et qui fait que nos certitudes de lecture basculent dramatiquement, possède la valeur d'une véritable « chute », exactement comme dans la nouvelle.³ Nous apprenons ainsi que la principale raison pour

¹ Muriel Barbery, *L'élégance du hérisson*, Paris, Gallimard, 2006.

² De ce point de vue, il semble que la France dépeinte dans ce roman n'a pas beaucoup changé, essentiellement changé, depuis Balzac – et ceci, paradoxalement, malgré la modernisation de la société, y compris pendant les années qui ont vu des gouvernements socialistes au pouvoir.

³ On pourrait d'ailleurs énumérer d'autres caractéristiques qui relient ce roman à la structure de la nouvelle – non seulement, par exemple, l'« action » principale est mince, voire presque inexistante, encore qu'elle soit souvent « doublée » par diverses « anecdotes » plus ou moins édifiantes (elles aussi

laquelle Renée hait les riches, c'est que sa sœur aînée, jeune fille d'une extrême beauté, a été autrefois séduite et abandonnée par un jeune homme riche et sans scrupules. Cet événement, qui a détruit la vie de sa sœur, prend aux yeux de Renée une dimension tragique, paradigmatique, voire mythique – et, d'ailleurs, comme nous allons le voir lorsque nous parlerons de la « structure de profondeur » du roman, il s'agit effectivement là de la mise en marche d'un véritable mythe. Pour l'instant, il suffit de remarquer que ce malheureux événement a déterminé Renée à haïr dès son enfance – par une généralisation facilement explicable – tous les riches, et aussi à se décider de vivre cachée, c'est-à-dire en cachant ses extraordinaires qualités – à savoir, en son cas, non pas la beauté (que l'on peut d'ailleurs beaucoup moins cacher), mais l'intelligence et la sensibilité artistique.

Ajoutons ici cette remarque, qui pourrait paraître cynique, mais ne l'est pas : de nos jours, la beauté est bien plus qu'autrefois un capital extrêmement précieux, si on sait l'utiliser comme il le faut ; ainsi, on pourrait dire que le sort malheureux de la sœur de Renée a été rendu possible par un métier mal choisi ; car, chose bien connue depuis longtemps, être bonne ou être servante ou ménagère, etc., c'est un métier où, parmi d'autres, des complications amoureuses ou érotiques peuvent survenir à tout instant (de là, toute une littérature du type du « Journal d'une femme de chambre »⁴, redevable, assez souvent, à l'imaginaire... masculin) ; parce que, bien évidemment, la soubrette ou la femme de chambre est considérée par son « employeur » comme une sorte d'outil, d'objet, de propriété personnelle. Jeune et belle, elle représente une constante « tentation » pour son maître – et l'on peut donc en conclure que, afin qu'un tel métier puisse être pratiqué sans dangers, il faut que la « postulante » soit nécessairement assez laide et assez vieille. Pour profiter de sa beauté, et à plus forte raison parce que cette beauté, comme on nous le dit, était remarquable, Lisette, la sœur de Renée, aurait dû devenir *top-modèle*, ou *cover-girl*, d'autant plus que pour un tel métier – scandaleusement surpayé d'ailleurs – l'intelligence n'est absolument pas indispensable ; elle aurait ainsi trouvé la richesse qui lui manquait et, en même temps, épargné le choc psychique produit par son malheur à sa sœur cadette ; mais, on peut le supposer, le temps n'était pas encore au culte des images tel qu'il se manifeste aujourd'hui, et où ce qui compte est avant tout – et, hélas, seulement ! – l'apparence ; époque de « maquillage » aussi (et de la

répétant la structure de la nouvelle), mais, à l'exception des deux protagonistes qui se font pendant, c'est-à-dire Renée et la jeune Paloma, les autres personnages n'y sont qu'à peine esquissés.

⁴ Auquel, d'ailleurs, le roman de Muriel Barbery est fort apparenté.

manipulation subséquente): on connaît l'essor pris de nos jours par la chirurgie esthétique comme, au niveau politique, l'existence des experts qui s'occupent uniquement de *l'image* des politiciens.

J'ai dit que, en apprenant cet événement majeur de la vie de la concierge, nos certitudes de lecture changent radicalement – parce que l'on se rend compte alors que ce discours contre les riches n'est pas vraiment l'effet d'une idéologie apprise, ni l'effet d'un ressentiment issu du constat d'une limite douloureuse imposée par l'inégalité économique (la pauvreté, relative d'ailleurs, de Renée ne semble pas trop l'incommoder – sans aller entendre par cela, bien évidemment, qu'elle aime sa modeste condition ou qu'elle n'aimerait pas la dépasser). La véritable raison de sa haine est avant tout d'ordre moral, et bien davantage, comme on va le voir, d'ordre ontologique. Une impardonnable souillure a été commise, qui a renversé l'ordre du monde, par l'acte répréhensible du séducteur, et une intolérable atteinte portée à la dignité de la jeune fille personnifiant la Beauté. Car, dans la personne de Lisette, c'est la Beauté elle-même qui a été profanée. Ainsi donc, une sorte de *fatum* s'inscrit au cœur même du roman, en en constituant le noyau tragique autour duquel tous les autres événements vont se situer.

Comme on le sait, *L'élégance du hérisson*, c'est aussi un roman à deux voix, et un roman-journal – le roman où deux journaux s'entrelacent, se font écho et changent de perspective en parlant souvent des mêmes événements.

Or, ces deux discours diaristiques appartiennent à des marginaux, ce sont donc des discours de l'extérieur du Pouvoir, et des discours critiques, qui font entendre la voix de ceux que l'on n'entend d'habitude pas – ce qui, selon un Jacques Rancière⁵, serait LE moment politique par excellence. Par conséquent, ce roman, avant même d'être (ou de ne pas être) de gauche ou de droite ou centriste, est essentiellement un texte politique – non seulement parce que c'est une critique, une satire du monde actuel, mais parce que cette critique du *statu quo* est faite par deux marginaux – qui, de plus, sont deux... marginales : l'une qui, en un sens, a choisi elle-même d'occuper une telle position marginale dans la société, l'autre, marginale de par son âge, car, bien que géniale, Paloma n'est encore qu'une enfant.

Les premières impressions ont beau être souvent de fausses impressions – cette première partie du roman où l'on insiste sur les « détestables riches » demeure toutefois comme imprégnée par une sorte de

⁵ Cf. Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Editions Galilée, Paris, 2007, pp. 11-12 et *passim*.

marque indélébile, par l'ombre d'une attitude vindicative qui persiste même après avoir compris quelle est la vraie visée – et la logique interne – du roman. L'attitude critique vis-à-vis de la haute bourgeoisie contemporaine ne se manifeste pas seulement chez le personnage de la savante concierge, elle se reflète aussi dans les idées de l'autre protagoniste, Paloma, la jeune fille surdouée : sa décision d'accomplir un acte extrême est redevable à son impossibilité d'accepter un monde inauthentique, borné, monde qui lui semble nier sa propre essence. Or, même si cela reste vrai uniquement à un niveau de surface, ces deux tendances convergent et créent une même orientation, un même courant d'opinion, dont le sens politique est, on le voit, vers la gauche.

Il est vrai, ce ne sont pas toujours les riches qui y sont critiqués, mais aussi tous ceux que l'on voit comme des conformistes et, de façon plus générale, comme des « imposteurs »⁶ – qu'ils appartiennent aux divers domaines de la culture et/ou aux différentes orientations politiques. Ainsi, les philosophes, les médecins, les psychanalystes, les enseignants ou, respectivement, les gauchistes (pourtant, surtout ceux qui sont « aisés », ceux qui, d'une manière ou d'une autre, participent au Pouvoir) passent au crible de l'ironie dévastatrice des discours des deux protagonistes.

Il faut enfin remarquer que ces discours appartiennent tous les deux – notamment celui de Paloma – à ce genre de récit qui s'appelle la *skaz*, choix qui détermine de façon essentielle le style du texte où se mêlent ironie et un certain type de sagesse, qui garde sa pureté relative devant l'invasion toujours pressante des idées reçues.

Malgré ses qualités, qu'est-ce qui manque à ce roman, pour qu'il soit – à mon avis – un vrai « grand roman » ? Plusieurs choses. Notons d'abord que son écriture semble souvent ne pas avoir assez de poids narratif – autrement dit, ce qui lui manque, c'est ce qu'on appelle le souffle épique. Il s'agit plutôt d'une écriture qui répond comme à des impulsions courtes et rapides et qui, de la sorte, mise sur la technique du mot d'esprit, sur la notation rapide et perçante, parfois mémorable (ou qui se veut ainsi). Cette technique s'inscrit dans la respectable tradition des Salons littéraires français (dominés, on le sait, par l'intelligentsia féminine), mais, de façon curieuse,

⁶ Tout conformiste est d'ailleurs en quelque sorte un imposteur dans la mesure où il adopte des comportements et des idées par snobisme ou par pur mimétisme. La flaubertienne critique des « idées reçues » est donc, ici encore, une dénonciation de ce qui est, pour parler comme Bergson, « du mécanique plaqué sur du vivant ».

rappelle aussi ce que de nos jours on peut appeler la littérature ou le discours des blogues. Sauf que, dans une narration, la notation, aussi intelligente et amusante soit-elle, ne peut suppléer au (plus ou moins large) souffle épique – celui, par exemple, d'un Tolstoï⁷, tellement admiré dans ce roman (lequel – faut-il l'ajouter ? – joue ainsi avec des effets intertextuels). Soulignons donc le caractère exclusivement féminin de cette écriture⁸, qui a comme un goût de commérage – même s'il faut voir aussi en cela une nécessité interne au récit, explicable par le fait que, dans le micro-univers d'un immeuble, les rumeurs, les cancans, les racontars sont chose inévitable.

D'ailleurs, c'est surtout à travers ces commentaires que l'histoire avance d'habitude – et les récits des événements qui s'y produisent confluent vers l'espace de la conciergerie, celle-ci, sorte de lieu, entre autres, où ces événements sont comme archivés, espace où tout événement devient parole, discours, écriture. (Ce qui, si on se rappelle l'analyse qu'a faite Roland Barthes dans son *Sur Racine*, est une des caractéristiques de la tragédie classique, d'où toute représentation directe de la violence – du « pur événement » en tant que tel, pourrait-on dire – est exclue.⁹) C'est pour cela que la jeune Paloma va trouver son abri dans la demeure de la concierge lorsque le lieu caché où elle se retirait pour écrire son journal lui sera, plus ou moins, interdit. Lieux de l'écriture aussi, situés en quelque sorte nulle part, c'est-à-dire à l'écart ou en marge du monde, lieux où, rendu pleinement à soi-même, on devient invisible pour les autres. D'autre part, évidemment, la conciergerie est un espace hautement symbolique : lieu de passage, zone apparemment neutre, comme en dehors du monde, mais où sont comptabilisées toutes les entrées et les sorties ; et endroit qui joue aussi le rôle d'un filtre : être concierge signifie jouir du terrible pouvoir des clefs, être le gardien du seuil.

⁷ Il ne faut pas croire que la longueur d'un texte suppose automatiquement l'existence du souffle épique ou, inversement, que la brièveté entraîne sa disparition : quelques lignes suffisent pour prouver le talent de narrateur d'un écrivain – dans son *Journal extime* (Paris, Gallimard, 2004), Michel Tournier en offre un brillant exemple par ses textes courts qui, narrant des événements banals, acquièrent, par la magie du conteur, une dimension d'épopée.

⁸ Ce qui semble comme allant de soi, vu qu'il s'agit d'une femme écrivaine. Mais pourrait-on parler d'écriture masculine en de tels cas ? On le peut. Exemple : Virginia Woolf – dont la féminité de l'écriture est indubitable et profonde, mais se manifeste d'une autre manière que chez Barbery et, surtout, possède une force narrative remarquable, tout à fait comparable à celle de son compatriote, James Joyce.

⁹ Fait exception à cette règle de la tragédie classique la scène finale, de la mort de Renée, mais là encore, le « Je meurs... » et la longue tirade de la mourante appartiennent à la représentation tragique, voire au drame hugolien.

Une sorte d'impatience se fait voir à travers ce type d'écriture, impatience manifestée par ces vifs et rapides traits de pinceau, par ces verdicts définitifs, par ces caractérisations intempestives. On pourrait y voir, en cette impatience à noter les choses et les êtres, l'apanage de la modernité : le désir de remettre tout en discussion, de faire *tabula rasa* de toutes les superstitions encore à l'œuvre et de dire/trouver enfin, et vite, *hic et nunc*, la vérité.

Impatience renforcée par le fait que les chapitres eux-mêmes sont très courts, découpant le réel en petits morceaux, en petites anecdotes. Mais cela provient, d'un côté, de la technique « japonaise » que l'écriture adopte, de la technique du haïku (fût-il *hokku* ou *tanka*), qui est aussi une technique du fragment¹⁰. D'autre part, du caractère de ce texte – lequel (malgré ses efforts en cette direction) est moins esthétisant, c'est-à-dire cherchant à dire la beauté du monde, que moralisateur : presque tout petit chapitre présente de façon explicite une morale tirée de l'événement narré. Ainsi, on retrouve ici à l'œuvre la poétique de la fable.

Puisque ce roman est aussi une fable : Renée, elle, est un « hérisson », Paloma et Colombe ont des noms indiquant les mêmes oiseaux, deux des personnages du roman sont un chien et un matou, la jeune Olympe Saint-Nice est déjà une sorte de vrai médecin vétérinaire veillant sur le sort des bêtes de l'immeuble (préoccupation pour laquelle elle est fortement sympathisée par les deux protagonistes, Renée et Paloma), tandis que les humains en général sont réduits (avec regret, évidemment) à une autre espèce animale : l'homme y est moins vu comme étant le fameux *zoon politikon*, qu'en tant que type animalier à part dont la principale, essentielle différence par rapport aux autres animaux serait la pratique de l'art.¹¹ Or, cette façon d'agglutiner les humains et les animaux relève toujours d'une vision de fabuliste. L'épisode relatant la conversation qui a lieu entre Renée, la concierge et la jeune Olympe Saint-Nice sur la maladie « humaine » de la

¹⁰ Encore qu'il s'agisse du fragment qui aspire, de biais, à la totalité.

¹¹ Ce qui, d'un point de vue éthologique, est fort discutable : notre chien, Kitz, ramasse parfois des ordures bien (c'est-à-dire mal) odorantes qu'il trouve quelque part dans le quartier et les dispose sur le perron de la maison. Cela indique de façon indubitable l'existence d'un goût artistique de sa part (où l'olfactif joue, évidemment, le rôle principal). Jacques Yves-Cousteau, lorsqu'il découvre au fond de l'océan une vraie ville des pieuvres, peut constater non sans surprise que celles-ci décorent les devants de leurs habitations avec des plantes (marines, bien sûr). Et l'on pourrait, sans doute, trouver bien d'autres exemples illustrant le sens esthétique des animaux. - Mais si, comme on va le voir un peu plus loin, on entend ici par art... l'Art spagyrique, tout change alors : l'homme devient la seule créature qui puisse s'arroger la qualité d'*artifex*.

chatte nommée – d'une manière très « politique » – Constitution en fait preuve. Voici le commentaire que ce « cas » provoque chez Renée (laquelle, conformément à la technique du *skaz*, s'adresse directement à ses lecteurs) :

Je vous le disais bien. Bêtes nous sommes, bêtes nous resterons. Qu'une chatte de nantis souffre des mêmes maux qui affligent les femmes civilisées ne doit point faire crier à la maltraitance sur félins ou à la contamination par l'homme d'une innocente race domestique mais indiquer, tout au contraire, la profonde solidarité qui tisse les destins animaux. Des mêmes appétits nous vivons, des mêmes maux nous souffrons.¹²

Mettre les humains et les animaux sur le même plan biologique, c'est moins recourir à ce truisme véhiculé par la sagesse populaire et qui affirme que dans les deux cas il s'agit toujours d'un corps qui sent et qui souffre, qui est destiné à périr un jour, c'est une façon de manifester ses doutes, sa méfiance envers les pouvoirs de l'esprit dont se targuent les humains. Mais, inversement aussi, et plus subtilement, c'est laisser libre accès à la possibilité où, l'esprit montrant enfin son pouvoir, l'homme pourrait sauver, avec soi-même, la Nature entière. Comme la première interprétation semble, pour les personnages du roman, indéniable, et la deuxième purement idéaliste, tout ceci inscrit le roman dans l'horizon tragique d'un monde absurde, dépourvu de transcendance.

Car Dieu, comme référence possible, y est complètement absent – et, idéologiquement, le texte se définit par un pur athéisme¹³. Or, lorsque les cathédrales se vident de monde, de croyants, ce qui reste alors sont... les cathédrales, c'est-à-dire uniquement l'art. Ceux qui fréquentent ces bâtiments, qui y vont en pèlerinage, qui les remplissent alors, sont des touristes (souvent... japonais). Autrement dit, la transcendance est alors remplacée par le culte de l'Art et le « sens de la vie » n'est à trouver que du côté de l'esthétique. Ce qui semble être la morale ou la conclusion explicite du livre. Mais, ajoutons-y immédiatement, d'une esthétique dont on souligne pourtant les vertus sotériologiques.

Le Japon devient alors le pays mythique où tout est régi par l'Art, le paradigme du seul paradis possible en ce monde. Au Japon, il n'existe pas des gens bornés, des méchants, des bourgeois détestables, parce que, même s'il y en a, comme tout y est rituel et cérémonie, ces gens-là, en se conformant

¹² M. Barbery, *op. cit.*, pp.143-144.

¹³ Du moins, en sa structure « de surface ».

à la religion de l'Art, existent comme s'ils n'existaient pas : tout y est harmonie, le mal se trouve comme absorbé par l'Art, rendu caduque, inoffensif. Le Japon de Muriel Barbery est, bien évidemment, un pays utopique, d'où la violence et les autres tares de la société humaine sont absentes.

Malgré les charmes des deux discours qui y sont employés, le roman a quelque chose de rudimentaire – au double sens, d'élémentaire et de puérite. Son *plot* et ses personnages rappellent ces séries télévisées au goût du grand public et qui sont les romans-feuilletons de nos jours.¹⁴ Le mélodrame et un arrière-goût de *kitsch* percent à travers un style ironique et un scénario qui se veut tragique et sublime. L'histoire racontée a quelque chose de bizarre, d'*artificiel*, sa construction semble se plier à des forces déformantes et peu naturelles, c'est-à-dire elle est d'une organicité qui intrigue, semble stylisée selon des règles imperceptibles, inconnues, et la bizarrerie qui s'en dégage est fort semblable à celle dégagée par toute allégorie, où la représentation, aussi réaliste qu'elle soit, subit une transfiguration qui la projette sur le plan de l'irréel. Or, ici, le point d'inflexion de cette structure est à trouver au niveau de la vraisemblance.

Car, comme dans tout mélodrame, *fabula* et personnages sont peu vraisemblables en ce roman. Et Renée, et Paloma, et Ozu Kakuro sont des personnages atypiques. Ils sont les figures, les éléments d'une démonstration, d'une parabole, d'une mise en scène qui se veut édifiante. La réplique que Paloma, une fille de douze ans et demi, jette au visage du docteur avec la force et l'assurance que seul l'adulte peut avoir – et encore, certains adultes ! – offre un brillant exemple de cet invraisemblable que le lecteur oublie, pris, en l'occurrence, par la fureur justicière de la jeune fille – laquelle, sans doute, tout comme le personnage de Renée, est une sorte d'alter ego de l'auteure et son porte-parole.

Autre exemple : la fin du 15^e chapitre, où Renée devient une sorte d'instance suprême qui juge de l'attitude des riches envers la beauté et où tel personnage, fort « aisé » mais, on le suppose, fort inculte aussi, ayant commis une invraisemblable faute de ponctuation, est décrété comme « inexcusable » :

Les faveurs du sort ont un prix. Pour qui bénéficie des indulgences de la vie, l'obligation de rigueur dans la considération de la beauté n'est pas négociable.

¹⁴ Sur le *site* de Muriel Barbery, on peut constater que ses admirateurs, qui sont surtout, on s'en doute bien, des lectrices, font, avec satisfaction, état de leur rire, mais aussi et surtout des sanglots que ce roman leur arrache.

[...] Les élus de la société, ceux que la destinée excepte de ces servitudes qui sont le lot de l'homme pauvre, ont partant cette double mission d'adorer et de respecter la splendeur de la langue. [...] Aux riches, le devoir du Beau. Sinon, ils méritent de mourir.¹⁵

Verdict qui tombe comme un couperet et clôt en violence le chapitre, verdict dont le caractère impitoyable, radical¹⁶ frôle, par ses accents passionnels, par son évidente exagération, l'in vraisemblable. Mais les raisons de cet acharnement démesuré, qui, au moment où le récit l'exprime, pourrait être pris pour la manifestation de la haine du personnage envers les riches, donc par une attitude relevant de la « politique » du personnage, les vraies raisons de ce véritable arrêt de mort, on l'a vu, ne seront dévoilées que plus tard, par la relation du malheureux événement qui avait détruit la vie de la sœur de Renée, Lisette – personnifiant dans le roman la Beauté elle-même –, événement responsable aussi de la dramatique modification de la vie et des idées de la protagoniste.

Quant à Ozu Kakuro, il est le plus invraisemblable des trois personnages, tellement invraisemblable que son apparition et son comportement à l'égard de Renée sont de l'ordre du miracle. Il semble être plutôt la matérialisation d'un fantasme nourri par Renée (comme, en un autre sens, par Paloma aussi). Son comportement est, pour ainsi dire, onirique, irréel ou, mieux encore, surnaturel. Et, en fait, considéré d'une certaine perspective symbolique, il est bien un être surnaturel. Paradoxalement, c'est ce qui confère à ce personnage si effacé tout son poids.

Parce que, avec son scénario, Muriel Barbery est tombée sur un fameux scénario mythique : il s'agit du mythe gnostico-alchimique qui raconte les tribulations et les souffrances de l'*Anima*, laquelle, attirée vers les régions inférieures du monde, vers la Matière, est devenue prisonnière des Archontes de ce monde – elle, qui est d'origine divine, qui appartient donc aux régions supérieures, de l'Esprit. Or l'*Anima* ne pourra être sauvée que par l'*Animus*, par l'Esprit, qui descendra en ce monde la délivrer de l'emprise des maléfiques Archontes.¹⁷ On voit bien alors quelle est la fonction – et la charge symbolique – du personnage de Kakuro : il incarne l'*Animus* venu en ce monde pour sauver son pendant féminin. Les Archontes, eux, sont,

¹⁵ M. Barbery, *op. cit.*, pp. 132-133.

¹⁶ Radicalité qui n'est pas sans rappeler les atrocités commises par n'importe quel « tribunal révolutionnaire ».

¹⁷ Voir C.G. Jung, *Psychologie et alchimie*, Buchet-Chastel, Paris, 2004.

évidemment, les détestables riches, qui, fondamentalement, représentent le matérialisme le plus crasse et sacrifient à l'idole de la quantité. Et si Kakuro est lui aussi riche, cette richesse, il ne faut pas la confondre avec celle, uniquement matérielle, des autres. Car, chez ce personnage, elle est comme la conséquence de sa nature divine, solaire : elle provient exclusivement de sa haute spiritualité – chose symbolisée dans le roman par le fait que ce personnage est un fin connaisseur en matière d'art et qu'il s'est enrichi en vendant des appareils audio-vidéo, ce qui veut dire des engins qui rendent une « substance » purement spirituelle, composée de sons et d'images artistiques (les références sont, dans le texte, de cet ordre) : comme il se doit, il est dispensateur de spiritualité en ce monde.

De plus, et cela dès sa toute première rencontre avec Renée, il est le premier à « reconnaître », cachée sous l'apparence terne de cette simple concierge, la nature spirituelle, divine, de celle qui est sa parèdre : la « pierre précieuse », autrement dit, le *lapis*, la « pierre philosophale », qui gît *in via eiectus*, qui est *exilis* et *vilis vilissimus* et que tous les autres, dont l'attention est dirigée uniquement vers les biens matériels, ne peuvent pas vraiment voir. C'est grâce à lui aussi que l'*Anima* va se montrer en toute sa splendeur, qu'elle va se débarrasser de ses habits modestes, ordinaires, en subissant une véritable et inattendue métamorphose.

On pourrait objecter à cette interprétation, en vertu de laquelle le roman s'inscrit résolument dans un horizon mythique et sotériologique, le fait que l'opération alchimique figurée par les événements qui y sont narrés échoue finalement, puisque l'héroïne meurt (en restant littéralement *in via eiectus...*)¹⁸. Il faut pourtant remarquer qu'elle meurt en paix avec elle-même et le monde, comme si son destin s'était accompli, c'est-à-dire avait fini, malgré tout, d'une manière heureuse. Comme si sa propre mort, prise dans, et par, une sorte de mécanique symbolique, avait été apprivoisée, transfigurée, positivement utilisée, et, par un paradoxal retournement, rendue heureuse.

Et il faudrait voir aussi que la fonction de l'*Anima* n'est pas détenue uniquement par Renée, la concierge. En fait, celle-ci n'en est qu'une des

¹⁸ Autre raison de la mort inattendue de l'héroïne : malgré la façade qu'elle se donne, de concierge typique, malgré donc ce mur qui la protège des autres et qu'elle s'est construit elle-même, Renée est une nouvelle Emma Bovary ayant comme livre de chevet *Anna Karénine*. Vu que le roman de Tolstoï lui offre une image du monde et du destin humain qu'elle fait sienne, que l'histoire d'Anna devient donc son mythe personnel, on n'aura pas à s'étonner si l'intelligente concierge mourra écrasée par un véhicule – à l'instar de son héroïne préférée. Mais cette fin, elle est redevable aussi à sa condition de « hérisson » – car, on le sait, l'un des dangers les plus fréquents auxquels s'expose tout hérisson est bien celui de se faire écraser par un véhicule...

« hypostases » ; et qu'il y en a encore deux : il s'agit tout d'abord de la resplendissante Lisette, la sœur de Renée – sa triste histoire figurant le moment déclencheur du drame sacré –, puis de la très jeune Paloma, qui, elle, sera sauvée, indirectement, par la mort de Renée : façon de dire que la « transmutation » s'est toutefois produite, car Paloma trouvera alors le vrai sens de la vie, en faisant sien le credo artistique de Renée.

Enfin, notons d'autres éléments qui renvoient au processus alchimique qui font signe, non sans discrétion et élégance, vers l'Art spagyrique : le personnage du vieux qui mourra dans la première partie de l'histoire est assimilable à la figure du Vieux Mercure (*Mercurius senex*), lequel doit mourir pendant la première phase (*nigredo*) de l'élaboration du Grand Œuvre ; ce personnage s'appelle (soulignons les parties symboliques de son nom) Pierre Arthens. – Au contraire, celui qui est son fils, Jean Arthens, et dont l'existence est au bord du précipice à cause de l'utilisation des drogues, subira après la mort de son père une inattendue renaissance, un véritable renouveau – parce que, justement, dans la figuration alchimique, il est le *rebis*. Le petit « jardin » de Renée joue en cette inespérée transformation le rôle « illuminateur » non sans raison, car ce jardin est la figuration du jardin clos de la Vierge où se trouve aussi la fontaine de la jouvence. – La méditation de Renée à propos de la mort de son mari s'inscrit elle aussi dans le cadre de la première phase de l'Œuvre, appelée *nigredo* – et cette séquence, toujours sur le plan symbolique, fait le même office que la *Mélancolie* de Dürer (ou bien, dans la sphère de l'iconographie chrétienne, la même fonction que l'un des tableaux de Georges de La Tour représentant *Marie Madeleine en pénitence*). – L'hérisson peut, de façon évidente, connoter l'hermétisme. – Tandis que les noms de Paloma et de Colombe me semblent renvoyer assez explicitement à l'iconographie alchimique, où l'on peut voir, illustrant le moment de la *separatio*, « la colombe (*avis Hermetis*, oiseau d'Hermès) s'élevant des quatre éléments comme symbole de l'esprit libéré de l'étreinte de Physis ». ¹⁹ – Paloma avait programmé son suicide le jour de ses treize ans ; or ce 13 est manifestement un nombre chargé de significations alchimiques ; écrit comme 3 + 1, il symbolise les quatre éléments, comme les quatre forces qui régissent l'univers ; et aussi ce que les adeptes de l'*Ars regia* nomment la « quadrature du cercle ». – Enfin, mentionnons ici un dernier « signe » alchimique : Renée et Kakuro sont des *veufs* – qualité qui indique, symboliquement, leur situation ontologique avant de se (re)connaître.

¹⁹ C.G. Jung, *op. cit.*, p. 436.

Il serait facile de dire, en guise de conclusion, que ce que l'on a nommé ici la politique du hérisson est, comme le titre du roman l'indique, l'« élégance » – métaphore qui signifierait que la solution au problème – en fin de compte, existentiel – posé par ce roman, serait à chercher exclusivement du côté de l'art. Mais ce serait trop peu dire et, de plus, on pourrait croire qu'il ne s'agit là que d'une simple attitude d'évasion dans l'Idéal et de corrélatrice démission devant le réel – signification, justement, rendue caduque par l'inscription de cette histoire dans un horizon mythique. Ainsi, le politique, dans ce roman, tire ses ressources de, et s'exprime par l'imaginaire mythique, autrement dit, il fait appel à cette zone profonde qui implique de façon essentielle le niveau ontologique dans lequel se définit l'être humain. Et c'est bien ce fondement mythique qui – partiellement, du moins – sauve ce roman de ses imperfections.

Et pourtant : va-t-il se « sauver », dans la paradoxale éternité de l'Art, le roman de Muriel Barbery ? Les prix reçus semblent bien l'indiquer. En ce qui me concerne, et malgré son succès de public, j'ai toutefois des doutes. Il est trop démonstratif et, d'une certaine manière, encore trop rudimentaire. Ce sont des traits qui l'inscrivent dans la catégorie des romans populaires d'aujourd'hui – qui expriment la voix d'une large catégorie sociale, y compris ses aspirations *politiques*, mais aussi – plus ou moins à son insu – son imaginaire mythique, miraculeux.

Bibliographie

- Muriel Barbery, *L'élégance du hérisson*, Paris, Gallimard, 2006.
Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Éditions Galilée, Paris, 2007.
C.G. Jung, *Psychologie et alchimie*, Buchet-Chastel, Paris, 2004.

La figure de la réclusion dans *Terre des Affranchis* (2009) de Liliana Lazar

Alain VUILLEMIN
Université d'Artois
Université Paris-Est-Créteil Val-de-Marne,
Laboratoire « Lettres, Idées, Savoirs »

Paru en août 2009, en France, aux éditions Gaïa, à Montfort-en-Chalosse, *Terre des Affranchis*¹ est le premier roman d'une auteure d'origine roumaine, Liliana Lazar, née en 1972 et professeur de français à la Hofstra University à Long Island, dans l'État de New-York aux États-Unis. Le livre a obtenu plusieurs prix en 2010, le « Prix Première » de la RTBF, la Radio Télévision Belge Francophone, décerné aux auteurs d'un premier roman écrit en langue française ainsi que le prix « Soroptimist » et le prix des « Cinq continents de la francophonie ». Il raconte l'histoire d'une famille, les Luca, qui vit recluse à Slobozia, un village situé à la lisière d'une forêt, quelque part en Moldavie, à proximité d'un lac isolé, que de vieilles croyances disent maléfique, hanté par des *moroï*, des morts-vivants. C'est une famille pauvre, repliée sur elle-même. Le père, Tudor Luca, un ivrogne, bat les siens. Son fils, Victor Luca, une brute de cent kilos, surnommé « le bœuf muet »², le noie dans ce fameux lac appelé *La Fosse aux Lions*, en 1965, semble-t-il, d'après la chronologie du récit. À sa grande surprise, il découvre que ce lac, soi-disant maudit, le protège. Mû par ses pulsions, il commet, cinq ans plus tard, en 1970, un second meurtre, celui d'une jeune fille, Anita Vulpescu, qui avait repoussé ses avances. Dès lors, Victor vit, terré dans la maison de sa mère, Ana Luca. Pour lui permettre de se racheter, le prêtre du village, le père Ilie Mitran, un adversaire du régime qui était établi en Roumanie au temps de Nicolae Ceausescu, et auprès de qui la sœur et la mère de Victor s'étaient confessées, lui propose de recopier des textes religieux, ce qui était strictement interdit au temps du totalitarisme, entre 1947 et 1989. Victor Luca semble s'engager sur la voie de la rédemption, jusqu'à ce que, sans trop

¹ Liliana Lazar, *Terre des Affranchis*, Montfort-en-Chalosse, Gaïa Éditions, 2009, 208 p.

² *Ibid.*, p. 33.

savoir pourquoi, il commette un autre crime, encore, en l'été 1989. Il tue Vassile, un vieux fou, un habitant de Slobozia, qui l'avait reconnu au hasard d'une rencontre. C'est le tour, ensuite, d'une autre jeune femme, Maria Tene, l'institutrice du village. Caché dans des buissons, un vieil individu solitaire, Ismaïl le Tzigane, a surpris ces actes meurtriers. La « seule évocation de son nom »³ effrayait les gens, au village, car il était cru avoir commerce avec le surnaturel, avec « le Démon »⁴. Il aurait été une personnification du Malin, du Diable. Il se serait emparé de l'âme de Victor Luca au moment où celui-ci aurait accompli ces crimes. En ce lieu, près de ce lac qui semble maudit, Dieu et le Diable continuent à s'affronter en une lutte qui paraît éternelle. Le roman est touffu. Il est aussi très dense. C'est une parabole, morale et philosophique, construite sur une intrigue policière et présentée comme une chronique impersonnelle, anonyme, neutre, qui s'interrogerait sur la prégnance et la permanence de l'atmosphère du totalitarisme au temps de Nicolae Ceausescu et après sa chute, en particulier parmi les gens simples, parmi des paysans, des êtres « un peu primaires »⁵, encore très imprégnés de croyances superstitieuses, païennes. Les habitants de ce village de Slobozia sont des réprouvés, des exclus. Ce récit est un apologue très énigmatique, dominé par la figure de la réclusion. Comment s'y manifeste-t-elle ? Que veulent suggérer les processus d'exclusion qui sont décrits, les états de claustration qui sont dépeints et les formes de malédiction et d'expiation qui paraissent subies ?

I. Des processus d'exclusion

En ce roman de Liliana Lazar, tout est symbole. En ces terres moldaves sises aux confins des Carpates, à proximité de ce lac surnommé *La Fosse aux Lions*, en ces lieux entourés de collines et de forêts où Slobozia n'est guère qu'une petite bourgade blottie au fond d'une vallée, traversée par une rivière, la « Source sainte », la figure de l'exclusion s'inscrit déjà dans le paysage, tout au moins dans l'imaginaire de ses habitants. Une indication le précise d'emblée :

[...] chacun situait son habitation par rapport à la Source sainte : ceux qui en

³ *Ibid.*, p. 65.

⁴ *Ibid.*, p. 65.

⁵ Liliana Lazar, « Entretien du 21 mars 2010 », in *Le Télégramme.com* (groupe « Le Télégramme », site : <http://www.letelegramme.com/lq/loisirs/livres/liliana-lazar-terre-des-affranchis-21-03-2010-834898.php>. Consulté le 10.01.2011).

étaient proches [...] habitaient la vallée. Les autres, situés plus en hauteur, habitaient la colline. Plus que tout autre réalité, c'est cette distinction vallée-colline qui structurait l'imaginaire villageois. Il y avait ceux de la vallée et ceux de la colline ⁶.

C'est une première forme de discrimination. Toute une série de processus d'ostracisme et d'exclusion semblent en dériver ou, du moins, s'y associer à propos d'une famille, celle des Luca, puis de ce village, Slobozia et, enfin, de tout un peuple, tous les Roumains en cette Roumanie des années 1965-1990.

Par rapport à ce premier clivage, géographique ou topographique, « Tudor et Ana Luca étaient de la colline » ⁷. Ils viennent de surcroît d'ailleurs. C'est une famille d'une origine ouvrière enfin et non pas paysane. S'ils se mêlent peu « au reste du village, [c'est que] au fond, ils [y avaient été] toujours considérés comme étrangers » ⁸, est-il précisé dès le début du récit. Tudor Luca venait du Jiu, une plaine du sud de la Roumanie. Il y avait passé sa vie, en travaillant dans des mines de charbon, jusqu'au jour où un coup de grisou lui avait arraché une jambe en 1955. Il s'était alors retiré en une maison isolée, à l'orée d'une épaisse forêt de chênes, avec son épouse, Ana, son fils, Victor et sa fille, Eugenia. L'infirmes était violent. Pour tuer le temps,

Tudor Luca descendait se saouler au village, dans l'unique bar de Slobozia [...]. Après quelques verres, des disputes éclataient au comptoir, et même souvent, des bagarres » ⁹. Craint et détesté par tous, Tudor Luca avait fini par devenir « la bête noire des villageois » ¹⁰.

De son vivant, la famille Luca était déjà victime d'un ostracisme général. Quand le corps de Tudor Luca est découvert, flottant dans les eaux du lac, en l'été 1965, « tout le monde pensa que Dieu avait enfin accompli son travail [et] un sentiment de grand soulagement envahit le village » ¹¹, note la narration. Après sa mort, la famille sort peu, et ne reçoit personne. Ana Luca vit, prostrée, en recluse, avec ses deux enfants. La seule sortie autorisée était l'église, au village. Le seul confident, c'était le prêtre, le père Ilie Mitran, leur

⁶ *Ibid.*, p. 24.

⁷ *Ibid.*, p. 24.

⁸ *Ibid.*, p. 24.

⁹ *Ibid.*, p. 25.

¹⁰ *Ibid.*, p. 25.

¹¹ *Ibid.*, p. 26.

confesseur, le seul qui ait su le calvaire que cette famille avait enduré du fait de la brutalité et de la tyrannie que Tudor Luca avait exercées sur son entourage et sur ses proches. C'est un premier processus de réprobation, de condamnation et d'exclusion qui est ainsi décrit et dont est victime une famille pauvre, étrangère, d'origine ouvrière, affrontée à l'hostilité d'un village paysan moldave.

La petite bourgade rurale de Slobozia est très isolée aussi. Une ceinture de collines et de forêts de hêtres et de chênes la sépare du reste du monde, quelque part, en un lieu assez indéterminé, au nord-est de la Roumanie, près des Carpates et aux confins de la plaine moldave. Les indications géographiques et topographiques sont assez imprécises et pourrait correspondre à de très nombreux villages analogues en Roumanie. Une seule route y mène, une piste en terre battue, souvent coupée par la neige, en hiver, pendant de longues semaines. C'est un village traditionnel avec des maisons basses, sans étage, en torchis, faites de briques de terre mêlée à de la paille et bâties avec une ossature en bois, qui s'alignent tout au long d'une rivière. Il ne possède qu'un seul bar et une église consacrée à Saint-Nicolas, et dotée d'un presbytère. À l'écart, non loin, se dresse un monastère byzantin fortifié, avec des murailles, une église abbatiale d'un blanc opalin, des bâtiments conventuels et une « immense tour, dont la silhouette élancée dominait le reste de l'édifice »¹². C'est « le monastère du Saint-Esprit [qui] veillait sur Slobozia depuis près de cinq siècles »¹³. Il s'y trouve un cimetière qui joue un grand rôle dans le roman. Plusieurs épisodes s'y déroulent en effet, des enterrements, des exhumations et des rites d'exorcisme. Le temps y paraît figé, arrêté, immuable, rythmé seulement par le calendrier des fêtes de la religion orthodoxe. Les habitants auraient été au nombre de 1 100 avant 1980, un écriteau le proclame avec fierté à l'entrée du village, mais ils auraient été beaucoup moins après la Révolution de 1989, les jeunes l'ayant déserté pour chercher du travail ailleurs. Il n'y a qu'un seul prêtre, le père Ilie Mitran, ordonné en 1947, avant le coup d'État du 30 décembre 1947 qui provoqua l'instauration du totalitarisme en Roumanie. C'est la raison pour laquelle ce père Ilie Mitran est resté un prêtre réfractaire, dissident. En janvier 1989, dans le roman, il est arrêté « pour haute trahison »¹⁴ par les autorités roumaines, interné à Zoltek, un hôpital psychiatrique à Iași, la principale ville en Moldavie roumaine, et torturé. En juin

¹² *Ibid.*, p. 23.

¹³ *Ibid.*, p. 23.

¹⁴ *Ibid.*, p. 69.

1989, il sera remplacé par le père Ion Fătu, l'aumônier de cet hôpital psychiatrique et un agent de la « Securitate », les services de la « Sécurité » de l'État roumain. Si éloigné et isolé qu'il soit, le village de Slobozia n'échappe pas à l'inquisition du pouvoir. C'est une autre forme d'oppression et d'exclusion qui s'exerce également par ces biais sur cette communauté isolée, même si cette tutelle reste relativement lointaine et incertaine dans ce récit.

Slobozia est une bourgade isolée dans une grande forêt moldave, au nord-est de la Roumanie, on l'a mentionné. Quelques allusions sont faites, tout d'abord, à « l'histoire de la Moldavie »¹⁵ et à la résistance du prince Étienne le Grand¹⁶ contre les envahisseurs ottomans au XVe siècle et au tout début du XVIe siècle. La présence de la Roumanie contemporaine, celle du XXe siècle, est plus estompée. Quelques dates, dramatiques, servent de points de repère. Le père Ilie Mitran a été ordonné prêtre l'année de la chute de la monarchie en Roumanie, en 1947. Tudor Luca est victime d'un accident, dans une mine de la vallée de Jiu, au sud-ouest de la Roumanie, en 1955, à l'époque où on avait commencé à y exploiter des gisements de lignite, un minerai de charbon. Il meurt, en 1965, à Slobozia, peu après la mort du président Gheorghe Gheorghiu-Dej et l'accession au pouvoir du « camarade Nicolae Ceausescu »¹⁷. Deux étés caniculaires marquent les événements, en 1970 et en 1989. Eugenia Luca, la jeune sœur de Victor Luca, meurt en 1990. C'est au cours de l'hiver 1990-1991 que Victor Luca se réfugie à l'intérieur du monastère du Saint-Esprit. C'est donc la Roumanie totalitaire, communiste, repliée et recroquevillée sur elle-même, qui est présente à l'arrière plan. À Slobozia, les événements de 1989 sont passés d'ailleurs presque inaperçus. Un commentaire, amer, inséré à la fin du récit, observe que

les nouveaux dirigeants [...] n'étaient autres que les anciens camarades de Ceausescu [et] confisquèrent des montagnes de richesses pour leur propre compte¹⁸.

Ils se seraient décidés à remplacer le Parti par l'Église qui était demeurée à cette époque l'institution la moins contestée « car les Roumains

¹⁵ *Ibid.*, p. 23.

¹⁶ Étienne III le Grand ou Ștefan Cel Mare (1433-1504), prince de Moldavie de 1457 à 1504.

¹⁷ Gheorghe Gheorghiu-Dej (1901-1965), homme politique roumain, dictateur de la République populaire roumaine de 1947 jusqu'à sa mort en 1965, *ibid.*, p. 25.

¹⁸ Nicolae Ceausescu (1918-1989), successeur de Gheorghe Gheorghiu-Dej à la tête de l'État roumain, principal dirigeant du régime communiste roumain de 1965 à son renversement, lors de la révolution de 1989, exécuté le 25 décembre 1989. *Ibid.*, p. 25.

lui vouaient une confiance aveugle »¹⁹. Dès lors, « l'Église et l'État [seraient tombés] peu à peu dans une relation incestueuse qui ne semblaient gêner ni l'un ni l'autre »²⁰. Rien n'avait fondamentalement changé en cette « nouvelle société démocratique »²¹ post-totalitaire. Le propos reste en suspens. Il suggère aussi que la distance qui aurait existé entre Slobozia, ce village moldave, et une Roumanie étrangère, lointaine, extérieure, n'aurait pas été modifiée ou transformée non plus. C'est une relation de double exclusion mutuelle, réciproque, qui perdurerait.

Ce récit de Liliana Lazar, *Terre des Affranchis*, repose sur une vision du monde très hiérarchisée, construite sur des réseaux d'oppositions, d'adhésions et d'exclusions mutuelles. À Slobozia, en cette modeste bourgade, la situation et la position de chacun se définit par rapport à son degré de proximité ou d'éloignement par rapport à la rivière qui traverse le village, la « Source sainte ». Ce nom contient d'ailleurs une référence au sacré. Les habitants de la vallée en sont proches. Les gens de la colline en sont éloignés. La famille Luca est de la colline, à l'orée de la forêt, et vient de surcroît d'ailleurs, de la vallée de Jiu en Olténie. Le village de Slobozia est aussi décrit « comme perdu »²² au milieu de la Grande forêt des Carpates, en Moldavie. Ses habitants sont des paysans, des ruraux, « des gens simples, qui réagissent avec spontanéité, parfois jusqu'à l'excès »²³. Iași, la grande ville capitale de la Moldavie, est loin. On n'en découvre que l'hôpital psychiatrique de Zoltek, un pénitencier, un lieu de torture et de répression. Mais la présence de la Roumanie totalitaire et post-totalitaire, demeure plutôt lointaine et estompée dans ce récit. C'est un pays qui paraît se situer ailleurs, en des lieux assez éloignés. Il n'en vient guère que des députés corrompus et « d'anciens agents de la Securitate [qui sont toujours chargés d'assurer] un service d'ordre musclé »²⁴. En cette province, en ces lieux, rien n'a vraiment changé. Toutes sortes de processus de discrimination, de ségrégation et d'exclusion continuent d'y perdurer.

¹⁹ *Ibid.*, p. 175.

²⁰ *Ibid.*, p. 175.

²¹ *Ibid.*, p. 176.

²² *Ibid.*, p. 175.

²³ *Ibid.*, p. 96.

²⁴ Liliana Lazar, *Terre des Affranchis*, présentation du 21 mars 2010 in *Le Télégramme.com* (groupe « Le Télégramme », site : <http://www.letelegramme.com/lq/loisirs/livres/liliana-lazar-terre-des-affranchis-21-03-2010-834898.php>).

II. Des états de claustration

En ce roman, en cette *Terre des Affranchis*, Liliana Lazar décrit aussi différents états ou degrés de claustration, d'isolement ou d'enfermement. Certains sont subis, d'autres sont voulus et liés aux processus d'exclusion qui affectent les habitants de Slobozia. Les causes en sont multiples. Les formes en sont variées selon que la solitude est subie, l'enfermement volontaire ou l'éloignement imposé.

La solitude est déjà le lot de tous les habitants de Slobozia, qu'ils habitent la vallée ou la colline en ce village reculé, situé à l'écart du monde ordinaire. Mais certains de ses habitants sont plus solitaires encore que les autres. C'est le cas d'Ana Luca quand elle devient veuve. C'est aussi celui de Dana, une autre veuve qui vit « seule dans le plus grand dénuement »²⁵, en « une maison en torchis [située] dans un chemin en cul-de-sac »²⁶ dont Simion Pop, le policier du village, découvre l'existence par hasard, au cours d'une de ses expéditions dans la forêt. Un autre solitaire, Ismaïl, un tzigane, réputé pour être un sorcier, on l'a signalé, habite aussi dans la forêt, en un « bordeï »²⁷, c'est-à-dire un abri de fortune, « une de ces anciennes habitations moldaves qui, aujourd'hui, ont presque toutes disparu »²⁸ et dont la tradition remonte aux temps des invasions turques et ottomanes au Moyen-âge, au XIVe et au XVe siècles.

Pour se protéger des razzias », explique ainsi un commentaire, « les paysans creusaient à même le sol un grand fossé qu'ils isolaient avec des briques de terre argileuse et [qu'ils] recouvraient d'une charpente plate enduite de terre battue. Après quelques mois, ce toit de fortune était gagné par une végétation rase qui cachait complètement le bordeï [...] ces terriers étaient bien sûr très inconfortables »²⁹.

Ismaïl le Tzigane était le dernier habitant de Slobozia à vivre ainsi, en une discrétion totale, protégé par sa réputation de jeteur de sorts et de sorcier. Quant à Victor Luca, c'est tantôt dans la forêt, tantôt dans la cuisine de la maison familiale, tantôt dans une cachette aménagée dans le toit de cette maison, qu'il se terre pendant de longues années pour échapper aux

²⁵ *Ibid.*, p. 95.

²⁶ *Ibid.*, p. 95.

²⁷ *Ibid.*, p. 63.

²⁸ *Ibid.*, p. 63.

²⁹ *Ibid.*, pp. 63-64.

recherches après son premier meurtre. Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse de Dana, d'Ismail le Tsigane ou de Victor Luca et de sa famille, c'est un mélange de misère, de très grande pauvreté matérielle et d'ostracisme qui les condamne à vivre ainsi, en un état de relégation absolue dans la forêt, en dehors du village de Slobozia.

La claustration est parfois le résultat d'une décision qui aurait été volontaire, en apparence du moins. Tel aurait été le cas de Daniel, cet inconnu qui arrive au village, par une fin de journée d'avril 1990, avec son maigre baluchon, et qui s'installe en ermite, au bord du lac de la *Fosse aux Lions*, à la lisière de la forêt, en un lieu très retiré, pour ne déranger personne. Il y construit une cabane, une petite cahute, de ses propres mains. Il se consacre tous les jours à la prière et à la méditation, face au lac impassible. Quant il lui arrive de se rendre à l'église du père Ion Fătu, il se conduit « comme un pieux fidèle orthodoxe »³⁰. Il vit dans un dénuement total. Il meurt, lynché par les villageois, au mois d'août 1990, auprès de ce lac, après avoir été accusé à tort d'un meurtre, celui de l'institutrice du village, Maria Tene, commis en fait par Victor Luca quelques jours auparavant, lors d'une de ses errances nocturnes. Un extrait d'un grand journal quotidien roumain, *România liberă*, daté du 18 août 1990 et inséré dans le récit, révèle son identité véritable. « Daniel » se serait appelé de son vrai nom « Constantin Ica [...] ». Il était recherché, rapporte cet entrefilet, « depuis des années pour un crime commis en 1984 »³¹, lorsqu'il avait battu à mort un jeune homme dans une rue de Bucarest après une soirée un peu trop arrosée. Seul le policier de Slobozia, Simion Pop, sait que l'exécution de Daniel s'était déroulée tout autrement que ne le rapporte le journal. Il a su par des témoignages que la population du village s'était rendue jusqu'à la cabane misérable de Daniel, que celui-ci avait été battu par tous pendant de longues minutes, puis que trois hommes avaient alors décidé de le noyer dans le lac. À aucun moment, l'ermite n'avait songé à fuir son destin. Il est allé jusqu'au bout de l'expiation. Il a accepté le jugement de Dieu et des hommes.

III. Une terre d'expiation

Une sourde oppression pèse sur ces lieux. Slobozia est une autre terre d'expiation, frappée par une malédiction très ancienne. D'antiques

³⁰ *Ibid.*, p. 101.

³¹ *Ibid.*, p. 163.

superstitions survivent. Les épreuves subies en résulteraient. Un affrontement surnaturel entre des principes métaphysiques opposés, malfaisants et bienfaisants, s'y poursuivrait depuis toujours, semble-t-il, à en juger d'après le dénouement du récit.

C'est d'abord une terre de superstitions toujours vivantes, caractéristiques, explique Liliana Lazar, d'une « Roumanie officiellement sans Dieu mais dans laquelle la culture chrétienne toujours présente, restait traversée de profondes réminiscences païennes »³². Une antique malédiction est attachée au lac qui se trouve à proximité du village de Slobozia. Le prologue du roman en explique les origines historiques supposées. Au tout début du XVI^e siècle, une grande bataille aurait opposé des envahisseurs ottomans à une armée commandée par le prince Étienne le Grand, *voïvode* ou gouverneur de la Moldavie. Vaincus, les soldats turcs auraient reculé jusqu'à ce lac, auraient été acculés sur ses rives et, enfin, « poussés à l'eau et noyés »³³ jusqu'au dernier. L'endroit serait alors devenu maudit. Il se serait appelé pendant longtemps *La Fosse aux Turcs*. De vieilles légendes, rapportées à voix basse dans le village, dit le prologue, racontent que, « la nuit, les ossements des soldats turcs, qui depuis des siècles, gisent au fond du lac, remontent à la surface »³⁴. Certaines affirment même que, « par temps clair [on voit] leurs âmes tourmentées planer au-dessus de l'eau. On les appelle les *moroï*, les « morts-vivants »³⁵. Ce sont des revenants, « des esprits mauvais qui viennent de l'autre monde, celui des morts [et qui] errent dans des lieux abandonnés de Dieu »³⁶. Ce lieu, ce lac, est « habité par le Malin »³⁷, par le Diable, par des puissances démoniaques. Tous les habitants de Slobozia en sont convaincus. Dans la tradition populaire roumaine, les *moroï* sont des entités légendaires, surnaturelles, errantes, capables d'envoûter qui les rencontre pour son malheur. Un personnage, Ismaïl le Tzigane, leur ressemble, « avec sa pelisse et son couvre-chef »³⁸, dans la pénombre des bois. Il a la réputation d'être un sorcier et de posséder le pouvoir de jeter des sorts sur autrui. Il est, en quelque sorte, un *moroï* vivant par un singulier renversement. Pour le reste, observe Liliana Lazar, « chacun

³² *Ibid.*, p. 65.

³³ *Ibid.*, p. 12.

³⁴ *Ibid.*, p. 12.

³⁵ *Ibid.*, p. 12.

³⁶ *Ibid.*, p. 91.

³⁷ *Ibid.*, p. 12.

³⁸ *Ibid.*, p. 135.

a sa propre représentation des *moroi* »³⁹. Leur présence, dans le roman, tout autour de Slobozia, témoigne de la survivance de très anciennes croyances. Ces âmes perdues qui sont exclues du monde des morts comme de celui des vivants et qui reviennent sur terre « sont responsables de multiples calamités »⁴⁰. Elles expient un châtement obscur, et les vivants aussi.

De terribles épreuves semblent imposées par Dieu à tous ceux qui s'approchent de ce lac maudit ou qui vivent en ses alentours. Une imagerie chrétienne se superpose aux représentations païennes. Pour conjurer la malédiction, les habitants de Slobozia eurent recours à « une vieille coutume [qui] veut que l'on donne des noms bibliques aux lieux »⁴¹. Par référence à l'épreuve effroyable que le prophète Daniel avait dû affronter dans l'*Ancien Testament*, le lac avait été rebaptisé *La Fosse aux Lions* pour effacer les souvenirs effrayants associés à la *Fosse aux Turcs*. Des versets, extraits de la *Bible* et mis en exergue au début du prologue, rappellent la nature de l'épreuve subie par Daniel, l'un des prophètes, déporté à Babylone, devenu un conseiller du roi Darius le Mède, puis tombé en disgrâce et condamné à être jeté en pâture aux lions. Mais, « parce qu'il avait été trouvé innocent devant Lui »⁴², Daniel⁴³ avait triomphé de ce jugement terrible. Un ange, envoyé par Dieu, avait fermé la gueule des lions. La foi avait sauvé le prophète de la mort. Dans *Terre des Affranchis* de Liliana Lazar, ce symbolisme devient beaucoup plus ambigu. Une première figure analogue surgit dans le récit quand, à la demande du père Ilie Mitran, Victor Luca recopie un texte qui « racontait la vie d'un dénommé Iacov d'Ăfula »⁴⁴, un moine qui aurait vécu en Palestine aux premiers siècles de l'ère chrétienne et qui aurait été réputé pour ses dons de guérisseur. Tenté par le démon, toutefois, le saint homme n'aurait pu refréner ses ardeurs pour une jeune vierge qui lui avait été amenée afin qu'il la délivrât d'un esprit malin » par des rites de conjuration. « Il commit alors l'irréparable et tua la fille, puis noya son corps dans un lac »⁴⁵, raconte le livre. Le lendemain, Iacov d'Ăfula se serait réfugié dans un cimetière, y aurait découvert une fosse abandonnée, y serait demeuré plus de dix années, et serait mort en cet autre lieu de relégation. Une église aurait été érigée à

³⁹ *Ibid.*, p. 12.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 135.

⁴¹ *Ibid.*, p. 12.

⁴² *Ibid.*, p. 11.

⁴³ *Ibid.*, p. 11. Voir *Ancien Testament, Les Livres prophétiques, Daniel*, chapitre 6, versets 2 à 29 (« Daniel dans la fosse aux lions »).

⁴⁴ *Ibid.*, p. 84.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 84.

l'emplacement même de sa pénitence. Pour Victor Luca, le message était clair. En lui faisant découvrir la rédemption exemplaire de Iacov d'Arula, le père Ilie avait voulu lui montrer, se convainc-t-il, que lui aussi, malgré ses crimes, pouvait être sauvé. Victor Luca croit sentir la miséricorde de Dieu descendre sur lui. Il s'écrie alors : « libre, je suis libre »⁴⁶. Il se précipite vers *La Fosse aux Lions*. Il y rencontre Vassile le fou. Le lac engloutira le vieux fou, imprudemment entré dans ses eaux. Les puissances du mal semblent l'avoir emporté encore en ces lieux maudits.

Un autre Daniel arrive aussi, à Slobozia, au mois d'avril 1990. C'est un inconnu, âgé d'une trentaine d'années, qui prétend s'appeler Daniel et qui, après quelques jours, s'installe en une petite cabane, construite à proximité du lac de *La Fosse aux Lions*, en un endroit éloigné de toute habitation. Il y mène une existence de marginal. Il vit dans la solitude et dans la prière. C'est un autre reclus. Il tient un journal. Il s'appelle de son vrai nom Constantin Ica. Il est un autre assassin, qui aurait commis un meurtre, à Bucarest, en 1984, et qui aurait recherché, lui aussi, à expier son crime en ces lieux perdus. « Chaque jour », explique-t-il à Simion Pop, le policier du village, « je me bats contre le Diable »⁴⁷. D'autres fois, ajoute-t-il, « c'est un *moroï* qui me rend visite »⁴⁸. Chrétiens ou païens, les démons ne cesseraient de l'assaillir. Simion Pop le perçoit comme un « starets », un saint homme, un guide spirituel dans l'Église orthodoxe. Il ignore que le Ciel et la Providence ne répondaient pas toujours aux prières de Daniel et que, pour ce dernier, « l'absence de Dieu était peut-être pire que l'isolement »⁴⁹. Il n'est qu'un ascète raté. Il appartient à ces gens qui sont « oubliés des hommes et oubliés de Dieu »⁵⁰. Il est l'exact inverse du prophète Daniel dans la *Bible*. Lorsqu'il se tourne vers Dieu et qu'il s'écrie dans son désespoir : « – Doamne [« Mon Dieu »], donne-moi un signe !, donne-moi un signe ! Dis-moi si je dois vivre ou mourir ! »⁵¹, ce sont des villageois de Slobozia qui surviennent, qui l'accusent à tort d'un meurtre qu'il n'a pas commis – celui de Maria Tene – puis qui le malmènent, et qui finiront quelques jours plus tard par le lyncher et par le faire périr noyé. Au contraire de Iacov d'Arula et à la différence de l'antique prophète biblique, ce Daniel moderne n'a pas été racheté. Dieu ne l'a pas

⁴⁶ *Ibid.*, p. 84.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 142.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 142.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 130.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 130.

⁵¹ *Ibid.*, p. 130.

sauvé. Il en aurait eu la prescience. « Les Pères de l'Église disent », avait-il déclaré un jour à Victor Luca, « que la réclusion n'est pas suffisante pour le salut. Il faut aussi la conversion du cœur [...] le don total de soi [...] le grand sacrifice »⁵². Son dernier geste, la remise du journal qu'il avait écrit à Victor Luca, ne parviendra pas non plus à sauver ce dernier. Publié à l'automne 1990, sous le titre *La Rédemption de Victor Luca*, la parution de ce livre révélera au contraire au policier Simion Pop la véritable identité du « tueur du fond des bois »⁵³ de Slobozia. Pour échapper, une fois encore, au jugement des hommes, Victor Luca n'aura d'autre choix que de se réfugier à l'intérieur du monastère du Saint-Esprit, à Slobozia. En lui, aussi, Dieu et le Diable continueront à s'affronter : « il se connaissait et savait qu'il ne pourrait pas longtemps résister à ses pulsions »⁵⁴. Il se sait en sécurité certes. Il supplie aussi Dieu que, « ces soirs-là, au fond des bois, [il] ne croise personne ... »⁵⁵. L'interrogation reste ainsi en suspens au terme du roman.

Ce sont des crimes de sang qui sont expiés. L'antique malédiction qui frappe Slobozia, en ces confins de la Moldavie, vient d'un terrible massacre d'envahisseurs turcs, à l'époque des invasions ottomanes. C'est une sorte de faute originelle qui paraît avoir marqué ces lieux. Victor Luca est un tueur en série, victime de ses pulsions meurtrières. Daniel, alias Constantin Ica, est un autre assassin. Le père Ion Fătu a partie liée avec les tortionnaires et les bourreaux de l'hôpital psychiatrique de Iași. Ceux qui cherchent à se racheter, après avoir « commis la pire des fautes »⁵⁶, ceux qui acceptent une « réclusion contrainte »⁵⁷, poussée jusqu'aux limites du supportable en ces lieux désolés, Victor Luca et le pseudo Daniel, n'y parviennent pas. Le bien et le mal, Dieu et le Malin, continuent à s'affronter en eux. L'image énigmatique de « La Fosse aux lions », empruntée au livre prophétique de Daniel dans la *Bible* prend son sens. C'est une manière, peut-être, d'inviter chacun – chaque Roumain – à s'interroger sur ses propres sentiments de culpabilité et sur sa propre responsabilité dans l'avènement et la permanence du mal. Un commentaire, introduit à propos des événements qui se sont produits en 1989, éclaire le sens de la parabole. Pour les lecteurs du livre, le journal de Daniel, publié sous le titre de *La Rédemption de Victor Luca*, « le fugitif de

⁵² *Ibid.*, p. 119.

⁵³ *Ibid.*, p. 187.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 198.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 198.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 184.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 184.

Slobozia [c'est-à-dire Victor Luca ...] avait expié son crime, à l'image du peuple roumain qui, après s'être corrompu avec le communisme, cherchait lui aussi sa pénitence »⁵⁸. Tel aurait été le véritable crime. Le destin de Victor Luca en serait le symbole.

Conclusion

Terre des Affranchis de Liliana Lazar est un roman original, très énigmatique pour des lecteurs français ou francophones. C'est un « conte cruel, politique et métaphysique »⁵⁹ dont le titre doit être compris par antiphrase. Il traduit le sens du mot « Slobozia » en roumain, le nom du village où se déroulent les événements qui sont relatés. Ce « nom de lieu [vient] du verbe libérer, délivrer, affranchir »⁶⁰, est-il expliqué au début du livre. Il existe en Roumanie des dizaines de villages appelés ainsi, fondés ou habités par des paysans, des « rumâni », des serfs devenus « affranchis » en 1864 lors de l'abolition du servage dans les principautés roumaines. Mais ces « affranchis » sont dans ce récit d'autres « aliénés », d'autres victimes du mal. Le roman raconte en apparence l'histoire, en Roumanie, entre 1955 et 1990, d'une famille très pauvre, celle des Luca, et la vie d'un tueur, Victor Luca, victime périodiquement de ses pulsions meurtrières. La critique est mordante. Les habitants de Slobozia vivent reclus, isolés en une bourgade lointaine, perdue, située au milieu d'une forêt de hêtres et de chênes, aux confins des Carpates et aux frontières de la Moldavie. Ils paraissent victimes d'une espèce de malédiction originelle. Ils subissent cette situation. Ils aspirent à une sorte de rédemption qui leur semble refusée. Ce sont tous des réprouvés. L'argument secret, moral et métaphysique, est dualiste. En eux, en ces habitants, le bien et le mal, Dieu et le Diable, le Malin, continuent à s'affronter comme aux temps anciens, païens, en une société pourtant moderne, redevenue « officiellement une nation chrétienne »⁶¹ mais où « tout le monde [au temps du totalitarisme] », prétend une boutade, « faisait semblant d'être athée, alors que désormais tout le monde faisait semblant d'être croyant »⁶². Le héros du roman, Victor Luca, ne serait qu'un symbole, un « maillon »⁶³

⁵⁸ *Ibid.*, p. 176.

⁵⁹ Jury du prix des Cinq continents de la Francophonie, site : http://www.francophonie.org/IMG/pdf/Le_dossier_de_presse_complet.pdf, consulté le 7 février 2011.

⁶⁰ Liliana Lazar, *Terre des Affranchis*, Montfort-en-Chalosse, Gaïa Éditions, 2009, p. 7.

⁶¹ *Ibid.*, p. 175.

⁶² *Ibid.*, p. 176.

⁶³ *Ibid.*, p. 176.

emblématique, « à l'image du peuple roumain qui, après s'être corrompu avec le communisme, cherchait lui aussi sa repentance »⁶⁴. Tous seraient redevenus « libres ! [Mais] Tel l'esclave qui, à peine affranchi, se cherche un nouveau maître »⁶⁵. Telle serait aussi l'interrogation critique, morale et politique, qui court tout au long de cette âpre satire et qui serait contenue dans le titre même de ce roman : *Terre des Affranchis*.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 176.

⁶⁵ *Ibid.*, p.176.

CENTENAIRE JULIEN GRACQ

***Le Rivage des Syrtes* – l'Histoire en biais**

Cristina POEDE

Lycée National, Iași, Roumanie

Paru en 1951, *Le Rivage des Syrtes* a provoqué des réactions diverses, portant sur la formule de l'œuvre, de même que sur l'affaire du refus du prix Goncourt. Si la plupart des critiques se déclaraient agréablement surpris par «... cet imprécis d'histoire et de géographie à l'usage des civilisations rêveuses » (A. Blondin- *Rivarol*), il y a eu aussi des voix qui estimaient que la sociologie, c'est-à-dire le discours de la paix et de la guerre, la manifestation des décisions politiques irrationnelles, altérait les vertus poétiques qui, depuis *Au château d'Argol*, paraissaient empreindre le style gracqien.

De toute évidence, le roman de Gracq prenait l'aspect d'un genre assez fréquent dans l'après-guerre, le roman historique. Le malaise de la critique résidait de manière plus ou moins explicite dans le thème même du livre : la course inévitable d'une civilisation vers l'abîme. L'auteur y proposait une vision désabusée sur la fatalité des guerres ; on n'a pas manqué de qualifier ainsi *Le Rivage des Syrtes* de « roman de l'apocalypse », de « perspective cauchemardesque sur l'Histoire ».

Gracq a rejeté avec véhémence toute forme d'engagement politique, ainsi que le statut de « directeur de consciences », posture qu'il trouvait ridicule. Cependant, son roman parle de politique, des voies tantôt sinueuses, tantôt directes qui mènent aux guerres ; de la sorte, la tension montante qui aboutit au déchaînement constitue la matière essentielle du roman. C'est dans le champ de la politique qu'on devrait placer les conflits sourds pour le pouvoir, les complots, les duplicités, les défections, la diplomatie obscure de l'adversaire. L'accumulation des événements impondérables n'a d'autre issue que l'éclatement de la guerre.

Le Rivage des Syrtes propose plutôt une réflexion sur les méandres de l'Histoire qu'une analyse de son sens. Ce que Gracq y a admirablement réussi, c'est l'ambiguïté de l'espace-temps, source d'une lecture plurielle. Interviewé en 1951 par un critique désireux de coller une étiquette sur le roman primé (« la formation d'une psychose de guerre »), l'écrivain a répondu

avec une réticence toute caractéristique: « C'est un roman très au-delà des contingences ». Néanmoins, les exégètes se sont évertués à déceler un certain espace historique de charnière, les fastueuses cités crépusculaires dont l'orgueil se nourrit des grandeurs passées : une Venise fragilisée, une Byzance sombre ou une Rome déstructurée par les mœurs barbares. C'est surtout au grand modèle romain qu'on pense en voyant la fréquence des références culturelles, les citations latines, les devises d'Orsenna ou du clan Aldobrandi - « In sanguine vivo et mortuorum », « fines transcendam » - , le déchirement entre le classicisme latin et la mentalité orientale. Mais une hypothèse des plus troublantes avait placé l'action du roman dans l'entre-deux-guerres, à la veille du conflit mondial. Dans *En lisant en écrivant*, Gracq surprend le climat accablant de cette période, prélude de l'orage qui allait suivre:

Quand l'Histoire bande ses ressorts, comme elle fit, pratiquement sans un moment de répit, de 1929 à 1939, elle dispose sur l'ouïe intérieure de la même agressivité monitrice qu'a sur l'oreille au bord de la mer, la marée montante, dont je distingue si bien la nuit, à Sion, au fond de mon lit et en l'absence de toute notion d'heure, la rumeur spécifique d'alarme, pareille au léger bourdonnement de la fièvre qui s'installe. L'anglais dit qu'elle est alors *on the move*. C'est cette remise en route de l'Histoire, aussi imperceptible, aussi saisissante dans ses commencements que le premier tressaillement d'une coque qui glisse à la mer, qui m'occupait l'esprit quand j'ai projeté le livre¹.

Il serait ainsi tentant de voir dans la république moribonde d'Orsenna la France à la veille de l'invasion, « la drôle de guerre », les lâchetés ou les connivences avec l'ennemi. On s'est dépêché de rapprocher Gracq de Malraux, en faisant assez peu attention à son projet de rendre plutôt l'essence de l'Histoire que ses hypostases. D'ailleurs, si Gracq a reproché quelque chose à Malraux, ce fut justement son entraînement à l'actualité, sa manière de voir, dans les événements politiques, «... la présence opaque d'une nécessité qui ne laisse d'autre recours à l'homme que l'héroïsme du désespoir »². Dans le même essai, Gracq insiste sur la faille qui existe entre littérature et idéologies :

¹ Julien Gracq, *En lisant en écrivant, Œuvres complètes II*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1995, p.708,

² Bernhild Boie, Notice sur *Le rivage des Syrtes*, éd citée (I, 1989), p.1344

Quel gâchis qu'une génération littéraire si comblée de dons, si bien pourvue de tout le nécessaire pour qu'un homme puisse se dire averti, si remarquablement douée pour la liberté, s'égare dans la politique comme de petits chaperons rouges chez la Mère-Grand, au moment juste où il lui pousse de si grandes dents.

Gracq se fait un point d'honneur de résister à tout ancrage dans le contingent et invoque «... un élément volatil, l'esprit de l'Histoire, au sens où l'on parle d'esprit de vin » et se propose « de le raffiner suffisamment pour qu'il pût s'enflammer au contact de l'image. Il y a dans l'Histoire un sortilège embusqué. »³ De cette façon, la relation de l'écrivain avec les faits politiques se complique. Paradoxalement, c'est en privilégiant la dimension historique que Gracq s'inscrit dans l'actualité, tout en projetant sur son roman « une étrange lumière d'éternité. »⁴

Dans quelles circonstances Gracq a-t-il écrit *Le Rivage des Syrtes*? A cette époque, il parcourait un livre qui revisitait la France: *Le Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler. Paru en France en 1931, l'ouvrage de Spengler avait continué d'influencer la génération de l'après-guerre, surtout les Anglo-Saxons, par les accusations adressées à la civilisation occidentale, source de tous les maux, en confortant le recours aux doctrines et aux religions non occidentales, dont le bouddhisme. En France, *Le Déclin de l'Occident* a fait moins d'adeptes. Ce fut surtout Malraux qui s'est montré sensible à son style assertorique et à son prophétisme sombre. D'un ton proche du livre de Spengler, Ferdinand Lot s'arrêtait dans *La Fin du monde antique* sur l'agonie de l'*urbs romana*, sur la métamorphose des mentalités et des idéologies. Toutefois, c'est la lecture du livre de Spengler, considéré par Gracq comme « un poète de l'histoire plutôt qu'un philosophe » qui a eu sans doute des échos déterminants sur la genèse du *Rivage des Syrtes*.

L'idée maîtresse du *Déclin de l'Occident* est que les cultures et les civilisations, comme des organismes vivants, sont vouées à la mort. Par des recours - souvent forcés - aux analogies et aux homologies, l'auteur établit des rapports entre la race et le sol, afin de saisir la logique de l'histoire universelle. L'ouvrage est structuré sur des oppositions récurrentes : la ville / la campagne, l'apollinien / le dionysiaque, le sauvage / l'homme civilisé, le polythéiste / le monothéiste, l'homme de destin / l'homme de causalité, l'homme d'action / l'homme spéculatif. Les thèses – discutables du point de

³ J. Gracq, *En lisant en écrivant*, op. cit., p 707.

⁴ Ruth Amossy, *Parcours symbolique chez Julien Gracq*, Paris, SEDES, 1982, p.250.

vue historique – du *Déclin de l'Occident* ne manquent pas de magnétisme, voire même d'un certain frisson poétique ; on les lit en palimpseste dans *Le Rivage des Syrtes* :

Les civilisations se développent selon les lois de la biologie : « Il y a une croissance et une vieillesse des cultures, des peuples, des langues, des vérités, des dieux, des paysages, comme il y a des chênes, des pins, des fleurs. »

La civilisation occidentale est sujette à un phénomène d'entropie qui la conduit à l'anéantissement.

Cette décadence est due principalement à l'abandon des valeurs d'une « civilisation du terroir » au profit de la *Ville* sans traditions, sans passé, où « le nouveau nomade », perdu dans une foule informe, est « voué au néant et à la trivialité ». La ville cosmopolite s'oppose au « sol fertile » et à « la patrie », l'homme déraciné des villes à « l'enfant », au « primitif », le « héros » au « savant à lunettes ». La phrase « Avec la civilisation commence la sénilité » pourrait faire figure d'épigraphe du *Rivage des Syrtes*.

L'argent joue un rôle funeste, c'est l'élément destructeur « du sol, du sang et de la race » ; si le sol relève d'une « réalité naturelle », l'argent n'est qu'un « artifice abstrait ».

Le monothéisme judéo-chrétien a conduit à l'intolérance et à « une morale universelle ». Spengler regrette que les anciens ordres, le clergé, la noblesse soient disparus. Le dernier « homme organique » ayant survécu à la disparition de « l'ancienne culture » est le paysan, anhistorique et éternel, mais isolé et méprisé.

Parmi les causes du déclin de l'Occident, Spengler range les jeux, les divertissements, l'érotisme. Les pendants du « cosmopolite instruit », amateur de représentations théâtrales, de cinéma, de jazz, de danses nègres, d'expressionnisme sont « le doux laboureur cistercien » et « le chevalier teutonique de l'Est », écrasés par « la dictature citadine spirituelle et politique de la démocratie »⁵.

La logique des événements historiques se soumet, d'après Spengler, à « la nécessité organique du destin », à la dynamique de la naissance et de la mort.

L'une des scènes les plus significatives du *Rivage des Syrtes* pour ce

⁵ Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident*, Paris, Gallimard, 1976.

qui est de la réception des idées spengleriennes est sans doute celle du sermon de Noël, située vers la fin du roman. Le protagoniste assiste à la messe de nuit, dans l'étrange église de Saint-Damase, dont les éléments profitent d'une riche symbolique. L'église se dresse sur un banc de sable, signe de la mouvance et allusion aux « Syrtés » (fond de sable mouvant). C'est une église pauvre, vouée à un martyr du II^e siècle ; de l'autre côté de Maremme se trouve San-Vitale, l'église des aristocrates. Les connotations des deux églises s'opposent: bien que connotant « la vie », San-Vitale n'offre paradoxalement qu'un modèle d'inertie et de ruine, tandis que Saint-Damase propose, on le verra plus loin, le salut en passant par la mort. Quant aux décorations de l'église de Saint-Damase, elles sont naïves et pauvres – des filets rapiécés, une barque – en rappelant la mer, mais aussi les pièges, les *sennes* tendues par l'ennemi.

Au lieu d'une crèche de Noël, il y a une barque, image qui entraîne une suite d'échos de nature phonique (mère / mer) et sémantique (creux du berceau / tombeau). Les limites entre la Nativité et la Mort tendent à s'effacer.

Tout un symbolisme de la lumière et des ténèbres dérive du contraste entre les rayons qui tombent de la coupole en forme de cône et l'obscurité peuplée par des visages à peine ébauchés, comme dans la toile d'un maître hollandais. Cette verticalité de la lumière représente à la fois une allusion à la lucidité et à la détermination. Le chant du chœur est comparé « à une bourrasque... à un vent venu de la mer » ; c'est «... un étrange et funèbre cantique venu du fond du temps », comme « le claquement d'une voile noire sur une fête ».⁶ Le chant sombre contraste fortement avec la joie d'une nuit dédiée à la Naissance.

Le prêcheur surtout semble redoutable: vêtu de blanc, il passe à travers la foule comme « une flamme blanche », tandis que le faisceau de lumière venu d'en haut prête à son visage une étrange expression de cruauté. Le sermonnaire se sert des discours parabolique et prophétique. Derrière le paradigme qu'il propose aux sujets d'Orsenna - le récit de la naissance du Sauveur pendant une nuit d'attente et de désarroi - il y a l'interprétation du présent et la prédiction de l'avenir.

Après l'exorde, la voix du prêcheur s'élève « comme une lance qu'on tire lentement de son fourreau »; elle prend ensuite des tons d'illumination, rappelant les terreurs de l'An Mil. Il annonce « l'approche des Signes » et dénonce l'inertie du présent. Par son discours prophétique, qui abonde en

⁶ J. Gracq, *op.cit.*, p. 707.

injonctions et en interrogations rhétoriques, le prêcheur impose un exercice de lecture de ces signes menaçants. Mais ce présent inquiétant (l'hiver, la nuit, le désert) cédera la place à un avenir positif et spiritualisé (« lumière créée », « sens », « étoile du matin », « Rose du Salut »). La guerre équivaut à la naissance; on y retrouve une vieille matrice mythique – la régénération par la mort. L'Histoire devrait être lue ainsi, en fonction de ce schéma élémentaire, dans l'éclatement de tous les principes qui semblaient stables. Les citoyens « spéculatifs » d'Orsenna – dans les termes de Spengler – sont confrontés à un renversement trouble des valeurs : une morale conservatrice et une législation séculaire, censées représenter traditionnellement le Bien, reculent devant les forces du Désir et les pulsions de la violence. L'Histoire est déjà en marche, comme « la rumeur sinistre », « la poussière devant une armée ».

Engendré par des structures binaires (ténèbres vs. « Porte du matin », désert vs. « Rose du Salut », sommeil vs. vigilance, incertitude vs. sens), le texte du sermon s'oriente vers ces homologies:

$$\frac{\textit{San - Vitale}}{\textit{Aristocratie}} \approx \frac{\textit{Saint - Damase}}{\textit{Peuple}}$$

$$\frac{\textit{Inertie}}{\textit{Non · vie}} \approx \frac{\textit{Guerre}}{\textit{Naissance}}$$

$$\frac{\textit{Inertie}}{\textit{Sclérose}} \approx \frac{\textit{Guerre}}{\textit{Energie · régénératrice}}$$

C'est avec ces sentiments que, lorsqu'il sort dans la nuit étoilée, l'Observateur d'Orsenna contemple une vision dynamique et exaltée de l'avenir de la ville:

... les temps sont venus, il est temps que les trompettes sonnent, que les murs s'écroulent, que les siècles se consomment et que les cavaliers entrent par la brèche, les beaux cavaliers qui sentent l'herbe sauvage et la nuit fraîche, avec leurs yeux d'ailleurs et leurs manteaux soulevés par le vent.⁷

Ce sermon de Noël restitue ainsi une vision de biais sur l'Histoire,

⁷*Idem.*

éludant le présent. À côté de l'expédition aventureuse vers les côtes du Farghestan et du discours final de Daniello, le Supérieur d'Orsenna, le sermon de Saint-Damase constitue l'un des points d'orgue du roman. Paradoxalement, plus on contemple « la pourriture noble » du passé, plus on a accès au sens du présent, semble dire Gracq :

Toute forme de gouvernement encore en sève a de quoi faire horreur : le bon usage de ces plaisirs ne supporte l'Etat que faisandé (...). La parfaite *pourriture noble* de la chose politique, la viande d'Etat à point, c'est pour moi la Venise de Tiepolo et de Goldoni. Les plus belles fleurs de la dolce vita ont poussé sur ce fumier de la République Sérénissime : merveilleuse époque, unique peut-être dans l'Histoire, où tout s'exténuaient ensemble jusqu'à la dernière fibre : palais, galères, doge, couvents, sénateurs, et beaux masques.⁸

La tonalité unique du *Rivage des Syrtes* dérive justement de cette vision saturnienne, de ce mouvement imperceptible, métamorphosé dans la course du bateau ivre vers l'accomplissement du destin.

⁸ Julien Gracq, *Lettrines I*, éd. citée, p. 229.

**« J'écris ... pour régler un compte avec quelque chose
qui a demandé à être exprimé »**

Entretien inédit avec Julien Gracq

Marina MUREȘANU IONESCU

Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași, Roumanie –

Université Jean Monnet Saint-Étienne France

En 1992-1994, j'enseignais la langue et la civilisation roumaines à l'Université d'Angers dans le cadre d'un accord entre nos universités. En tant que professeur de littérature française, en même temps, à l'Université de Iași, en Roumanie, l'Anjou représentait pour moi une contrée un peu mythique et un centre rayonnant. Car je savais que c'était la patrie natale de grands écrivains français tels Joachim Du Bellay, avec son fameux « petit Liré », Hervé Bazin, Julien Gracq et, un peu plus loin, dans les parages, Rabelais, Balzac, Ronsard... Il y avait de quoi rêver ! J'étais l'auteur d'une thèse et de plusieurs études sur Gérard de Nerval et donc celui qui m'attirait le plus était sans doute l'auteur d'Un beau ténébreux, dans lequel je voyais l'écho de l'un des plus célèbres vers de la poésie française, le fameux : « Je suis le Ténébreux, le Veuf, l'Inconsolé » de Gérard de Nerval. J'allais découvrir par la suite les merveilleuses pages que Julien Gracq lui avait consacrées, ainsi que les fils secrets qui les liaient. Il m'était difficile d'espérer une rencontre avec Julien Gracq, d'autant plus que c'était bien connu à quel point il était inaccessible, se tenant loin de toute mondanité et popularité médiatique. Et, pourtant, un concours heureux de circonstances m'a ouvert cette possibilité. J'avais un sentiment étrange, de couleur nervalienne : c'était le destin, ce qui devait arriver arrivait ! Après une correspondance qui dura plusieurs mois, je fus reçue deux fois dans la maison de Julien Gracq, au bord de la Loire, à Saint-Florent le Vieil, 3, rue du Grenier à Sel. Tous ces noms avaient pour moi une résonance irréaliste, ils devaient être inventés par ce poète magicien. J'avais lu en Roumanie Le Rivage des Syrtis, en version roumaine, et j'avais déjà été envoûtée. Depuis que j'étais en France, j'avais découvert les autres facettes de l'écriture gracquienne, le critique ne se reconnaissant pas comme tel, l'essayiste, le maître du fragment hyperconcentré, le dramaturge... Il

m'était difficile de croire que je bénéficiais d'un tel privilège et ce fut avec une énorme émotion que je traversai le pont sur la Loire, armée d'un petit réportophone assez précaire. Dès le départ, Julien Gracq m'avait posé une condition : il m'accordera l'interview sollicitée, pourvue qu'elle ne paraisse pas en France. Je l'en assurai et tins certes parole. J'eus donc avec Julien Gracq un entretien fait en deux reprises, à deux semaines d'intervalle. Enregistré sur mes petites cassettes. Rien de vraiment préparé – de son côté – car moi j'avais pensé et repensé mes questions sans savoir qu'avec un maître du rêve, l'imprévu était là à tout moment.

Julien Gracq est né en 1910 à Saint-Florent le Vieil et il est mort en 2007 à Angers. En 2010, on a célébré le centenaire de sa naissance.

Marina Mureșanu Ionescu : *Monsieur Gracq, vous êtes un écrivain d'une part réservé à une élite, à un lecteur initié, disons, d'autre part très célèbre, non seulement en France, mais à l'étranger aussi. Comment vont ces deux choses ensemble ? Comment percevez-vous votre public ?*

Julien Gracq : Je crois que mon public n'est pas spécialement le public d'ici, je pense que c'est un public qui est relativement restreint, non pas à cause des difficultés de compréhension parce que j'écris, je crois que je suis, relativement clair, mais à cause des difficultés de vocabulaire, une extension de vocabulaire, et puis, peut-être aussi, à cause d'un grand nombre d'allusions littéraires, qui supposent une culture littéraire quand même assez étendue, ce qui fait que ça restreint, probablement, la diffusion de mes livres. Je ne sais pas à combien l'estimer, car le tirage des livres varie, en fonction du sujet.

Il faut dire qu'en littérature on n'a qu'une idée extrêmement approximative de ce qu'on appelle un public, c'est très abstrait. L'auteur de théâtre a évidemment un écho immédiat renvoyé par une salle et il sait comment le public agit. L'écrivain, beaucoup moins. Ce n'est pas une question d'intérêt. C'est surtout une question de présence, dans la radio, la télévision, les journaux, les photographies aussi. Je n'ai pas l'idée de ce public; comme je ne reçois pas beaucoup de lettres à part quelques-unes bien sympathiques, je serais bien en peine d'évaluer l'importance de ce public qui reste pour moi une chose abstraite.

M.M.I. Il y a aussi peut-être votre réputation de vous être tenu à l'écart des médias, que vous n'aimez pas beaucoup, si j'ai bien compris ?

J.G. Oui, je ne suis pas absolument hostile aux médias. Je m'aperçois même à l'occasion de cette édition de la Pléiade pour laquelle il faut recenser des interventions à la radio que je n'ai pas d'éloignement pour la radio. Mais je n'aime pas la télévision. Alors que la télévision, c'est un des média décisifs. Quant aux interviews, il m'arrive d'en donner à la radio, dans les journaux aussi, mais de préférence quand il y a quelque chose à dire, il faut s'adresser à un public qu'on ne connaît pas et qui a besoin de précisions. Je n'use pas beaucoup des média. En fait, je ne suis pas un ennemi des média.

M.M.I. Votre carrière est assez étroitement liée aux éditions Gallimard qui marquent un peu le début et le sommet de votre carrière et de votre trajectoire. On a eu récemment le premier volume de l'édition Pléiade qui est la consécration absolue d'un écrivain. On attend le deuxième. Vous êtes le premier à avoir refusé le prix Goncourt parmi les écrivains français. On parle de vous actuellement en termes de nobélisable. Êtes-vous conscient d'un effet Gracq, éventuellement ?

J.G. Non, vous parlez de mes rapports avec les éditeurs. Mes rapports continuent. Ils restent pour l'instant essentiellement avec les éditions Corti qui ont publié tous mes livres, pratiquement depuis le début et à qui je reste fidèle et qui me restent fidèles aussi. Avec les éditions Gallimard j'ai eu des rapports au début et à la fin de ma carrière. Au début, en ce sens que j'avais envoyé le manuscrit de mon premier livre qui s'appelait *Au château d'Argol* aux éditions Gallimard et j'avais été refusé, je ne sais pas pourquoi, mais je pense qu'on m'a refusé car c'était un manuscrit, un vrai manuscrit écrit à la main, donc assez difficile à lire. Ça se passait avant la guerre, en 1937-38. Et puis, vous savez, en général il ne faut pas jeter la pierre aux éditeurs qui refusent des livres d'un écrivain qui sera plus tard davantage connu. On est moins bien disposé en face d'un manuscrit moins bien présenté qu'en face d'un livre parce que le livre, c'est une chose qui est une espèce d'objet défini qui entre dans une catégorie. Ensuite, je suis revenu aux éditions Gallimard, à l'occasion de la Pléiade. On m'a demandé de publier les œuvres complètes dans la Pléiade. J'ai accepté, c'était une proposition agréable pour moi, parce que c'est une collection très bien considérée, mais ce n'est pas un palmarès, la Pléiade, c'est une collection d'éditeurs, particulièrement bien considérée. Ce n'est pas un palmarès dans le sens qu'il y a des considérations aussi commerciales qui entrent maintenant. C'était au début une collection de classiques, des classiques confirmés par le temps. Si bien que, pour le

moment, entrer dans la Pléiade, c'est très joli, mais bientôt il faudra en sortir. Alors, ce n'est pas pour moi une date particulière, ça donne un peu l'impression qu'on se sclérose, qu'on devient un objet de littérature mais c'est ce qui arrive, c'est inévitable.

M.M.I. C'est pourtant un privilège de pouvoir suivre soi-même la rigueur de l'édition, de pouvoir exprimer son point de vue sur sa propre édition Pléiade.

J.G. Oui. Je ne m'occupe pas de l'édition directement. Je donne des renseignements à un employé qui s'occupe de l'édition. Je la suis naturellement, c'est un gros travail et j'admire les gens qui s'occupent, parce que c'est un travail considérable, beaucoup plus grand qu'on s'imagine.

M.M.I. Et vos rapports avec la critique ? On a beaucoup écrit sur votre œuvre. Etes-vous sensible à ce qu'on a écrit ? Cela vous influence de quelque façon ?

J.G. Oui, je suis sensible à la critique. Tous les écrivains s'intéressent à la critique qu'on fait de leurs livres. Je dirais que je m'intéresse d'une façon un petit peu secondaire parce que, si je m'interroge bien, vraiment, je crois que j'écris pour moi, essentiellement, je n'écris pas pour un public, je suis très content que le public me lise. Mais j'écris avant tout pour me faire plaisir, pas exactement pour me faire plaisir, mais pour régler un compte avec quelque chose qui a demandé à être exprimé. Vous savez, ce qu'on appelle le courant mental, le film intérieur qui se déroule. C'est quelque chose d'extrêmement lâche, d'extrêmement incohérent. L'écrivain a besoin de mettre une forme de solidité, de cohérence dans ce flux mental. C'est ça qui est à l'origine du livre. Parce que l'écriture fixe a besoin de fixer quelque chose qui est fuyant, un peu incohérent et qui se dissipe. Il y a le besoin de fixer. Le besoin de fixer c'est une chose très importante pour un écrivain, je crois. Et pour moi, le besoin de régler un compte avec la langue, aussi, de se servir de la langue, des mots, comme de cailloux avec lesquels on fait des étincelles. Donc, les réactions de la critique sont, non pas secondaires pour moi, mais elles ne sont pas essentielles. Je les suis, je les lis avec attention bien sûr, je crois que tous les écrivains lisent de la critique qu'on fait sur eux. Je ne pense pas que ça m'a beaucoup influencé. Non, je ne crois pas. Dès le début je ne croyais pas dans la critique en général. Je dis que je n'ai pas été ignoré, ce qui est décisif. Ce qui est plus grave pour un livre ce n'est pas d'avoir une mauvaise critique,

c'est de ne pas en avoir, ça c'est la catastrophe.

M.M.I. Vous parliez justement dans De la littérature à l'estomac, du fait qu'une fois le premier livre bien accueilli, pratiquement, le chemin de l'écrivain est assuré. Vous y croyez toujours ?

J.G. Il est assuré, non, c'était vrai, je l'ai dit, presque il y a un demi-siècle. Les choses ont beaucoup changé. Ce qui était vrai, ce l'était à ce moment vers 1950, c'est qu'en France un écrivain fait carrière beaucoup plus que dans un pays étranger. Par exemple, en Amérique il est très fréquent de voir des gens faire un livre qui est un *best-seller*, qui est un gros succès, où il raconte une expérience qui l'a fait curieux, un métier qu'il a exercé, une chose qui passionne le public et puis il passe à une autre chose, il passe à un autre métier, il n'écrit plus. C'est un passager de la littérature. Ce n'est pas un métier qu'il exerçait, mais une incursion qu'il a faite dans la littérature et qui n'a pas de lendemain. C'est beaucoup plus fréquent dans les pays anglo-saxons. Tandis qu'en France, qui est quand même un pays où la littérature est une institution beaucoup plus que dans les pays anglo-saxons, ces tableaux de littérature, on les apprend au lycée comme les tables de multiplication et quand on entre là-dedans, c'est vrai que l'écrivain se considère comme entrant dans une carrière. Et puis l'éditeur aussi. L'éditeur pense qu'après un premier livre, il y aura un second, un troisième et souvent on fait des arrangements, des avances, par exemple, enfin, on fait un contrat qui est presque un contrat d'assurance-vie. C'était vrai autrefois ça. Mais ce n'est plus vrai maintenant.

M.M. L'échec est devenu possible ?

J.G. Oui, ce n'est plus vrai, on voit maintenant beaucoup plus, à cause des crises des éditions, des écrivains même connus, enfin, établis, reconnus, que l'éditeur remercie. Le critère commercial est devenu absolument décisif. Il y a beaucoup de changements, vous savez, depuis *La littérature à l'estomac*.

M.M.I. À propos de votre œuvre, vous dites, vous-même, que tout livre pousse sur d'autres livres. Qu'il y a eu des auteurs de référence qui vous ont influencé.

J.G. Oui, peut-être, il y a quelque chose dans mes livres qui est un peu

particulier, c'est que j'ai écrit à la fois, disons, de la fiction, surtout au début, et des ouvrages de critique aussi. Mais, plus particulièrement, j'ai écrit des livres où il y a à la fois de la fiction et de la critique, où les deux choses s'entremêlent. Et quelquefois on m'a dit, ce n'est pas tout à fait faux, que je pratique la critique tout comme la fiction et la fiction comme la critique. Les deux ne sont pas séparables pour moi. Je pense que la littérature renvoie pour moi à ce qu'on appelle la Bibliothèque, avec un B majuscule, c'est-à-dire l'ensemble des ouvrages littéraires qui comptent. C'est une référence que je n'avais jamais perdue de vue; je fais des allusions à un livre, par exemple. C'est ce que j'aime d'ailleurs comme lecteur. Il y a un critique qui s'est amusé à relever les allusions littéraires dans *Un beau ténébreux*, par exemple. Il y a constamment dans mes livres des références à la Bibliothèque. Le passage de la lecture à l'écriture pour moi est moins tranché qu'il est d'habitude. J'écris, je lis dans une même journée souvent. Je passe de l'une à l'autre. Je passe de l'écriture à la réflexion sur l'écriture assez aisément.

M.M.I. C'est un peu comme on a dit, à propos de Nerval, la même substance qui remplit les vases communicants ?

J.G. Oui, peut-être. Vous savez, je pense que les genres littéraires sont des choses trop tranchées en France. Ça fait partie du tableau de la littérature française qui est comme un jardin à la française, bien organisée, les allées sont faites : il y a les genres comme la tragédie, la poésie, le théâtre, la critique. En fait, ces genres tranchés sont des divisions artificielles. Il y a un écrivain qui a agi cote cote tout ça et c'était assez spirituel. C'était Cocteau, qui disait que la poésie l'intéressait, parce que la poésie, c'est le cœur de la littérature. Si la poésie disparaît, il ne reste pas grand chose. Il a voulu faire un tableau de ses livres qu'il avait intitulés poésie du roman, poésie du théâtre, poésie critique, poésie de mémoire, poésie du cinéma, parce qu'il a fait des films aussi. Oui, je crois qu'il a bien fait parce qu'il a insisté sur le côté artificiel des divisions des genres. Et pour moi, la division entre critique et fiction est elle aussi trop tranchée, c'est comme une barrière.

M.M.I. On a affirmé que vous auriez pu être l'un des plus grands critiques de notre temps si vous n'étiez pas aussi impliqué dans la création, parce que vous avez écrit des choses extraordinaires sur différents auteurs, sur différentes écoles, sur la littérature contemporaine.

J.G. Je suis un critique amateur. Actuellement en France la littérature devient une science, elle devient un département des sciences humaines développée dans les universités qui sont comme une science de la littérature, qui suppose des connaissances très poussées sur la rhétorique, les figures de style, la stylistique de manière générale, sur les règles de la fiction. Tout ça, ce n'est pas négligeable. Il y a aussi la critique des sources qui est apparue au début du siècle avec Lanson. De tout ça je suis assez ignorant. Je suis un amateur. Moi je suis un critique qui est, disons, impressionniste, je parle de ce que j'aime et de ce que je n'aime pas. Et puis, l'essentiel pour moi c'est : est-ce qu'il me plaît, ou est-ce qu'il ne me plaît pas ? Les raisons après, elles viennent, en fait, de façon secondaire. Souvent je suis frappé, avec l'appareil scientifique qui se développe dans la critique littéraire, je suis frappé de lire des articles très intelligents, éclairants sur un livre et puis à la fin on se dit : mais est-ce que l'auteur entre dans le livre ou pas ? On ne sait rien... Parce que la littérature est un plaisir, ce n'est pas une science. Si on ne jouit pas de la littérature, ça n'a pas d'intérêt. On n'étudie pas la littérature comme la physique.

M.M.I. A propos des genres, je crois que vos textes, qu'il s'agisse des romans ou autres, sont plutôt des « trans-genres ». Vous considérez-vous un écrivain de confins ? C'est-à-dire, il y a une évolution quand même de l'écriture romanesque ? L'écriture fragmentaire est plus près d'un certain état intérieur ?

J.G. Ça tient à différentes choses. Probablement une certaine impatience vis-à-vis d'un livre long. Par exemple, le plus long que j'ai écrit, *Le Rivage des Syrtes* a été un effort trop prolongé pour moi, parce que ça a duré trois ou quatre ans. Je trouve que j'ai une tendance à éliminer les livres qui restent beaucoup de temps en chantier parce que c'est trop accaparant et obsédant. J'aime bien avoir l'esprit libre. Il y a probablement une influence de l'époque, qui fait que l'on aime bien lire par fragments, des textes courts. Peut-être parce que l'époque est plus fiévreuse, plus occupée. Et il y a même des écrivains de fiction qui écrivent des textes très longs. Je remarque là quand je lis Proust qu'il se fragmente tout seul en des fragments, de même l'unité n'est pas tellement forte. Mais ce n'est pas une unité de fiction, par exemple, *À la recherche du temps perdu*. Ça se décompose en morceaux que l'on peut lire tout à fait séparément. J'ai lu Proust pendant très longtemps jusqu'à il y a deux ou trois ans, uniquement par morceaux et je l'avais tout lu. Bien sûr que ça pose des problèmes du début à la fin. Elle donne cette espèce d'envie

parce que l'on veut savoir comment ça va finir. La fiction est très faible, mais en revanche le tissu devient alors prodigieux de richesse. Un livre long se décompose de lui-même en fragments. Vous savez, chez Proust, c'est souvent comme ça, il y a le passage de la madeleine, il y a le passage sur Combray, mais on lit rarement Proust d'un bout à l'autre comme ça.

M.M.I. Le fragmentaire serait l'un des traits de l'époque ?

J.G. Si je regarde les écrivains français du dernier demi-siècle, je remarque le fait que beaucoup de poètes sont tous des écrivains fragmentaires. Parce que le poème est court. Les poèmes de 400 pages, ça n'existe plus, c'était jusqu'au XVIIIe et encore au XIXe quand on écrivait des poèmes livres. Les poètes écrivent des fragments, prose et vers, Michaux écrit des fragments. Ponge écrit des fragments, Leyris même. Je crois que c'est une chose de l'époque. Moi, je ne suis pas étranger à ça.

M.M.I. C'est peut-être le sens de la poésie qui réside dans la concentration ?

J.G. Oui, bien, la poésie est toujours concentration, c'est sûr. J'ai toujours envié les poètes qui peuvent faire une chose achevée en une après-midi. Parce qu'il y a quelque chose d'artificiel malgré tout dans un roman. Un roman peut durer longtemps, et l'on reprend chaque jour. Ce n'est pas conforme à la nature tout de même de reprendre chaque jour ce que l'on a laissé pendant le jour précédant. Et entre ce moment-là et ce moment où il reprend on a dormi, on a rêvé, on a eu des représentations tout à fait différentes, c'est tout à fait autre chose. C'est un peu artificiel. Théoriquement, c'est mal supportable.

M.M.I. Vous écrivez tous les jours ?

J.G. Non, pas du tout. Moi, j'écris quand j'ai envie. Non, je n'ai jamais écrit d'une manière régulière. J'ai toujours été extrêmement libre. Je n'ai jamais écrit quand je n'avais pas envie. Et je n'ai pas une pression continue qui me pousse de me mettre à la table. Il y a des moments où il faut écrire, quand j'ai quelque chose qui m'occupe, qui m'obsède.

M.M.I. On a parlé, à propos de votre littérature, de la « rature de l'événement », justement de cet effacement de l'histoire. Ce qui entraînerait un certain détachement par rapport à l'actualité concrète, à l'histoire. Est-ce

que c'est vrai, c'est-à-dire, le rapport avec l'actualité d'aujourd'hui, disons, quel serait-il ?

J.G. Non, ce n'est pas bien exact du tout. Si on prend un livre comme *Le Rivage des Syrtes*, il est évident qu'il semble loin de l'actualité. Il se passe souvent dans une période imprécise, atemporelle, dans des lieux même imaginaires, voire paradisiaques. Oui, c'est très loin de l'époque, et souvent des problèmes de l'époque. Mais l'actualité me préoccupe beaucoup. Je suis un grand lecteur des journaux, ça me passionne.

*M.M.I. Pour retourner peut-être un peu aux racines de votre œuvre, à propos des auteurs que vous aimez, qui vous ont marqué, vous restez fidèle aux noms que vous avez évoqués à propos de votre œuvre. Vous parlez à un moment donné de ce *Jeu de l'île déserte*. Quels seraient les premiers livres que vous apporteriez ?*

J.G. En réalité, je crois que je ne choisirais pas qu'un. Maintenant je ne choisirais pas, parce que les livres que je choisirais me feraient seulement regretter ceux que je n'ai pas... Tout ça renvoie à ce que je viens de dire, la littérature suppose toujours les distances de la bibliothèque, c'est-à-dire de la masse de livres publiés, je parle des livres intéressants, et on ne peut pas la fragmenter comme ça, on ne peut pas choisir, par exemple, les trois livres qu'on emporterait dans la solitude. Je serais bien en peine de choisir d'ailleurs, parce que ce n'est pas possible. La littérature c'est une caisse de résonance où chaque livre fait évidemment un son à lui, mais ne peut pas se passer de l'écho. Ce que je souligne c'est que les souvenirs de la littérature sont souvent si vifs. D'abord, il y a des passages que l'on se rappelle, on sait par cœur des poèmes, en particulier, et puis il y a un souvenir des livres qui est quelque chose de beaucoup plus stimulant, malgré tout, que le souvenir d'un film. La littérature se monnaie, c'est ce que je dirais. C'est pour ça que c'est une base de culture. Un livre peut se fragmenter en phrases par exemple que vous retenez et qui sont quelquefois résumées, ou qui apportent avec elles le temps du livre. Ce n'est pas le cas pour un film. On se rappelle un livre, certains épisodes, certains passages, certaines phrases. Puis on a une idée qui se déforme d'ailleurs avec les années, mais la culture est à la base de cette notion. La culture ne repose pas, à mon avis, sur des blocs, des blocs intangibles, et c'est ce que je crains pour le cinéma.

M.M.I. C'est un fluide plutôt.

J.G. Oui, c'est beaucoup plus fluide, et c'est beaucoup plus contagieux. Les autres livres sont présents, on ne peut pas isoler, c'est pourquoi le jeu des livres est artificiel. Ces livres deviendraient stériles tout seuls malgré tout.

M.M.I. Il y a eu pourtant des écrivains qui vous ont marqué plus que d'autres ? Dans Stendhal vous avez puisé votre nom de plume, par exemple. Il y a des échos nervaliens ou bien c'est une simple affinité ?

J.G. Je ne veux pas dire que tous les livres soient équivalents pour moi. Pas du tout. Il y a des écrivains qui m'intéressent et d'autres non. Mais on ne peut pas les nier, quand même ils sont là, ils existent, même passivement. J'ai commencé par Jules Verne, l'écrivain de mon enfance et c'est quand même tout à fait important. Le goût de la lecture, pas de la littérature. Ça donne du goût de la lecture, c'est déjà beaucoup. Le goût de la littérature vient plus tard. Pour moi c'est venu avec Edgard Poe, que j'ai lu après Baudelaire, je me suis rendu compte que c'est un secret, le style. Ensuite y a eu bien sûr Chateaubriand, le romantique, Stendhal a beaucoup compté pour moi. J'ai été beaucoup marqué par Wagner, la musique peut influencer la littérature, certainement. Pas directement, bien sûr, il y a une série de filtres assez compliqués.

M.M.I. Vous parlez, par exemple, de Nerval et de Lautréamont comme d'« auteurs sauvés », malgré l'apparence de leurs destinées littéraires assez dures de leur vivant. Qu'est-ce que cela veut dire, qu'est-ce qui sauve l'écrivain ?

J.G. Pour moi, un écrivain est sauvé quand il continue à avoir des lecteurs passionnés. Même en petit nombre, ça n'a pas d'importance. C'est ça qui compte : la vision absolue et puis le besoin de lire, de relire et de le faire lire à d'autres aussi. Alors, j'appelle ça sauvé, tandis que les écrivains de renommée quelquefois qui sont des monuments dans la littérature, donc ils sont incontournables comme on dit, je n'aime pas beaucoup, mais ils ne sont pas forcément sauvés, parce qu'ils deviennent des monuments qu'on visite, qu'on salue, mais qu'on ne fréquente pas, on n'habite pas un monument. Et, pour moi, Voltaire, on l'appelle comme ça pour toutes ses qualités et bien d'autres qui sont des monuments que je salue aussi, mais je ne visite pas du

tout. C'est ça que j'appelle sauvé et c'est surtout l'ouvrage des poètes.

M.M. I. L'écriture serait donc une voie, un moyen de salut pour soi-même ?

J.G. Ce n'est pas un moyen de salut. Vous savez, ce serait commode. Je ne sais pas si on se sauve par la littérature. La littérature, c'est une chose d'une énorme importance, parce que c'est une espèce d'ajout à la création. Breton en particulier, avait écrit qu'il fallait... après avoir écrit la poésie, il fallait la dire. Il faut qu'elle devienne action de leur pratique en vie. Je comprends que ce soit possible, parce qu'il y a une confusion là, la lecture d'un livre est une expérience qui vous change, exactement comme vous changerait une maladie, une rencontre d'amoureux, c'est un événement. Mais c'est une expérience qui n'est pas utilisable. Elle n'est pas applicable. Un roman par exemple, un roman psychologique dont on parle tellement. Je suis tout à fait persuadé que vis-à-vis de la psychologie c'est une création pure. La psychologie de Stendhal qui passe pour extrêmement juste, je crois que c'est une psychologie poétique, c'est une émotion, certainement excitante, mais ça ne se passe pas comme ça dans la vie. Et la preuve c'est que la lecture *De l'amour* de Stendhal ne vous donne absolument pas une recette pour être quelque temps amoureux, ça ne marche pas.

M.M. I. Il y aurait donc une part, même l'essentiel de la littérature, qui serait la gratuité, si on peut dire ?

J.G. Non, pas du tout. C'est pas gratuit, puisque tout ce qui agit sur les gens ce n'est pas du tout gratuit. La littérature change la vie de quantité de gens, et la lecture d'un livre décide de beaucoup de choses, quelquefois, la carrière d'un homme. C'est essentiel. Mais, il faut faire une distinction entre l'expérience que donne un livre, une expérience non réitérable, non utilisable, des expériences courantes, qui est une formation, une formation concrète de la vie. On ne se crée pas la vie par la lecture du livre, on l'agrandit, on l'enrichit.

M.M. I. Je pensais à la gratuité au sens d'absence de message. On l'a remarqué aussi dans vos écrits.

J.G. Oui, le message c'est un mot qui est très à la mode à l'époque. Il y a deux manières de prendre un message. Il y a le message qui s'écrit avec un

« m » minuscule, message c'est tout simplement une chose qu'on transmet à quelqu'un par écrit : un renseignement, une indication, un récit, quelque chose qu'on transmet à quelqu'un par écrit ou même oralement. Et puis, un message que j'appelle avec un « M » majuscule, qui est une espèce, chez certains écrivains, qui est une espèce de monument pontifical, on dit voilà comment il faut vivre, et tout ce qu'il a à vivre et comment il faut s'en conduire. Je n'aime pas du tout les écrivains à message et qui prêchent dans la littérature. C'est ce qui m'indispose chez Sartre, par exemple, tout à fait, puis bien d'autres. Parce que je crois que tous ces messages vieillissent très vite, sont forcément des circonstances – et il reste à essayer le vrai message, il reste quelquefois parce qu'il a la qualité littéraire évidente. Je ne crois pas. Mais, que mes livres disent quelque chose, oui, ils transmettent un message au sens qu'on dit quelque chose, on raconte quelque chose. Un texte critique transmet des jugements, des réactions. C'est une sorte de message tout ça, tout simplement. C'est un message courant, parce que la littérature est toujours intelligible quand elle transmet quelque chose. Mais je refuse absolument d'être un écrivain à message si je ne dis rien. Je ne suis pas directeur de conscience parce que les écrivains à message sont des directeurs de conscience. C'est un fléau de l'époque. Parce qu'en général, ils ne sont pas spécialement qualifiés pour être un directeur de conscience.

M.M.I. Seriez-vous donc contre l'idée également que l'écrivain doit être engagé : politiquement, socialement ?

J.G. Oui, tout à fait. En tant qu'écrivain, attention, je crois que c'est tout à fait bien qu'il s'engage politiquement, qu'il fasse partie d'un parti, qu'il vote pour un parti, qu'il s'occupe de ce parti, c'est normal dans la démocratie tout à fait, ça ne me dérange pas du tout. Mais je n'aime pas du tout la vie qu'il utilise en littérature, la fiction par exemple, pour prêcher une certaine attitude politique ou sociale. Je crois que c'est introduire quelque chose qui est périssable.

M.M.I. Peut-être encore une question à propos de la technique de l'écriture. On peut remarquer dans la matérialité de vos textes une certaine fluidité, une écriture plutôt compacte, sans beaucoup de coupures. Est-ce que c'est quelque chose que vous avez recherché, ou bien qui est venu avec le temps ? Est-ce qu'on se forme une technique ?

J.G. Je ne suis pas très sensible à ce mot de « technique » s'appliquant en

littérature.

M.M. I. Vous l'avez employé à propos de certains auteurs ?

J.G. Eh oui, c'est sûr. Pour moi, je ne m'en rappelle plus. On apprend à écrire, on apprend c'est-à-dire qu'on élimine certains défauts, mais l'homme les élimine presque tout aussi bien par la lecture que par l'écriture, vous savez. Je suis frappé par le fait que l'écriture pratiquée chaque jour comme un apprentissage, une espèce de drill, d'exercice qui vous apprend comment écrire, je n'y crois pas. Je ne crois pas beaucoup parce que je me rends compte que, à coup sûr, j'ai amélioré ma manière d'écrire, j'ai éliminé ce qui me semblait être trop touffu, je l'ai simplifiée, quelquefois, reserrée, concentrée. Mais ça n'a pas été le résultat d'un effort, comme j'écris de manière discontinue. Par conséquent, ces progrès dans l'écriture ne sont pas forcément liés à la pratique. C'est une question de maturation, qui m'a beaucoup plu. Beaucoup plus que l'expérience de l'écriture de tous les jours.

M.M. I. Mais le geste proprement-dit d'écrire, est-ce qu'il est important pour vous ? Vous imaginez-vous écrire un roman devant un ordinateur ?

J.G. Non, parce que j'étais habitué à écrire à la main. Oui, ça fait partie des manies de l'écrivain. Je suis persuadé que beaucoup de gens écrivent maintenant à l'ordinateur directement. C'est une question aussi technique, la manière dont les écrivains écrivent avec tel crayon, tel genre de plume, de stylo, de stylo-bille, de papier. Je suis persuadé que dans vingt ans tous les écrivains n'écriront que devant un ordinateur. Mais pour moi, je ne pourrais pas.

M.M. I. On a dit que vous êtes l'écrivain le plus français, au sens que le terroir, le paysage, ce qui est le plus lié aux racines d'une spiritualité est très présent dans votre oeuvre. Est-ce que vous sentez vraiment cet enracinement ?

J.G. Qu'est-ce que c'est que d'être un écrivain vraiment français ? Rabelais était français, Stendhal aussi, Baudelaire, Racine. Racine et Rabelais, cela ne se rapproche pas beaucoup... Ce genre riche qu'on appelle « français » en littérature, ce sont des qualités de clarté, de sobriété, un sermon, l'intellectualité qui est aussi plutôt au sens du sentiment. Oui, mais c'est tout à fait faux ce mot d'écrivain français. Mais ce qui est français, par exemple, ce

qui pourrait faire prononcer le mot d'écrivain français plus français que d'autres, c'est le fait que la langue française précisément est un moyen d'expression irremplaçable, c'est-à-dire ce qui rend la traduction difficile. Les poètes sont presque tous intraduisibles. Et les prosateurs, c'est très inégal. Alors, disons que ce sont les plus français ceux qui ne peuvent pas se passer de la langue française. Racine, par exemple, est intraduisible.

M.M. I. Vos romans ont été traduits dans beaucoup de langues. Vous estimez que c'est une perte ?

J.G. Oui, je pense qu'il y a une certaine déperdition, malgré tout. J'espère ne pas être trop traduisible. Je pense que c'est une qualité, parce que ça veut dire qu'on écrit dans le fil de la langue, au lieu d'écrire comme une espèce d'idiome qui fait pour la traduction des équivalents facilement. Je n'en sais rien parce que, vous savez, je ne lis pas les langues dans lesquelles ils sont traduits, sauf l'anglais, et, en anglais, il y a des traductions inégales, une bonne, une mauvaise. Pour moi, c'est une déperdition.

M.M. I. A notre époque, ce sont les média qui jouent un rôle énorme. Êtes-vous toujours aussi contre les prix littéraires ?

J.G. Oui, je suis toujours contre, sans passion, vous savez, je pense que c'est un travers de l'époque cette illusion. Ça n'a pas grande importance. C'est un peu ridicule. Il y a bien 15 000 prix maintenant en France. Tout le monde peut en décrocher un, grand ou petit. C'est bien difficile d'écrire et de ne pas réussir à décrocher un prix littéraire. Ça me fait plaisir. Mais ce qui est idiot, c'est d'attacher une importance au prix littéraire. Les prix littéraires sont des événements qui concernent les librairies, non la littérature. Cela concerne le tirage du livre, la vente des livres. Cela intéresse le libraire, mais cela ne concerne pas la littérature.

M.M.I. Vous refuseriez toujours le prix Goncourt ?

J.G. Oui, bien sûr. Oui, c'est une chose déterminée pour moi.

Des fragments de cette interview ont paru en traduction roumaine dans la revue « România literară » 44/1994.

II. LINGUISTIQUE

Manifestations de l'instance politique dans les slogans de campagne

Anca COSĂCEANU
Université de Bucarest

Forme particulière de la discursivité politique, le slogan de campagne relève de ce que l'on appelle souvent *le marketing électoral* ; en tant que tel, il doit véhiculer avec un maximum d'efficacité le message que l'instance politique adresse à l'instance citoyenne dans une situation de communication fortement contrainte – la campagne électorale.

Notre recherche se donne pour but d'étudier les manifestations de l'instance politique, notamment l'usage des déictiques personnels, dans les slogans de campagne présents en novembre 2008, à Bucarest, sur les affiches électorales des trois principaux partis politiques roumains participant aux élections législatives (le Parti démocrate libéral - PDL, le Parti social démocrate - PSD et le Parti national libéral – PNL). À cet effet, nous avons envisagé le cadre énonciatif où les slogans s'insèrent, ainsi que leur fonctionnement pragmatique et rhétorique.

1. Le cadre énonciatif

Les slogans de campagne que nous avons examinés fonctionnent dans un cadre énonciatif particulier, ancré dans le contexte sociopolitique et culturel roumain de la fin 2008. Les affiches qui les portent cadrent une situation de communication présentant des contraintes spatio-temporelles (lieu déterminé = les rues de Bucarest, contrainte temporelle qui privilégie l'instant), des contraintes d'information mais surtout des contraintes d'argumentation qui situent leur discours du côté de l'ethos¹ plutôt que du côté du logos. De ce point de vue cependant, la réalité roumaine présente une particularité : si au

¹ Le discours politique est dominé par l'ethos ; aussi le thème des affiches électorales est-il moins la mise en évidence d'un programme politique (*logos*) que la mise en évidence d'un homme – le candidat (*ethos*). L'ethos qu'elles construisent vise à renforcer, à enrichir, voire parfois à modifier en faveur du parti/candidat l'ethos prédiscursif, i.e. l'image des partis politiques et/ou de leurs candidats déjà existante dans la conscience des électeurs.

niveau global nous assistons à une très forte personnalisation de la politique, la Roumanie parcourt une étape de transition entre ethos collectif du parti et ethos personnel du candidat (il s'agit du premier scrutin uninominal après 1990), situation qui transparaît dans la plupart des slogans et qui se manifeste entre autres, au niveau du discours, par des changements significatifs dans l'emploi, les rôles et l'impact des **déictiques personnels** (pronoms personnels, possessifs, personnes verbales).

En effet, ce qui nous a frappé d'abord à la lecture des slogans a été l'usage extensif du TU par tous les locuteurs politiques. Un examen plus attentif a révélé ensuite un usage particulier du rapport NOUS – VOUS, l'attraction dans le champ déictique du IL(S), une présence inédite du JE – autant de particularités dont nous avons essayé de dégager l'essentiel.

Les rôles discursifs et interactionnels, à savoir les **rôles sociaux** assignés aux protagonistes du dialogue électoral sont :

- Locuteur : l'instance politique = « Offreur » : le parti, le(s) candidat(s) de ce parti, qui assument le message électoral représenté par un slogan ou un cumul de slogans ;
- Allocutaire : l'instance citoyenne = « Bénéficiaire » : l'électorat / chacun des électeurs que l'Offreur vise à persuader / convaincre afin de se faire élire.

La relation interlocutive est asymétrique, elle prend la forme d'un dialogue à distance où ce que le Locuteur attend de l'Allocutaire est une réponse par l'action ; l'Allocutaire-Bénéficiaire est supposé assumer le message du Locuteur-Offreur et aller voter pour lui. C'est à cet effet que sont mobilisées des stratégies dont les mécanismes les plus importants nous semblent être la création d'un espace interlocutif commun fondé sur un univers de valeurs partagées et un fonctionnement particulier de la corrélation de subjectivité².

2. Fonctionnement pragmatique et rhétorique

2.1 La stratégie du tutoiement

Le TU est omniprésent dans les slogans de campagne sous la forme du

² Mécanisme décrit par E. Benveniste (1966, p. 260) selon lequel l'utilisation des pronoms JE et TU oblige à deux opérations : s'identifier en tant que personne unique et assumer sa condition interlocutive et partant référentielle.

pronom personnel, du possessif ou de la personne verbale :

Tu înainte de toate (Toi avant tout)

PDL ține cu tine (Le PDL se range à tes côtés / prend ton parti)

La dispoziția ta. Senatorul / deputatul tău (À ta disposition. Ton sénateur / député)

Meriți mai mult respect (Tu mérites plus de respect)

Les pronoms d'allocution constituent selon C. Kerbrat-Orecchioni (1991) des taxèmes « de positionnement », ensemble d'unités dont la fonction essentielle est d'exprimer la relation socio-affective entre les interactants. Le recours au TU implique une relation socio-affective proche et égalitaire.

Cependant, du point de vue sociopragmatique, le tutoiement est en roumain un signe de grande familiarité, moins utilisé qu'ailleurs à une première rencontre entre adultes par exemple. C'est pour la première fois en 2008 que le tutoiement devient la règle de la publicité électorale, sous l'influence peut-être du marketing commercial, mais surtout à cause du caractère uninominal du scrutin qui imposait la construction d'une relation très proche avec les électeurs³.

Le tutoiement participe de la stratégie ayant pour but de construire un espace interlocutif commun rattaché à un univers de valeurs partagées. En posant le TU, l'Offreur impose un JE dont il essaye de construire une figure convenable à l'image que le Bénéficiaire a du « meilleur candidat ». Le fait que le JE reste souvent implicite ne lui fait pas perdre ses attributs d'initiateur du dialogue qui en impose le thème - d'autant plus que l'Allocutaire n'a pas la possibilité de réagir verbalement.

Dans la relation interlocutive ainsi instaurée, l'Offreur se place – et place son interlocuteur – en position d'égalité, voire de complicité (v. l'usage électoral, connoté positivement, de ce mot).

D'autre part, le dialogue a lieu lors d'une rencontre unique, où l'Offreur est obligé de construire son identité en offrant de la façon la plus synthétique et efficace possible les données essentielles, censées permettre au Bénéficiaire de construire de lui une représentation identitaire qui lui soit favorable. Aussi essaye-t-il de se définir par ses « attributs saillants », dans la présentation desquels les personnes, notamment le possessif, jouent un rôle important : cf. des slogans tels *Ton sénateur / député, Ton avocat au Parlement, X se range à tes côtés.*

³ Relation que tous les électeurs ne vivent d'ailleurs pas de façon positive : plusieurs personnes que nous avons interrogées à ce sujet se déclarent agressées par le tutoiement qu'elles interprètent comme une attaque contre leur face négative, comme une immixtion inacceptable dans leur intimité.

Au pôle Allocutaire, TU est référencié comme JE par chaque électeur potentiel qui lit l’affiche. La référencement du JE du Locuteur est plus complexe. Dans certains slogans ce JE, singulier comme instance de discours (comme « référé » selon Benveniste 1966, p. 252) s’amplifie en un NOUS collectif défini par son identité contextuelle pertinente (tel parti politique), étant donc interprétable par les électeurs comme IL ou ILS (le parti, les représentants / les candidats de ce parti). La troisième personne est ainsi attirée dans l’espace interlocutif de façon implicite. (Elle le sera cependant aussi de façon explicite dans des slogans comme *Garantez eu pentru ei - C’est moi qui me porte garant pour eux*, que nous allons examiner plus loin). D’autres fois, le JE se pose en « meilleur exemplaire » de son parti, à valeur de repère (le même slogan cité ci-dessus).

Autour du TU

- Le slogan *PDL ține cu tine* renferme l’expression roumaine « a ține cu cineva » (litt. « tenir avec quelqu’un »), que le Dictionnaire roumain - français (Ed. Babel 1998) traduit par « être / se ranger aux côtés de quelqu’un, prendre son parti ». La lecture induite par la corrélation de subjectivité est *le PDL se range à mes côtés, prend mon parti*, ce qui renforce dans l’ethos du parti les attributs « partenariat », « solidarité ». Le parti est, dans les termes de Benveniste, délocuté, se posant à la troisième personne, sans pour autant s’auto-exclure de l’espace interlocutif. Il laisse ainsi entendre une voix « objective » censée conférer au slogan la force d’un argument d’autorité. D’autre part, l’association de ce slogan à la photo de chaque candidat du PDL répond à la contrainte situationnelle majeure du scrutin – son caractère uninominal. Le raisonnement qu’elle induit est : « Le PDL prend mon parti. Ce candidat représente le PDL. Donc ce candidat prend mon parti. Donc je dois voter pour lui ». C’est ainsi qu’est assurée la transition nécessaire entre ethos du parti et ethos du candidat.
- Dans *Senatorul / Deputatul tău* (*Ton sénateur / député*), c’est l’usage du possessif qui induit le TU de l’allocutaire ; chaque électeur se trouve ainsi directement interpellé, et en même temps, le slogan joue sur l’ambiguïté créée par la polysémie de la construction possessive qui se prête à la double lecture *ton sénateur / député = celui que tu as envoyé au Parlement + celui qui y représente tes intérêts*. Si la présence du possessif crée l’impression d’une relation nécessaire, l’absence de verbe permet de poser le fait évoqué comme accompli.

- *A.G. Avocatul tău în Parlament (A.G. Ton avocat au Parlement)* est une variante strictement contextualisée du slogan antérieur : le fait que le candidat en question soit avocat de son métier rend possible la double lecture *A.G., l'avocat que tu as élu au Parlement + A.G., le député qui se fait ton avocat = défend tes intérêts au Parlement*. L'éthos prédiscursif et l'éthos discursif se renforcent mutuellement ; une lecture réussie est cependant conditionnée par la connaissance du métier du candidat, le slogan s'adresse aux électeurs avisés.
- Le PSD propose plusieurs slogans-programme qui thématisent le logos. La formule en est *Meriți (Tu mérites) + COD*, où *Tu mérites* semble inspiré d'une publicité commerciale pour une ligne de produits de beauté (*Nom du produit + Parce que tu le mérites*), ce qui évoque une fois de plus l'intégration des techniques du marketing commercial ; le deuxième constituant, un groupe nominal COD, explicite les valeurs supposées partagées par le parti / ses candidats et l'électorat.

Meriți o pensie mai bună (une meilleure pension de retraite)

Meriți cele mai bune școli (les meilleures écoles)

Meriți un salariu decent (un salaire décent)

Meriți mai mult respect (plus de respect)

Meriți tot adevărul (toute la vérité)

Certaines de ces valeurs sont d'ordre concret, révélant la préoccupation du PSD pour le social, d'autres sont des valeurs abstraites (respect, vérité) identifiées comme des exigences majeures de l'électorat. Dans le contexte particulier de chaque affiche, le rôle d'Offreur est assumé par le candidat dont la photo accompagne le slogan. Dans certains cas, l'éthos prédiscursif renforce l'éthos discursif, l'identité du candidat conférant au slogan la force d'un argument d'autorité : ainsi par exemple, c'est un ancien Ministre de l'Éducation qui assume le slogan *Tu mérites les meilleures écoles*.

- Un slogan du PSD souvent co-occurent sur les affiches avec ceux du premier groupe est *Tu înainte de toate (Toi avant tout)* qui se prête à une double lecture : « c'est toi la personne la plus importante pour nous » et « tu dois penser d'abord à toi » - connotant, de façon assez surprenante pour un parti de gauche, des valeurs de droite comme l'individualisme. En vertu de la corrélation de subjectivité, le Bénéficiaire pourra assumer le message *Je dois penser d'abord à*

moi. La coprésence des deux slogans induit le raisonnement : « Je dois penser d'abord à moi. Or, moi je veux les meilleures écoles / un salaire décent / une meilleure pension de retraite / qu'on me montre plus de respect/qu'on me dise toute la vérité. Le PSD / ce candidat affirme que je le mérite. Donc, il va répondre à mes attentes. Donc, je dois voter PSD / ce candidat ».

2.2 NOUS, VOUS et le rejet du tiers

C'est la nature déictique même des pronoms personnels qui en permet des référenciations diverses, selon la variation des paramètres situationnels lieu – temps - personne. Ainsi, on peut faire une différence entre l'identité assumée par l'Offreur, telle qu'elle peut être reconstruite à partir des affiches, et l'identité attribuée par certains « lecteurs - interprètes » des slogans, participant aux débats télévisés pendant et après la campagne électorale. Tel est le cas du slogan PDL à notre avis le plus réussi :

Ei cu ei, noi cu voi (litt. *Eux avec eux, nous avec vous*)

On comprendra mieux l'impact de ce slogan si on réfléchit au fonctionnement en roumain des formules du type *N cu N*. Selon la Grammaire de la Langue roumaine (2006, tome I, p.616), la préposition CU se construit

- avec des noms exprimant l'association, l'accompagnement (*a se plimba cu prietenii = se promener avec ses amis*)
- dans des expressions et locutions exprimant, par répétition de l'élément nominal, l'accumulation (*pic cu pic = petit à petit*) ou la réciprocité. La répétition ne suppose pas la coréférentialité des éléments nominaux en question.

Il existe cependant aussi une autre expression figée du roumain, qui réunit deux formants du type N + N : *Morții cu morții, viii cu viii* (litt. *Les morts avec les morts, les vivants avec les vivants*, équiv.fr. *Laissons les morts ensevelir les morts*) dont la signification globale est celle d'une frontière tracée entre deux univers distincts, voire opposés. C'est la même interprétation que nous semble induire le slogan *Ei cu ei, noi cu voi* ($EUX_1 + EUX_2$, NOUS + VOUS), avec des nuances dues justement à la présence et aux possibles référenciations des pronoms personnels. Ainsi, dans le premier formant du slogan, les pronoms EUX_1 et EUX_2 , sans être coréférentiels, constituent un ensemble diffus de non-locuteurs non-allocutaires, un **tiers rejeté** de l'espace interlocutif construit autour des membres du deuxième formant, NOUS et VOUS, et destiné à être référencié comme « tous les autres partis et leur

clientèle politique ». Il est d'ailleurs intéressant que la Grammaire de la Langue roumaine cite (tome I, p. 241) un comportement discursif du possessif du type *noi și ai noștri* = *nous et les nôtres* ayant la signification « nous et les personnes faisant partie de notre groupe d'intérêts ». On peut donc lire *Ei cu ei* comme *Ei cu ai lor* (= *Eux et les leurs*), ce qui est justement l'interprétation offerte par le président du PDL lors d'un débat télévisé, pendant la campagne électorale.

Dans le deuxième formant, *Noi cu voi*, la préposition CU connote des valeurs telles la coopération, le partenariat, la solidarité, censées susciter la participation affective des Bénéficiaires (pathos). La valeur pragmatique d'amplification est dominante. NOUS, exclusif de l'allocutaire, met en scène le parti inextricablement lié au VOUS, inclusif de l'allocutaire, qui met en scène les électeurs. La présence de VOUS offre l'avantage de cibler aussi bien l'électeur « individualiste » - qui assumera le JE inclus - que l'électeur penchant plutôt vers le collectivisme, qui se laissera volontiers intégrer au groupe VOUS.

Du point de vue rhétorique, *Noi cu voi* illustre la « mixité argumentative » logos-ethos-pathos. L'ethos agit sur le pathos, le logos opère une fusion qui peut être reformulée par le syllogisme : « Vous avez tels désirs / besoins, tels idéaux / objectifs ; Nous avons les mêmes désirs / besoins, les mêmes idéaux / objectifs. Donc nous et vous sommes pareils. Il est donc naturel que vous votiez pour nous ». Le VOUS des électeurs est absorbé dans la sphère du NOUS du parti.

La prise en compte du triple critère *lieu – temps – personne* par rapport à la lecture de ce slogan révèle plusieurs cas de figure :

Pendant la campagne

- Le contexte et le cotexte des affiches électorales du PDL induit la lecture $EUX_1 + EUX_2 = \text{les autres partis} + \text{leur clientèle politique}$, $NOUS + VOUS = \text{le PDL} + \text{l'électorat}$. (lecture offerte aussi, comme nous l'avons montré, par le président du PDL)
- Le PSD a « volé » le slogan du PDL et l'a recontextualisé (ce qui lui a valu une amende de la part du Bureau électoral central et l'obligation de retirer les affiches en question). Cette appropriation / recontextualisation du slogan se réalise aussi par une composition particulière des affiches du PSD : *Ei cu ei* apparaît sur fond orange = les couleurs du PDL et au-dessus du sigle de ce parti, *Noi cu voi* est

écrit sur fond rouge = les couleurs du PSD et au-dessus du sigle de ce parti.

- Sur une affiche du PSD une variation apparaît : *Ei cu ei* devient *Ei cu ei* (*Eux avec lui*) ; le référent de LUI est le Président de la République (ancien président du PDL), considéré comme le premier défenseur des intérêts de ce parti. Le message est adressé à des Allocutaires avisés, familiarisés avec la scène politique roumaine.
- Dans les débats télévisés :
 - un représentant du PSD propose la lecture $EUX_1 + EUX_2 =$ le PDL + sa clientèle politique, NOUS + VOUS = le PSD + l'électorat ;
 - pour le chef de campagne du PSD, $EUX_1 =$ le PDL+ le Président de la République, $EUX_2 =$ la clientèle politique du PDL, NOUS + VOUS = le PSD + l'électorat.
 - Certains journalistes et analystes proposent la lecture $EUX_1 + EUX_2 =$ les partis politiques, tous pareils, NOUS + VOUS = les journalistes/analystes et le public.

Après les élections, vu la situation politique (alliance de gouvernement PDL – PSD) :

- Un représentant du PNL propose la lecture $EUX_1 + EUX_2 =$ Le PDL et le PSD, NOUS + VOUS = le PNL et l'UDMR (parti de la minorité hongroise, le quatrième et dernier parti politique à avoir accédé au Parlement). Cette interprétation a pour but de séduire l'UDMR, afin de le convaincre de rester dans l'opposition avec le PNL.
- Pour G.F., représentant d'un parti qui n'a pas accédé au Parlement, $EUX_1 + EUX_2 =$ les retraités, les pauvres, tous ceux qui ont été abandonnés par les partis parlementaires, NOUS + VOUS = Le PDL et le PSD. Le Locuteur - dont G. F. feint de rapporter les propos - et l'Allocutaire sont donc les partis au pouvoir, le « tiers exclu » rejeté de l'espace interlocutif (qui devient un espace de complicité dans le mal) est la masse des électeurs. À lire : après les élections, les partis au pouvoir abandonnent les électeurs, s'occupant de leurs propres intérêts ! Le recours au discours rapporté direct vise à dénoncer la connivence des deux partis gagnants, dans leur propre bénéfice et au détriment de l'intérêt général.

- Les journalistes / analystes cités ci-dessus adaptent leur lecture à la réalité post-électorale : $EUX_1 + EUX_2 =$ les partis politiques, tous pareils, qui ont une fois de plus abandonné et trahi leurs électeurs, NOUS + VOUS = les journalistes / analystes et le public auquel ils sont les seuls à dire la vérité.
- Dans un quotidien d'opinion, un éditorial est titré *Ei cu ei, noi la una mică* (*Eux « avec » eux, nous, on va prendre un pot*). EUX_1 et EUX_2 , coréférentiels, désignent toute la classe politique, NOUS désigne les électeurs qui, une fois de plus déçus par celle-ci, n'ont plus, dans la bonne tradition locale, qu'à aller « noyer leur peine » dans un verre d'alcool.

2.3 JE et le tiers inclus

De 1990 à 2008, en Roumanie, l'identité politique a été associée à des entités – les partis, le JE se cachant sous un NOUS fédérateur, collectif et englobant. La première électorale du scrutin uninominal déplace le centre de gravité vers des personnes – les candidats, qui doivent se poser en tant que locuteurs légitimes et crédibles, les thèmes devenant secondaires. Cette exigence de personnalisation du discours électoral a été le mieux comprise par... un non-candidat ! Il s'agit de M.V., récemment réélu maire PSD du 5^{ème} arrondissement de Bucarest et un des dirigeants les plus influents de ce parti. À preuve les slogans, que nous reproduisons avec leur cotexte minimal :

1. *M.V. Garantéz eu pentru ei* (*M.V. C'est moi qui me porte garant pour eux*) + photo de groupe des candidats
2. *Omul meu de încredere* (*Mon homme de confiance*) + photo du candidat
3. *Nu candidați dar garantați. Votează echipa mea* (*Je ne suis pas candidat, mais je garantis pour mon équipe. Vote pour mon équipe*) + photo de groupe des candidats
4. *Îmi pasă* (*Cela me concerne*) + photo de M.V. (slogan repris à la campagne victorieuse pour les élections municipales)

La marque M.V. a acquis, du fait de sa constance dans le temps, un statut de repère. Lorsque M.V. dit JE (*me porte garant pour eux*) il occulte les thèmes du parti et cible l'ensemble des électeurs, jouant de sa crédibilité personnelle. EUX , l'équipe, (les candidats du PSD pour le 5^{ème} arrondissement de la Capitale), dont certains très peu connus des électeurs, sont ainsi attirés dans l'espace interlocutif, inclus dans le contrat de confiance qui relie M.V. à

l'électorat. L'éthos prédiscursif (surexploité par la présence du nom et de la photo de M.V.) renforce l'éthos construit dans le discours. Les slogans induisent des raisonnements du type « M.V. se porte garant pour X. Moi je fais confiance à M.V. Donc je dois faire confiance à X. Donc je dois voter pour X ». Stratégie réussie d'ailleurs, qui a fait élire les candidats en question et qui justifie l'apparition après les élections, sur les mêmes affiches, de remerciements personnalisés où M.V. se met en scène sur le mode du discours rapporté direct : « *M. V. : Mulțumesc pentru încredere = Merci de votre confiance* ».

3. Lecture paradigmatique et lecture syntagmatique

L'ensemble des slogans de chaque parti forme un paradigme dont l'examen révèle le monde social de référence que le parti en question construit, notamment les catégories d'électeurs qu'il cible.

Les slogans PSD *Tu mérites + les meilleures écoles / un salaire décent / une meilleure pension de retraite / plus de respect / toute la vérité, Toi avant tout* ciblent des groupes aux contours bien définis, tels les retraités, les travailleurs salariés, les parents d'élèves, mais aussi l'électorat dans son ensemble (qui a droit au respect et à la vérité), voire chaque électeur individuel aux besoins précis.

Trois des membres du paradigme des slogans PDL sont souvent co-occurents sur les affiches :

1. *România pe mâini bune - La Roumanie en bonnes mains* (+photo du candidat/des candidats)
2. *Ei cu ei, noi cu voi*
3. *PDL ține cu tine* (adossé au logo du parti)

Le premier de ces slogans (dont la formule généralisante est de facture traditionnelle) joue sur l'expression figée du roumain équivalente à « être en bonnes mains ». Tout en se plaçant en dehors de la relation interlocutive, il est en relation intertextuelle avec le spot télévisé qui présente une gestuelle en relais: les candidats du parti y font chacun un geste rassembleur particulier avec les mains, pour à la fin faire tous le même geste, les mains tendues vers le public, interprétable comme un appel au dialogue. Cette mise en scène est destinée à renforcer l'éthos à la fois du parti et de ses candidats. Le slogan s'adresse « à la nation », à un électorat plus traditionaliste, animé par des

valeurs patriotiques ; le PDL s'y pose en serviteur/sauveur de la patrie.

Le slogan (2) s'adresse à des groupes sociaux aux contours flous, mais dont le parti affirme partager les valeurs/désirs/idéaux. L'effet recherché est de nature fusionnelle : l'Offreur essaie de se montrer tel que le Bénéficiaire veut le percevoir (technique de la séduction démagogique).

Le slogan (3) cible l'électeur individuel, dont le PDL affirme « prendre le parti ». Omniprésent sur les affiches du parti, ce slogan a toutes les vertus d'un argument fort, du fait aussi de ses qualités stylistiques : brièveté, rythme, rime intérieure, reprise d'une expression figée à pathos euphorique.

Il en ressort que le PDL, tout comme le PSD, vise plutôt tous azimuts, en essayant de se tailler la part la plus large possible du gâteau électoral. D'autre part, une lecture syntagmatique des slogans coprésents sur les affiches révèle un schéma argumentatif efficace, induisant des raisonnements tels : « Le PDL prend mon parti. (Mais moi, je fais partie d'un groupe aux intérêts précis) Or, le PDL est avec nous (= avec moi et mon groupe). Donc je dois voter PDL » ou « Le PDL prend mon parti. (Mais moi, je suis Roumain-e). Or, avec le PDL, la Roumanie est en bonnes mains. Donc je dois voter PDL ».

4. Conclusion

Le discours des slogans est fortement « ancré », et ce, notamment, grâce à l'usage extensif des déictiques personnels. Les particularités relatives au fonctionnement et à l'impact de ces derniers, que nous avons relevées, montrent une scène politique en pleine transition où des entités politiques aux contours idéologiques flous tentent, jouant de l'ethos-pathos beaucoup plus que du logos, de s'attirer les suffrages du plus grand nombre. Aussi la force des slogans est-elle donnée moins par les tournures d'autorité traditionnelles (l'impératif y a une maigre présence, l'appel aux grands concepts tels vérité, sécurité, respect est minimal, etc.) que par le rapport qu'ils cherchent à établir avec les électeurs. L'instance politique se croit obligée de s'adresser directement à l'instance citoyenne ; la rhétorique devient de plus en plus énonciative, le discours se limite à organiser une médiation entre les deux instances, au risque (signalé parmi d'autres par J. Jereczek-Lipinska, 2007) de ne véhiculer plus vraiment des messages.

Bibliographie

- Benveniste, E., *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.
- Herman, Th & Lugin, G., *La rhétorique publicitaire ou l'art de la persuasion*, Lausanne, ComAnalysis, 1991.
- Jereczek-Lipinska, J., *De la personnalisation dans la communication politique*, Synergies Pologne, No 4, 2007.
- Kerbrat-Orecchioni, C., *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980.
- Kerbrat-Orecchioni, C.: *Hétérogénéité énonciative et conversation*, in Parret, H., (éd.), « Le Sens et ses hétérogénéités », Paris, Éd. du CNRS, 1991.
- Dictionnaire roumain – français*, Bucarest, Ed. Babel, 1998.
- Gramatica limbii române*, Bucarest, Ed. Academiei Române, 2005.

Du politique à la politique linguistique, un véritable chassé-croisé

Samira BOUBAKOUR, Amina MEZIANI
Université Lumière Lyon 2 ; Université de Biskra, Algérie

Introduction

La question de la langue est au cœur de chaque problématique humaine ou mondiale, l'aspect linguistique est un des marqueurs identitaires relatifs à presque tous les niveaux politiques et sociaux. La langue peut être un facteur de mobilisation voire de galvanisation des individus et des foules. Du moment où un territoire englobe divers groupes linguistiques, il y aura inévitablement une concurrence visant l'appropriation de l'espace social, politique et économique. L'Etat va instaurer une politique linguistique qui déterminera les « espaces » des langues en présence, et ainsi le politique décidera des statuts linguistiques et de leur valeur symbolique. La politique linguistique peut se référer à l'« ensemble de mesures et de projets ou de stratégies ayant pour but de régler le statut et la forme d'une ou de plusieurs langues. »⁴ Une politique linguistique peut être implicite ou visant le symbolique, elle porte, selon Calvet, sur : « l'ensemble des choix conscients effectués dans le domaine des rapports entre langue et vie sociale, et plus particulièrement entre langue et vie nationale. »⁵ et se traduit à travers la législation (règlement, décrets, lois, etc.) qui touche aux dispositions juridiques officielles entreprises par l'autorité politique pour régir l'emploi des langues dans l'espace social. L'histoire nous apprend que la domination d'une langue est consécutive du pouvoir du groupe qui se revendique de cette langue, et à l'inverse, une langue se voit dominée si elle ne jouit pas de pouvoir culturel, linguistique, économique, politique ou idéologique.

Cet article présentera des exemples de l'influence du milieu politique dans la conception des politiques linguistiques, nous porterons un intérêt particulier à la politique linguistique d'arabisation et sa relation parfois

⁴ Jean Dubois et al., *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse-Bordas/HER, 1999, p. 369.

⁵ Louis-Jean Calvet, *La Guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Payot, 1987, pp. 154-155.

« tumultueuse » avec la langue française, dans des pays qui connaissent un plurilinguisme du moins social, il s'agit de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc.

Les chercheurs (Fitouri, 1983, Taleb Ibrahim 1995, Thaalbi 2000, Sebaa 2002 et Dourari 2003) qui se sont penchés sur la situation sociolinguistique au Maghreb ont tendance à la présenter sous forme duelle, ils ont classé les locuteurs arabophones en tant que monolingues appartenant à une culture unique ou bilingues se référant à une double culture.

1. L'Algérie : conflits politiques ou guerre des langues ?

À l'aube de 1962, le français était la langue officielle de l'Algérie, mais après l'indépendance, le pouvoir en place décida de remédier à cet état de faits, l'objectif des politiques linguistiques à l'époque à travers les instructions est d'algérianiser et d'arabiser les contenus et les programmes d'enseignement déjà existants. L'enseignement du français, à cette époque-là, était plus proche de l'enseignement traditionnel des langues maternelles. Une des premières décisions vis-à-vis de cette langue, était d'enlever les textes littéraires à valeur idéologique et se limiter aux cours de grammaire et de lecture. Par décision politique, la langue française devint langue étrangère, et la langue arabe langue officielle et nationale.

Si nous partons du principe que la langue parlée par l'individu entretient avec lui des relations d'appropriation et de communication, et que dans une perspective bourdieuse (1980) la terre et la langue servent de justification objective à la revendication de l'identité, nous pourrions dire que l'Algérie peut représenter une scène de revendications linguistiques et identitaires. Taleb Ibrahim (1995) trouve qu'en Algérie, la langue est la caractéristique majeure et la valeur déterminante qui permet la définition de l'identité culturelle d'un groupe.

Pour Sebaa (2002) la langue française fait, désormais, partie intégrante de la sensibilité linguistique de l'Algérien, qui opte pour une attitude qui oscille entre amour et haine, désir d'intégration et/ou d'exclusion. Selon lui, le développement de la pratique langagière de la langue française en Algérie, était fonctionnel des exigences de maturation du tissu plurilinguistique, elle cohabitera avec d'autres langues telles que l'arabe dialectal, les différentes variables de la langue berbère et l'arabe littéraire, cette dernière devait faire face à la concurrence linguistique du français.

Cette situation conflictuelle entre les deux groupes sociolinguistiques existe depuis la naissance de l'état Algérien indépendant, le bilinguisme

scolaire français-arabe pratiqué dans les premières années de l'indépendance, accordait, de par le fait que tout le système fonctionnait en français, beaucoup de privilèges à l'élite francisante qui a dû faire face à une autre classe composée essentiellement d'arabisants. La lutte qui opposait ces deux classes sociales avait pour fin : l'élimination ou la survie de la langue française. Selon Grandguillaume,

Les enjeux en étaient idéologiques, mais aussi économiques : il s'agissait pour les arabisants de prendre les places occupées par les francisants, au besoin en créant chez eux une mauvaise conscience fondée sur le lien langue française - France - colonisateur. Ainsi cette politique s'est imposée dans un climat d'hypocrisie sociale (la langue française demeurant la langue de la réussite réservée à l'élite), et a conduit à une faillite du système d'enseignement, constatée tant par les personnalités politiques (présidents Boudiaf, Bouteflika), que par des commissions de réforme de l'enseignement (révélant par exemple le taux important d'échecs à l'examen du baccalauréat).⁶

Chaque groupe va essayer de valoriser sa langue et dévaloriser la langue de l'autre. Cette lutte est très présente sur la scène politique algérienne. D'une part, il y a les tenants de la position pour la langue arabe, cette dernière a été utilisée par le régime en place qui recherchait une légitimité en faisant référence à l'Islam et à sa langue. A travers leurs discours, la langue arabe est présentée comme étant la langue de l'identité, de la tradition et de l'authenticité. Pour Taleb Ibrahim :

la langue arabe permet de compenser les humiliations d'autrefois, les insuffisances d'aujourd'hui parce qu'(elle) inculque l'idée de la supériorité des Croyants et devient, au-delà de ce pouvoir compensatoire magique,... le reflet de la personnalité, le réceptacle des valeurs, l'instrument de solidarité, la manifestation d'une pensée, d'une histoire, d'une psychologie et d'une culture nationale.⁷

Dans le 2^{ème} article de la loi N° 05-91 datée du 16 janvier 1991, comprenant la généralisation de l'utilisation de la langue arabe, cette langue y

⁶ Gilbert Grandguillaume, voir l'article internet « La francophonie en Algérie », http://www.mivy.ovh.org/linfo/20_monde/0904francophonie/francophonie-textes.htm.

⁷ Kh. Taleb Ibrahim, *Les Algériens et leurs(s) langue(s), éléments pour une approche sociolinguistique de la société algérienne*, Alger, Les Editions El Hikma, 1995, p. 85.

est présentée comme une composante de la personnalité nationale authentique et une constante de la nation. Les positions des arabisants vont s'exprimer par le rejet de la langue française qu'ils associent à la colonisation, car « dans les conjonctures plurilingues issues de la colonisation, le ressentiment collectif, plus ou moins vif, contre la puissance coloniale, tend à se traduire par le rejet prématuré de la langue de la colonisation.»⁸ Pour eux, la langue française représente, principalement, une menace identitaire, ils veulent se rapprocher de leur « culture d'origine ». Selon la typologie présentée par Abou, cette situation peut se présenter sous la forme d'une contre-acculturation qui est concomitante des situations postcoloniales.

D'autre part, il y a les partisans de la langue française, pour qui cette langue est comparable à la célèbre expression de l'écrivain algérien Kateb Yacine : « un butin de guerre », c'est-à-dire, qu'il faut tirer profit de cette langue internationale afin de s'ouvrir sur le monde et de s'enrichir culturellement et, de la sorte, enrichir leurs langues autochtones (Abou, 1995).

Cette lutte linguistique cachait une lutte d'ordre politique entre différentes forces politico-idéologiques, car l'histoire des réformes éducatives qu'a connue l'Algérie, comporte une série de tentatives qui visaient ou bien à l'élimination de la langue française (la loi N° 05-91 datée du 16 janvier 1991), ou au remplacement de cette langue par l'anglais. Cette dernière tentative traduit la volonté de certains partis politiques islamistes qui désiraient, eux aussi, éliminer le français de la scène linguistique, et que cette langue représentait pour eux une menace contre l'identité religieuse des Algériens. Les années 1980, en Algérie, ont connu les premières classes d'enseignement complètement arabisées, l'objectif « officiel » de la politique d'arabisation était de remplacer un usage linguistique par un autre. Sur un plan socioculturel, il s'agit en fait de substituer à l'usage d'une langue, en l'occurrence le français, l'apprentissage d'une autre langue : la langue arabe conventionnelle.

À partir des années 2000, lorsque les autorités ont témoigné d'une plus grande volonté d'ouverture, en rompant de la sorte avec le discours éducatif précédent, de nouveaux objectifs sont assignés à la politique linguistique du pays, notamment avec la Commission nationale de réforme du système éducatif (CNRSE) qui encouragea l'enseignement des langues étrangères comme vecteur d'ouverture sur l'autre, le discours sur les langues étrangères et française tout particulièrement connaît plus de positivité. Seul le temps nous

⁸ S. Abou, *L'identité culturelle*, Paris, Anthropos, 1995, p. 12.

dira si ce genre de discours persistera en Algérie.

2. La Tunisie : L'arabisation en tant que décision politique

L'élite politique, avec le Président Bourguiba, juste après l'indépendance était formée pour la plupart au collège Sadiki, collègue francophone favorisant l'enseignement bilingue et laïque, et dans les universités françaises. La politique linguistique de l'époque voulait instaurer l'enseignement bilingue. Avec des influences francophones, cette élite était franchement partisane de la francisation. Tout en gardant les points forts de l'enseignement légué par la France, les autorités de l'époque ont voulu donner une dimension nationale aux différents contenus et assurer de la sorte la naissance d'une identité culturelle Tunisienne, mais sans tourner le dos à la modernité qu'assure la langue française.

Malgré une politique linguistique visant l'arabisation, dite progressive, le français a gardé en Tunisie une place privilégiée dans le domaine économique et administratif. Mais suite à des attaques des médias français portant sur le régime tunisien, surtout après les élections présidentielles d'octobre 1999, ayant élu M. Ben Ali, le discours officiel se rapportant à la francophonie a changé, selon Saya :

Une campagne odieuse et scandaleuse d'arabisation sauvage a été lancée dans le pays: selon une décision dictatoriale émanant du 1^{er} Ministre publiée en décembre 1999 dans le journal officiel, l'arabe devra progressivement remplacer le français, qu'il s'agisse de la correspondance administrative, des réunions, des imprimés mis à la disposition du public, des enseignes de magasins, des cabinets médicaux, des pharmacies...L'arabe devra sans délai remplacer le français.[...] Tout cela au nom de l'arabisation du milieu environnant comme si ce dernier avait besoin d'être surarabisé alors que le français est la langue d'enseignement et la langue enseignée dans ce pays depuis plus d'un siècle.⁹

Selon le même auteur, la langue française n'est nullement subie, par le peuple tunisien, mais au contraire désirée et souhaitée, car elle ouvre les portes du savoir technologique, universitaire et culturel. Le français reste, en Tunisie, la langue qui investit « toutes les sphères du savoir auxquelles l'arabe

⁹ M Saya, « Le français en Tunisie : Comment le nommer? », <http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/Mondearabe2/Mansour.pdf>, p. 98

n'a pu encore accéder. » Des études en français favorisent l'obtention de meilleurs postes de travail,

[...] la persistance vivace du français en Tunisie n'est pas un simple reliquat colonial ou un butin de guerre. Il est surtout un outil précieux d'acquisition du savoir moderne et de communication internationale, une fonction que la langue arabe ne paraît pas encore apte à assurer aussi efficacement.¹⁰

Ainsi, en Tunisie une décision politique a bouleversé tout un univers sociolinguistique avec des impositions et directives nouvelles, qui vont, peut être, dans le sens contraire des désirs du peuple.

3. Le Maroc : La politique d'un nouveau règne

Le français a connu un destin presque pareil au Maroc, où il était la langue dominante durant le protectorat français, et après l'indépendance en 1956, cette langue a été reléguée au niveau inférieur, au nom de l'authenticité nationale qu'assure la langue arabe devenue langue officielle. Et qu'aux yeux des nationalistes Marocains, la langue française n'avait plus de rôle à jouer dans le jeune pays indépendant. Une politique d'arabisation qui visait le remplacement du français par l'arabe, mais la lecture de la réalité marocaine actuelle, nous offre une scène où le français est encore protagoniste principal. Les facteurs de cette non-réalisation sont, selon Marley dans son article sur le français au Maroc, multiples où se conjuguent différents aspects, qu'ils soient linguistique, l'arabe standard, acquis à l'école, n'est la langue maternelle de personne, et en « imposant l'arabisation le gouvernement n'a pas voulu reconnaître la diversité linguistique du Maroc, avec pour résultat que les jeunes Marocains mettent assez longtemps à apprendre à lire et à écrire, puisqu'ils le font dans une langue plus ou moins étrangère.»¹¹ ou d'ordre procédural, car l'arabisation s'est instaurée hâtivement, avec la mauvaise préparation des enseignants Marocains et le départ des coopérants étrangers. Cependant, le français est au Maroc, et malgré l'arabisation de l'enseignement, la langue maîtresse du domaine professionnel, économique et technologique, ce qui explique le succès des établissements francophones et bilingues. Marley trouve que

¹⁰ *Ibid.*, p. 99.

¹¹ D. Marley, « Le français au Maroc – perspectives à l'aube du 21^e siècle », <http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/Mondearabe2/marley.pdf>, p. 84.

[...] le gouvernement a voulu 'trancher' la question linguistique au Maroc, en imposant une arabisation rapide, mais que les ambivalences et incohérences de cette politique ont mené à une situation où le français est resté la langue de choix dans plusieurs domaines et qu'il est perçu comme un moyen de sélection sociale, puisque ceux qui en ont les moyens continuent à l'enseigner correctement à leurs enfants, tandis que les autres deviennent 'nilingues'.¹²

Les choses ont commencé à changer avec le nouveau règne de Mohamed VI, qui, désirant se faire aimer de son peuple, marque une nette différence avec son prédécesseur. Sur le plan des politiques linguistiques, le nouveau Roi opte pour plus d'ouverture sur les langues étrangères et notamment le français. La nouvelle Charte nationale d'éducation et de formation traite de tous les aspects formationnels, et de l'enseignement des langues étrangères et nationales. Dorénavant il ne s'agit plus d'arabisation, mais de renforcement du rôle de l'arabe, langue nationale, en tant que langue scientifique, avec, entre autre, la création de l'Académie de la langue arabe en 2000. L'ouverture sur l'Altérité y est revendiquée comme facteur d'épanouissement et de connaissance de Soi. L'objectif de la Charte est de donner, par un meilleur enseignement du français, la chance aux élèves issus de l'enseignement public arabisé d'avoir le même niveau que ceux issus d'établissements privé bilingues.¹³ Selon Marley, la Charte reconnaît le français, tacitement, comme deuxième langue nationale et langue des sciences avec élargissement de la sphère de la francophonie, même si cette dernière est concurrencée par l'anglophonie naissante au Maroc.¹⁴

Ainsi au Maroc, la politique linguistique a changé avec le début d'un nouveau règne, où le Roi Mohamed VI a instauré une nouvelle vision qui s'est traduite par de nouvelles politiques linguistiques.

¹² *Ibid.*, p. 86.

¹³ F. Bourdereau affirme que l'enseignement dans les établissements privés ne fera qu'approfondir la disparité sociale et géographique entre les différentes classes. Voir F. Bourdereau, « Politique linguistique, politique scolaire : la situation du Maroc », *Le français aujourd'hui*, septembre 2006, n° 154, pp. 25-34.

¹⁴ Voir L. Amargui, « L'enseignement de la langue française à l'université marocaine », *Le Français aujourd'hui* 3/2006 (n° 154), pp. 77-81. L'auteur y présente la menace anglophone sur la place du français au Maroc.

Conclusion

Le français et l'arabe dans le Maghreb sont destinés à vivre ensemble, de façon pacifiste ou conflictuelle, chaque langue est imprégnée d'un passé, d'une vision et d'une idéologie. Chaque groupe de locuteurs essaiera d'affirmer sa langue de formation et pourquoi pas de cœur, plus qu'un affrontement linguistique, cette lutte traduit principalement des aspirations politiques. Comme nous venons de le voir, dans ces trois expériences, c'est le politique qui a eu le premier et le dernier mot, que ce soit la lutte pour le pouvoir entre deux élites linguistiques distinctes, comme en Algérie, ou à travers des relations houleuses avec la France, comme pour la Tunisie ou bien le désir de commencer une nouvelle ère politique comme c'est le cas pour le Maroc. Dans ces trois cas de figure, c'est le facteur politique qui a déterminé la politique linguistique du pays.

Bibliographie

- Abou, S., *L'identité culturelle*, Paris, Anthropos, 1995.
- Amargui, L. « L'enseignement de la langue française à l'université marocaine », *Le Français aujourd'hui* 3/2006 (n° 154), pp. 77-81.
- Benrabah, M., *Langue et pouvoir en Algérie. Histoire d'un traumatisme linguistique*, Paris, Séguier, 1999.
- Blanchet, Ph., Moore, D., Asselah-Rahal, S., *Plurilinguisme et enseignement des langues en Algérie, Rôles du français en contexte didactique*, Fernelmont, E.M.E. & InterCommunications, 2007.
- Boukhari, A., (2006), « La réforme de l'enseignement du français en Tunisie : enjeux et difficultés », *Le français aujourd'hui*, septembre 2006, n° 154.
- Bourderu, F. (2006), « Politique linguistique, politique scolaire : la situation du Maroc », *Le français aujourd'hui*, septembre 2006, n° 154, pp. : 25-34.
- Bourdieu, P., « L'identité et la représentation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, N°35, 1980.
- Calvet L.-J. *La Guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Payot, 1987.
- Dubois et al., *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse-Bordas/HER, 1999.
- Dourari, A., *Les malaises de la société algérienne : Crise de langues et crise*

- d'identité*, Alger, Casbah, 2003.
- Ferhani, F., « Algérie, l'enseignement du français à la lumière de la réforme », *Le français aujourd'hui*, septembre 2006, n° 154, pp. 11-18.
- Fitouri, Ch., *Biculturalisme, bilinguisme et éducation*. Paris, Delachaux et Niestlé, 1983.
- Loubier, Ch., *Langues au pouvoir*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- Marley, D., « Le français au Maroc – perspectives à l'aube du 21e siècle », <http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/Mondearabe2/marley.pdf>
- Saya, M., « Le français en Tunisie : Comment le nommer? », <http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/Mondearabe2/Mansour.pdf>
- Sebaa, R., *L'Algérie et la langue française – l'altérité partagée*, Oran, Dar el Gharb, 2002.
- Sebaa, R., « Culture et plurilinguisme en Algérie », <http://www.inst.at/trans/13Nr/sebaa13.htm>.
- Taalbi, B. M., *L'identité au Maghreb, L'errance*, Alger, Casbah, 2000.
- Taleb Ibrahim, Kh., *Les Algériens et leurs(s) langue(s), éléments pour une approche sociolinguistique de la société algérienne*, Alger, Les Éditions El Hikma, 1995.

Lieux discursifs et idéologie impérialiste dans les nouveaux discours politiques sur l'Afrique

Jean Claude ABADA MEDJO
Université de Maroua, Cameroun

Introduction

La présente discussion prend pour objet les allocutions présidentielles de Sarkozy à Dakar¹ et d'Obama à Accra². Elle et s'appuie sur les travaux d'Amossy (1991, 2010), de Charaudeau (2005) et de Krieg-Planque (2009). L'approche argumentative qui s'en inspire permet de repérer et d'examiner les caractéristiques des comportements langagiers récurrents dans les discours occidentaux qui reconduisent un certain type de contrat de communication dans la scène politique mondiale fondé sur la domination symbolique. L'analyse de ces enjeux doit insister sur les rapports entre le discours politique, en tant qu'acte de communication à visée persuasive, et les lieux communs qu'il déploie expressément ou non. La notion de lieux discursifs interfère ici avec des concepts aussi divers que la « formule », le cliché, le lieu commun, le stéréotype, etc., qui souligne la force du doxique dans le discours politique. Elle constitue une proposition pertinente pour qui veut saisir les discours à travers les différentes formes de figement qu'ils modèlent et font circuler. On se demandera cependant si les Africains auxquels s'adressent Obama et Sarkozy affectent toujours les mêmes contenus sémantiques à ces formules qui circulent dans l'espace politique mondialisé actuel.

¹ Le discours de Nicolas Sarkozy est ici la version textuelle de son allocution du 26 juillet 2007 à l'Université de Dakar qui figure sur le site officiel de la Présidence française : <http://www.elysee.fr/president/les-actualites/discours/discours.18.html>.

² Le discours de Barack Obama est ici la traduction française de son adresse aux Parlementaires ghanéens le 12 juillet 2009 à Accra, et qu'on peut consulter en ligne sur <http://editions-sources-du-nil.over-blog.com/article-33724421.html>.

Stéréotypage et tentative de programmation du réel africain

Les discours politiques récents sur l'Afrique puisent dans un gisement préexistant de représentations collectives qu'ils reprennent à leur compte, moyennant quelques modifications. Ils font toujours du continent noir un « intarissable puits aux fantasmes »³. Depuis longtemps, en effet, la pensée occidentale a enfermé le Noir dans des définitions négatives ayant servi à légitimer la colonisation⁴. Ces images figées apparaissent, bien que sous des modalités différentes, comme des pivots discursifs chez Sarkozy et Obama. Ce dernier constate :

La répression revêt de nombreuses formes dans trop de pays [africains], même ceux qui tiennent les élections sont en proie à des problèmes qui condamnent leur peuple à la pauvreté [...] Aucune entreprise ne veut investir dans un pays où le gouvernement se taille au départ une part de 20%, ou dans lequel le chef de l'autorité portuaire est corrompu [...] Ce n'est pas la démocratie, c'est de la tyrannie, même si de temps en temps on y sème une élection ça et là, et il est temps que ce style de gouvernement disparaisse.

Sarkozy égrène également ces lieux communs :

La réalité de l'Afrique, c'est une démographie trop forte pour une croissance économique trop faible. La réalité de l'Afrique, c'est encore trop de famine, trop de misère. Le drame de l'Afrique, c'est la rareté qui suscite la violence. La réalité de l'Afrique, c'est le développement qui ne va pas assez vite, c'est le manque de routes, c'est le manque d'écoles, c'est le manque d'hôpitaux [...] La réalité de l'Afrique, c'est celle d'un grand continent qui a tout pour réussir et qui ne réussit pas à se libérer de ses mythes.

Ce double réquisitoire se déploie sur les isotopies de la violence, de la corruption, de la carence, de la rareté, de l'échec et du sous-développement, qui feraient de l'Afrique l'éternel « fardeau de l'Occident », appelant encore et toujours son intervention salvatrice. Or, si certaines de ces tares sont réelles et minent nombre de pays africains aujourd'hui, elles ne sauraient résumer « la réalité de l'Afrique » et, encore moins, en être l'exclusivité. Le raccourci stéréotypique auquel recourent ces descripteurs des sociétés africaines

³ Achille Mbembe, « L'intarissable puits aux fantasmes », in Jean-Pierre Chrétien (dir.), *L'Afrique de Sarkozy. Un déni d'histoire*, Paris, Karthala, 2008, pp. 91-132.

⁴ Christian Petr, « Pantomime », in *Écritures VII*, Yaoundé, CLE, 1997, 1997, pp. 207-216.

correspond à un procédé discursif de schématisation qui enferme un groupe humain dans une image faussée et le livre à divers préjugés⁵. Chez Obama ou Sarkozy, le recours à ces lieux communs participe effectivement d'une rationalité inférentielle dissimulant les ruses d'hégémonie occidentale. La tonalité veridictoire qui se fait jour à la chute des propos de Barack Obama ci-haut reportés n'étonnera donc pas : « ... il est temps que ce style de régime disparaisse ». Le syntagme « il est temps » prend ici le sens de « tout de suite », « *illico* », et fonctionne comme un marqueur réalisant pour déterminer les positions interlocutives et établir entre elles un rapport de pouvoir et de domination⁶. Cette remarque est valable pour le discours de Sarkozy, où le locuteur, occupant une position énonciative de surplomb, se prend souvent au jeu de la programmation du réel africain :

Il faut revenir bâtir l'Afrique ; il faut lui apporter le savoir, la compétence, le dynamisme de ses cadres. Il faut mettre un terme au pillage des élites africaines dont l'Afrique a besoin pour se développer.

Ces séquences discursives sont expressément conçues pour être interprétées comme des ordres venant d'instances régulatrices du jeu politique et de la vie sociale en Afrique. Mais les phénomènes discursifs de stéréotypage s'inscrivent en réalité dans une logique globale d'hétérogénéité langagière telle qu'elle a été révélée par Bakhtine.

Le discours politique sur l'Afrique reprend, en effet, les clichés et les stéréotypes empruntés à un imaginaire socio-discursif bien plus ancien. L'Afrique de Sarkozy, par exemple, est toujours celle des Grecs et des Latins, une contrée à la « foi mystérieuse », peuplée de barbares, de cannibales et de superstitieux, livrée aux démons du désordre et « fermée à la marche de l'histoire »⁷. Renouvelant le dogme de la tare ontologique du Négro-africain, et reprenant à son compte tout le discours du roman colonial, Sarkozy réinvente une Afrique où « les choses sont immuables depuis des milliers, des milliards d'années »⁸. Ces propos restaurent le pseudo-mythe de « l'homme africain », avec ses déclinaisons que sont la singularité de « l'âme africaine », l'émotivité propre à « l'essence nègre » éprise de mélodrames. Puisqu'il n'éprouve pas le besoin de « comprendre », mais de « croire », de « raisonner », mais de

⁵ Ruth Amossy, *Les Idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991, p. 22.

⁶ Anne Herschberg-Pierrot, *La Médiation politique*, Paris, L'Harmattan, 1998.

⁷ François de Négroni, *Afrique fantasmes*, Paris, Plon, 1992, p. 18.

⁸ Ernest Psichari, *Œuvres complètes* (tome 1), Paris, Éditions Louis Conard, 1948, p. 36.

« ressentir », l'Africain que découvre le discours sarkozien est un contemplatif plutôt qu'un conquérant : il est inapte à l'aventure humaine, à toute « idée de progrès ». Une telle réflexion ne vise jamais l'élévation de l'altérité noire, mais sa sujétion à l'ordre occidental.

En réalité, le cliché reste une constante de la discursivité occidentale qui prend l'Afrique pour objet. Au fil des siècles, à longueur de discours, les mots se sont accumulés ou ont changé, ils traduisent toujours la même vision de l'homme noir par une hétéro-perceptivité occidentale caractérisée par des préventions. Cet imaginaire socio-discursif est globalement au service de l'expression d'une conception essentialiste de l'être de l'Autre africain. Il participe d'une volonté de figement ontologique et phénoménologique à travers une spectacularisation insidieuse de l'Africain et de son être-au-monde. L'une des conséquences de ce procédé est la négation de la singularité africaine au profit d'une fausse universalisation.

Les formules « universelles » ou les ruses de l'ordre dominant

La formule peut être un mot ou un ensemble de formulations discursives qui, « du fait de leurs emplois à un moment donné et dans un espace public donné, cristallisent des enjeux politiques et sociaux que ces expressions contribuent dans le même temps à construire »⁹. Cette notion ouverte permet de comprendre certaines récursivités lexico-sémantiques communes aux discours sur l'Afrique.

On peut donner ici, sans aucun souci de classification ni d'exhaustivité, la liste de ces unités lexicales qui jonchent les discours d'Obama et de Sarkozy, et qui circulent également dans l'espace journalistique et idéologique contemporain : « mondialisation », « développement durable », « co-développement », « développement partagé », « commerce équitable », « bonne gouvernance », « lutte contre la corruption », « pollution », « droits de l'homme », « génocide », « criminels de guerre », « énergie propre », « transparence », « autonomisation des services », « VIH/Sida », « terrorisme », « partenariat », « réchauffement climatique », « démocratie », « liberté », « égalité », « justice », « société civile », « concurrence », « technologies propres », « taux de croissance », « changement transformateur », « humanité commune », etc.

⁹ Alice Krieg-Planque, *La Notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Besançon, Presses de l'Université de Franche-Comté, 2009, p. 7.

Ces concepts qui foisonnent dans le champ des échanges discursifs aujourd'hui apparaissent comme des lieux de passage obligés de l'impérialisme symbolique occidental. Ces observables figurent des mots d'ordre, des slogans, des textes-clés, des arguments standards représentant dans les discours des prémisses données pour argent comptant dans la nouvelle *doxa* intellectuelle mondiale, et s'imposent comme objets-valeurs partagés dans le débat politique et dans le marché des échanges symboliques. Bourdieu et Wacquant y perçoivent une ruse de l'impérialisme occidental, principalement américain :

Ces lieux communs au sens aristotélicien de notions ou de thèses avec lesquelles on argumente mais sur lesquelles on n'argumente pas, ou, en d'autres termes, ces présupposés de la discussion qui restent indiscutés, doivent une part de leur force de conviction au fait que, circulant de colloques universitaires en livres à succès, de revues demi-savantes en rapports d'experts, de bilans de commissions en couvertures de magazines, ils sont présents partout à la fois, de Berlin à Tokyo et de Milan à Mexico, et sont puissamment soutenus et relayés par ces lieux prétendument neutres que sont les organismes internationaux (tels l'OCDE ou la Commission européenne) et les centres d'études et de conseil en politiques publiques (comme l'Adam Smith Institute et la Fondation Saint-Simon).¹⁰

On peut craindre ici les risques d'une « mcdonaldisation » de la pensée politique, économique et culturelle visant à précipiter le monde, et singulièrement l'Afrique, dans l'économie de marché qui, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, est sous le giron de l'Amérique libérale.

En s'interrogeant, par exemple, sur la prolifération médiatique et théorique de la notion-vedette de « mondialisation » qui, aujourd'hui, prétend être un forum avenant des peuples de la planète mais n'échappe guère aux pièges de l'hégémonie des patterns occidentaux, en général, et nord-américains, en particulier, on peut voir l'empire et l'emprise symbolique que les États-Unis exercent sur toute espèce de production intellectuelle, économique ou culturelle. La fausse universalisation que produit cet ordre de discours, par ailleurs investi de prétentions pédagogiques, s'explique par le fait que l'énonciateur attribue tacitement aux énonciataires des idéaux qui ne sont autres que les siens, ou ceux de sa communauté. Elle ignore que

¹⁰ Pierre Bourdieu et Loïc Wacquant, « Sur les ruses de la raison impérialiste », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 121-122, 1998, p. 109.

d'autres cultures peuvent avoir leurs propres types d'événements politiques, leurs types de participants, de lieux, de gestion du temps et, bien sûr, leurs propres savoirs politiques, leurs attitudes, leurs normes et valeurs. Les mots du discours d'Obama s'imposent, en effet, comme une sorte de *lingua franca* internationale charriant les particularités et les particularismes des traditions philosophiques et politiques américaines.

La domination symbolique qui s'attache à cette colonisation mentale prescrit une sorte de « Washington consensus » généralisé et spontané tel qu'on le voit aujourd'hui dans des domaines aussi diversifiés que l'économie, la philanthropie ou la gouvernance politique. S'instituant pouvoir légitimant / délégitimant, l'Occident dominateur habille son discours des couleurs de la raison universelle pour mieux s'insinuer dans les esprits des décideurs africains comme seule instance de construction des modèles, en même temps qu'instrument unique d'évaluation et d'authentification desdits modèles.

En clair, les actes discursifs relatifs à l'Africain et à l'Afrique génèrent une symbolique qui établit nettement la position des interlocuteurs dans les échanges. Il faut y voir une stratégie de légitimation de la violence idéologique qui accompagne tout discours politique. La saisie des constructions lexicothématiques relatives à l'Afrique autorise à soupçonner la logique dominante qui inspire le discours politique occidental. Certes, ce discours dominateur ne se déploie plus en direction de territoires physiquement occupés comme pendant la colonisation. Mais les risques de domination symbolique n'en sont pas moins présents. « Le Territoire dominateur s'élargit comme cela, affirme Chamoiseau, dans les plaines mentales, sans conquérir les sols. On tend au Même, à l'Unique, depuis des Centres qui diffusent leurs ondes bienveillantes »¹¹. En réalité les différentes organisations discursives ici étudiées apparaissent comme des structures plus ou moins homogènes autour d'une dominante : la raison impérialiste de l'« universel », qui se donne comme horizon axiologique absolu applicable au reste du monde.

Conclusion

Au-delà de l'hétérogénéité des sources et des scènes énonciatives, les discours politiques occidentaux en direction de l'Afrique sont globalement tributaires d'une vision hégémonique. Les mots, les formules et les stéréotypes qui les parcourent sont implicitement au service des idéologies de

¹¹ Patrick Chamoiseau, *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997, p. 231.

domination. Même s'il n'est pas possible de neutraliser les différences entre les discours d'Obama et de Sarkozy, on admet néanmoins qu'ils sont tous marqués d'une conception hégémonique dans les échanges discursifs et symboliques avec l'Afrique. De ce fait, l'hétérogénéité énonciative s'annule au profit d'une homogénéité idéologique. La stéréotypie discursive trahit chez les deux locuteurs le fonds bakhtinien de toute pratique langagière, et fait de leurs allocutions des déclinaisons d'une même parole de la domination qui s'inscrit dans le paradigme de la condescendance. La recrudescence des velléités de soumission que l'on observe dans les discours occidentaux sur l'Afrique participe au maintien entre sociétés distinctes du schéma d'un échange symbolique inégal, dont le but n'est autre que l'aliénation des « Périphéries » à un « Centre » irradiant qui a beau changé ses leaders, mais conserve la même attitude surplombante, arrogante et normative vis-à-vis de l'Afrique.

Bibliographie

- Amossy, Ruth, *Les Idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991.
- Bourdieu, Pierre, Wacquant, Loïc, « Sur les ruses de la raison impérialiste », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 121-122, 1998.
- Chamoiseau, Patrick, *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997.
- Charaudeau, Patrick, *Le Discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert, 2005.
- Herschberg-Pierrot, Anne, *La Médiation politique*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- Kangué Ewané, Fabien, *Semences et moissons coloniales : un regard africain sur l'histoire de la colonisation*, Yaoundé, CLE, 1985.
- Krieg-Planque, Alice, *La Notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Besançon, Presses de l'Université de Franche-Comté, 2009.
- Mbembe, Achille, « L'interminable puits aux fantasmes », in Chrétien, Jean-Pierre (dir.), *L'Afrique de Sarkozy. Un déni d'histoire*, Paris, Karthala, 2008.
- Négroni, François (de), *Afrique fantasmes*, Paris, Plon, 1992.
- Obama, Barack, « Discours du 12 juillet 2009 à Accra », <http://editions-sources-du-nil.over-blog.com/article-33724421.html>.
- Petr, Christian, « Pantomime », in *Écritures VII*, Yaoundé, CLE, 1997, pp. 207-216.

Psichari, Ernest, *Œuvres complètes* (tome 1), Paris, Éditions Louis Conard, 1948.

Sarkozy, Nicolas, « Allocution du 26 juillet 2007 à de Dakar », <http://www.elysee.fr/president/les-actualites/discours/discours.18.html>.

Emplois stratégiques de la notion *la République* dans les discours de Charles de Gaulle

Alina GANEA, Anca GĂȚĂ,
Université « Dunărea de Jos », Galați, Roumanie

Le discours politique

Depuis les temps les plus anciens, le discours politique a représenté un instrument employé pour dominer et diriger. En tant que moyen de promotion d'une politique ou d'une idéologie, dans l'évaluation de l'efficacité du discours politique, il semble que c'est la construction plutôt que le contenu qui compte. Cela pourrait s'expliquer par le fait que l'effet du discours politique dépend de la façon dont le message est encodé.

Le discours politique est – ou devrait être – essentiellement une construction rhétorique. Il appartient au genre délibératif, ayant le but d'imposer et de modifier des croyances ou des idées par le fait d'avancer des jugements présentés en termes de valeurs et d'antivaleurs. Aussi, pourrait-on envisager la construction du discours politique comme un projet minutieux où l'orateur pèse avec soin les rôles respectifs des composantes émotionnelle et rationnelle dans son argumentation.

Le discours politique célèbre les valeurs et prétend qu'il concerne le monde, l'histoire, la société et le système. Il propose une alternative à un moment historique. L'alternative peut être un présent meilleur ou un avenir meilleur. L'avenir est idéalement présenté comme le meilleur des mondes, par opposition au passé ; le but rhétorique en est de gagner et / ou rassurer l'auditoire concernant l'image proposée de l'avenir. L'image du présent fournie par l'orateur politique est également mise en contraste avec le passé ; dans ce cas, le changement est contemporain avec le politicien et l'auditoire, ce qui crée une communion avec l'objectif de rassurer l'auditoire et maintenir son engagement.

Le discours politique est, par sa nature, polémique: il existe parce qu'il s'adresse à un discours d'un opposant potentiel / virtuel / imaginaire ou réel.

Lorsqu'il prononce un discours politique, l'orateur attaque de manière explicite ou implicite un point de vue qu'il présente ou considère comme fautif et propose le point de vue opposé. De par là, le discours politique semble avoir une structure symétrique par le fait qu'il présente les réalités comme radicalement positives ou négatives. Ce contraste, beaucoup employé dans la composition discursive, sert à dévaloriser et à attaquer l'adversaire.

Du point de vue de la construction, le discours politique apparaît comme un discours clos, qui lance des questions en fonction des réponses en possession desquelles l'orateur se trouve déjà. Ces réponses constituent des messages politiques que le discours cherche plutôt à imposer qu'à négocier. Dans ce sens, l'on peut dire que les mots employés ciblent l'adversaire pour le disqualifier et l'éliminer. L'auditoire est censé adhérer au point de vue que le politicien soutient et accomplir des actes sociaux conformes à cet engagement.

Le discours de Charles de Gaulle – un discours de la grandeur

Le discours de Charles de Gaulle présente l'image d'un *homo loquens*, un orateur qui s'adresse à la foule de la hauteur de sa tribune. Qu'il s'agisse des discours donnés pendant la Seconde Guerre Mondiale ou de ceux de l'après-guerre, ses prises de parole laissent voir un homme volontaire et un porte-parole doué qui manie avec adresse le discours de la grandeur. Ce genre discursif lui permet d'exprimer, en vertu de son « génie historique », son attachement profond à des valeurs, telles la dignité et la liberté, et ceci afin de faire passer sous le silence l'affaiblissement du pouvoir en France et les défaites subies par la France au début de la guerre (cf. P. Nora, *Les lieux de mémoire*, vol. 2, Paris, Gallimard, 1997, p. 2504 ; Cogan, 2003, p. 242).

Le discours de Charles de Gaulle est intimement lié à la notion d'héroïsme et il est fréquemment construit sur le motif de l'État-nation dont le pouvoir est fondamental dans le développement du pays. Le discours gaullien vise à éveiller les sentiments d'identité nationale et d'appartenance au peuple par l'emploi de références multiples au passé. Ces évocations faites dans un registre épique présentent l'image d'une nation qui réussit à sortir victorieuse des guerres grâce à la dignité et au courage du peuple. De Gaulle mise sur l'éveil du sentiment de fierté nationale comme sur un ressort qui facilite l'adhésion de l'auditoire au programme politique qu'il propose. L'appel aux émotions de l'auditoire par des références historiques constantes est l'un des éléments de base de la rhétorique révolutionnaire gaulliste. Lorsqu'il s'adresse

au peuple français dans l'appel transmis par BBC Londres, le 18 Juin 1940, l'orateur semble combler la distance physique qui le sépare de ses auditeurs et réussit à les toucher et à les convaincre de le suivre dans ses démarches. L'emploi des références historiques et l'aveu implicite de son attachement aux valeurs nationales contribuent à peindre la figure du dirigeant héroïque puissant, un leader visionnaire capable de reconstruire la France. L'adoption d'une position de prophète qui s'intéresse au bien-être du pays permet à de Gaulle de s'identifier à l'institution de l'Etat. L'État devient, par hyperbole, l'unique raison de toutes les actions menées en vue de la libération. En faisant appel aux émotions du public, l'orateur Charles de Gaulle crée de lui-même l'image de sauveur de la nation. Ses discours mélangent avec maîtrise le pathos et l'ethos en rendant le discours plus persuasif.

Les discours gaullistes peuvent être caractérisés comme des discours politiques purs (cf. Kaehlbrandt, 1986: 272) puisqu'ils font toujours référence à des faits historiques même à des occasions apolitiques. Son discours est autoritaire et met au premier plan des symboles, des idéaux comme *la France*, *la République*, *les Français*, et *l'État* (the State) :

(1) Voilà, *Françaises*, *Français*, de quoi s'inspire et en quoi consiste *la Constitution* qui sera, le 28 septembre, soumise à vos suffrages. De tout mon cœur, au nom de *la France*, je vous demande de répondre: OUI ! (Place de la République, Paris, 4 septembre 1958)

En premier lieu, dans l'extrait ci-dessus, des termes comme *Français*, *Françaises*, *Constitution* appartiennent tous au même domaine sémantique, *la France*, auquel on fait référence explicite dans le texte. En second lieu, ce sont des termes renfermant un contenu émotionnel pour le public français. Troisièmement, l'accumulation de ces termes crée une présence (rhétorique) de la notion *la France*. Ces techniques discursives concurrentes donnent naissance à une stratégie persuasive très puissante. Des stratégies similaires apparaissent dans d'autres discours gaullistes, ce qui permet de faire l'hypothèse que de Gaulle les emploie afin d'obtenir l'adhésion des citoyens français à son idéal et, conséquemment, d'agir ou de réagir d'une certaine façon.

Représentation de la notion *La République* dans les discours de Charles de Gaulle

La référence à la *République* est centrale et constante dans les discours de de Gaulle. La notion comprend le peuple français, l'administration, la Constitution, l'État, et, en définitive, la France. D'ailleurs, de Gaulle se déclare un combattant ardent pour les intérêts de la République française et ce sermon conquiert le public français et assure à de Gaulle l'appui inconditionné du peuple français. La pratique discursive fait voir souvent l'évocation du bien-être de l'Etat comme cause de l'action politique. Pour de Gaulle, la République représente l'objectif de tout projet politique auquel il se dédie, c'est une institution fondamentale dont la reconstruction et le renforcement deviennent en même temps des moyens et des buts dans le projet de création de la France moderne.

(2) Ainsi, demain, dans l'accord des actes et des volontés, *la République française construira la France nouvelle!* (Discours de Strasbourg, 7 avril 1947)

Dans (2), l'accumulation des termes appartenant au même champ sémantique, *la France*, permet une confusion qui peut être perçue comme une figure de style, une quasi-tautologie, puisque *la République française* et *la France nouvelle* sont une et la même chose. En tout cas, il est beaucoup plus intéressant de personnifier *la République* tout en délimitant (ou en dissociant) la notion *France nouvelle* de la notion *la France*, comme s'il ne s'agissait pas de la même entité. Comme dans (1), la combinaison de caractéristiques sémantiques de ces termes crée des réactions émotionnelles et une présence rhétorique.

Toutes les actions politiques sont présentées dans les discours de Charles de Gaulle comme déterminées par et dirigées vers le bien-être, la modernisation, le progrès de la *République*. L'emploi récurrent du topos de l'institution supérieure éveille le sentiment de fierté d'être citoyen de la République française. Ce citoyen, de Gaulle et son auditoire le voient comme étant directement concerné et impliqué. En outre, ce topos vient à l'appui de l'idée de protection assurée par cette institution complexe et puissante. Les effets émotionnels de cette évocation sont prédictibles : le public pourrait accueillir mieux le message transmis et avoir plus de volonté de participer aux projets proposés.

Dans les nombreuses références à la République, de Gaulle emploie

dans ses discours des techniques rhétoriques afin de créer deux images antithétiques de la République : une image historique glorieuse et une image de la République présente, faible et fragile. Cette antithèse est utilisée stratégiquement pour demander au public d'adhérer à ces idées et de passer à l'action. Dans (2) il y a aussi une antithèse implicite entre *la France nouvelle* et le système français contemporain de l'orateur et du public. L'orateur peut ainsi introduire la référence à l'agent du changement, la République, et faire valoir cette notion.

L'antithèse est la technique rhétorique favorisée par de Gaulle dans ses discours, destinée à indiquer une forte opposition conceptuelle dans le but ultime de choquer le public. La représentation antithétique de la République française montre le désaccord profond de l'orateur avec le présent ; il emploie la force de la négation réalisée par le biais de l'opposition dont le but rhétorique est de mettre en contraste des différences qui pourraient autrement échapper au public. Ainsi, l'antithèse montre-t-elle sa force rhétorique en permettant à l'orateur de souligner les aspects qui lui conviennent soit du côté positif, soit du côté négatif de l'opposition. Par exemple, pour exprimer de manière persuasive son mécontentement par rapport à la République française pendant la Deuxième Guerre mondiale et après, de Gaulle évoque des moments historiques glorieux qui contrastent de manière évidente avec le présent et disqualifient ceux qui sont responsables de l'état actuel du pays. La force de l'antithèse est donnée par les éléments mis au premier plan par l'orateur et par la manière dont celui-ci construit la relation oppositionnelle. L'effet persuasif est ainsi mesuré par la 'visibilité' d'un terme de l'opposition. Puisque la République française est une 'figure' centrale dans les discours de Charles de Gaulle, toute représentation antithétique (*la résistance exemplaire dans les guerres du passé vs la défaite humble du présent, dignité honorable vs ruse malveillante*) a un écho émotionnel fort pour le peuple français qui s'identifie avec le pays, avec la conscience qu'il appartient au présent peu glorieux. Malgré son efficacité en tant que figure de discours, l'antithèse est utilisée avec soin par de Gaulle, en illustrant la consigne de Fontanier (1977: 379) qui attirait l'attention sur la nécessité de garder un équilibre dans la composition de cette figure.

Dans ce qui suit, l'analyse de la représentation de la République française se fait sur des fragments de discours prononcés pendant la Deuxième Guerre mondiale et dans la période de l'après-guerre.

Représentation de *La République* pendant la Deuxième Guerre

Les discours que de Gaulle prononce pendant la Seconde Guerre Mondiale représentent des appels à la résistance et à la lutte contre l'autorité militaire et politique établie en France. Sans avoir un statut politique reconnu officiellement, de Gaulle s'adresse au public français surtout par la radio britannique dans l'essai de créer une autre autorité française à Londres, avec l'appui du premier ministre britannique, Winston Churchill. Le but est de contrecarrer le gouvernement officiel français de Vichy, un allié de l'Allemagne nazie. En exil et en l'absence d'un contact direct avec son public, il reste à de Gaulle de prononcer des discours à la radio afin d'encourager le peuple français à résister et à se battre. Dans ce contexte historique, de Gaulle est plus concerné par l'intégrité du territoire français que par la forme républicaine d'administration, et, implicitement, ses organismes et institutions spécifiques. Si, après la guerre, de Gaulle fait référence constamment à la *République*, dans les discours donnés de 1940 à 1944 la *République* est désignée par les termes *la France, la patrie, notre pays, l'Empire*.

Le *genus laudativum* (Kaehlbrandt, 1986: 270) est prépondérant, appuyé par des références aux vertus des compatriotes français, à la grandeur française, à la création historique glorieuse de la France au long des siècles. L'opposition dans les discours prononcés pendant la guerre joue sur la France glorieuse et mythique, un exemple de survivance, de résistance, d'une part, et, de l'autre, la France présente, peu certaine, trahissant les valeurs anciennes, prête à abdiquer des principes auxquels elle s'était soumise pendant des siècles. L'analyse de plusieurs extraits de discours a révélé l'emploi récurrent d'un nombre de techniques dans la réalisation de cette opposition ayant comme objectif soit d'éveiller l'émotion du public, soit de renforcer l'ethos de l'orateur.

L'éveil de l'émotion du public se fait aisément quand l'orateur fait appel aux valeurs auxquelles le public est sensible. Parmi ces valeurs, c'est l'image de la France d'autrefois, soutenue et même représentée par les principes qui l'avaient guidée à travers l'histoire : le courage, la dignité, le souhait de lutter pour la liberté. C'est ce qui apparaît dans les extraits suivants.

(3) *Il y avait une fois: la France !* Les nations, vous savez, sont comme des dames, plus ou moins belles, bonnes et braves. Eh bien ! parmi mesdames les nations, aucune n'a jamais été *plus belle, meilleure, ni plus brave que notre dame la France*. (Discours adressé aux enfants de France, Londres, 24

décembre 1941)

(4) ... une poignée d'évadés français avaient emporté avec eux *l'âme éternelle de la France*. (1941) (v. Annexe pour les extraits intégraux)

(5) *La France Combattante*, qui déjà a remis dans la guerre sacrée une partie de l'Empire, a toujours espéré et toujours voulu que tout le reste en fasse autant. ... *La France qui combat* vous en adjure. (v. Annexe)

(6) ... pour refaire ensemble *la chère grande et libre France* ... (v. Annexe)

(7) S'il est une puissance impériale que les événements conduisent à s'inspirer de leurs leçons et à choisir noblement, libéralement, la route des temps nouveaux où elle entend diriger les soixante millions d'hommes qui se trouvent associés au sort de ses quarante-deux millions d'enfants, *cette puissance c'est la France*.

En premier lieu et tout simplement parce qu'elle est *la France, c'est-à-dire la nation dont l'immortel génie est désigné pour les initiatives qui, par degrés, élèvent les hommes vers les sommets de dignité et de fraternité où, quelque jour, tous pourront s'unir*. Ensuite parce que, dans l'extrémité où une défaite provisoire l'avait refoulée, c'est dans ses terres d'outre-mer, dont toutes les populations, dans toutes les parties du monde, n'ont pas, une seule minute, altéré leur fidélité, qu'elle a trouvé son recours et la base de départ pour sa libération et qu'il y a désormais, de ce fait, entre la Métropole et l'Empire, un lien définitif. Enfin, pour cette raison que, tirant à mesure du drame les conclusions qu'il comporte, *la France est aujourd'hui animée*, pour ce qui la concerne elle-même et pour ce qui concerne tous ceux qui dépendent d'elle, d'une volonté ardente et pratique de renouveau. (Discours de Brazzaville, 30 janvier 1944)

Les sentiments positifs sont éveillés aussi par l'emploi de mots 'forts' appartenant à la mémoire nationale (*liberté, grandeur*) ou associés avec la conduite du peuple français dans des moments historiques clé:

(8) *Vive la France libre* dans l'honneur et dans l'indépendance! (22 juin 1940)

(9) Il n'y a plus maintenant, pour nous, d'autre raison, d'autre intérêt, d'autre honneur, que de rester, jusqu'au bout, *des Français dignes de la France*. (Discours de l'Albert Hall, Londres, 11 novembre 1941)

(10) Il faut que *la France*, ce jour-là, soit *présente à la victoire*. Alors, elle

retrouvera sa liberté et sa grandeur. Tel est mon but, mon seul but!
(Proclamation affichée sur les murs de Londres, juillet 1940)

Le public est également conforté par le sentiment de solidarité éveillé en lui par l'orateur qui se déclare à leur côté. Le pluriel possessif indique le partenariat du peuple français avec de Gaulle et ceux qui résistent à Londres :

(11) *Notre Patrie* est en péril de mort! (Proclamation affichée sur les murs de Londres, juillet 1940)

Un autre moyen auquel de Gaulle fait appel pour faire accroître la réaction émotionnelle du public est de désigner le pays, l'objet du changement programmatique envisagé par l'orateur, par le nombre des gens qui le composent (*un Empire intact de 60 millions d'habitants*) ou par la mention distincte de la pluralité des territoires (*le pays et l'Empire*) avec l'objectif de fournir au public une image réaliste et en même temps grandiose de l'immensité du projet. Tel est le cas dans les extraits suivants :

(12) Pour m'assister dans ma tâche, je constitue, à la date d'aujourd'hui, un Conseil de Défense de *l'Empire*. Ce Conseil, composé d'hommes qui exercent déjà leur autorité sur *des terres françaises* ou qui synthétisent les plus hautes valeurs intellectuelles et morales de *la Nation*, représente auprès de moi *le pays et l'Empire* qui se battent pour leur existence. (Manifeste de Brazzaville, 27 octobre 1940)

(13) Au moment où tout paraissait crouler dans le désastre et dans le désespoir, il s'agissait de savoir si *ce grand et noble pays livré à l'ennemi par la plus atroce trahison de l'Histoire*, trouverait parmi ses enfants des hommes assez résolus pour ramasser son drapeau. Il s'agissait de savoir si *un Empire intact de 60 millions d'habitants* ne contribuerait d'aucune manière à la lutte pour la vie ou pour *la mort de la France*. (Discours de l'Albert Hall, Londres, 11 novembre 1941)

Dans les extraits ci-dessus, l'orateur fait appel aux émotions du public aussi par l'emploi des expressions émotionnelles *ce grand et noble pays, la mort de la France*.

Le salut de la France signifie aussi la sauvegarde du patrimoine culturel. L'orateur attire ainsi l'attention de l'auditoire concernant le devoir moral que les Français ont de défendre, de conserver et de léguer cet héritage

à leurs descendants:

(14) ... restaurer *l'indépendance et la grandeur de la France*, ... défendre contre l'ennemi ou contre ses auxiliaires *la partie du patrimoine national* que nous détenons ... (1940) (v. Annexe)

L'orateur fait appel aussi à des émotions négatives. L'emploi de cette technique peut avoir comme effet la réaction immédiate. Les évaluations subjectives indiquent l'état malheureux du pays, ce qui devrait avoir pour conséquence la conscientisation par le peuple des conditions précaires contemporaines. On peut s'attendre à une réaction d'indignation ou de colère qui inciterait à l'action révolutionnaire:

(15) Cette guerre n'est pas limitée *au territoire malheureux de notre pays*. (18 juin 1940)

Une même réaction émotionnelle est visée par la description des actions destructives subies par le pays. Cet effet est renforcé dans (16) par l'énumération d'épithètes servant à intensifier la description des souffrances et dans (17) par la répétition des noms propres *Paris* (cinq occurrences) et *France* (six occurrences):

(16) ... la situation de *notre patrie écrasée, pillée, trahie* ... (v. Annexe)

(17) *Paris ! Paris outragé ! Paris brisé ! Paris martyrisé ! mais Paris libéré ! libéré par lui-même, libéré par son peuple avec le concours des armées de la France, avec l'appui et le concours de la France tout entière, de la France qui se bat, de la seule France, de la vraie France, de la France éternelle.* (Discours de l'Hôtel de Ville de Paris, 25 août 1944)

Les efforts qui doivent être entrepris pour sauvegarder le pays sont envisagés par de Gaulle comme un devoir moral, ce qui contribue à renforcer son autorité. Des phrases programmatiques qui parlent des intérêts du pays, de l'intégrité territoriale montrent l'existence d'un plan stratégique mis en place par un dirigeant politique supérieur, animé par un sentiment de patriotisme, comme dans les extraits ci-dessous :

(18) Or, beaucoup de *Français* n'acceptent pas la capitulation ni la servitude, pour des raisons qui s'appellent l'honneur, le bon sens, *l'intérêt supérieur de la*

Patrie.

Je dis l'honneur ! Car *la France* s'est engagée à ne déposer les armes que d'accord avec les Alliés. (22 juin 1940)

(19) ... *la restauration de la complète intégrité du territoire, de l'Empire, du patrimoine français et celle de la souveraineté complète de la nation sur elle-même.* (v. Annexe)

(20) Eh bien ! puisque l'ennemi qui tenait Paris a capitulé dans nos mains, *la France rentre à Paris*, chez elle. Elle y rentre sanglante, mais bien résolue. Elle y rentre, éclairée par l'immense leçon, mais plus certaine que jamais, de ses devoirs et de ses droits. (Discours de l'Hôtel de Ville de Paris, 25 août 1944)

(21) Tous les soldats de France font partie intégrante de l'armée française et cette armée doit demeurer, comme *la France* à qui elle appartient, *une et indivisible.* (Discours du Palais de Chaillot, 12 septembre 1944)

Représentation de *La République* dans les discours de l'après-guerre

Après la défaite de l'Allemagne nazie, la préoccupation principale de Charles de Gaulle est de remettre dans ses pouvoirs l'appareil politique républicain. Ayant fait preuve de ses compétences de dirigeant et de sa vision stratégique, de Gaulle emploie l'expérience récente qu'il avait vécue afin de demander au peuple de participer à l'œuvre de création de la République française. La ressource rhétorique est représentée encore par les émotions de son public. Dans ses discours de l'après-guerre de Gaulle radicalise les oppositions *ancienne France glorieuse vs France anarchique actuelle, moi vs le chaos*. Les termes des oppositions sont multipliés par des métonymies pour renvoyer aux dirigeants, au peuple, à la Constitution, à la République, etc.

La renaissance de la République est considérée comme un processus similaire à celui du salut de la France pendant la guerre. *République* et *patrie* ne font plus qu'un tout et, en envisageant leur avenir, l'orateur propose la continuité entre l'expérience héroïque récente, dont le souvenir fait naître de fortes émotions, et le présent, comme dans l'extrait suivant :

(22) *La République a été sauvée en même temps que la patrie.* ... (v. Annexe)

Dans de nombreux contextes, le pronom *nous* indique l'orateur en tant

qu'autorité et non l'individu (par opposition avec le pronom *je*). Cet emploi de *nous* a aussi l'avantage de rassurer le public concernant l'attitude non-individualiste de l'orateur et à faire référence de manière implicite non seulement à l'autorité, mais aussi au partenariat entre le pouvoir et le peuple:

(23) Mais, si *la République est sauvée, il reste à la rebâtir*. A cet égard, *nous avons toujours fait nettement connaître à la nation* quelle était la conception du salut après *les terribles leçons que nous venons d'essuyer* et devant *les durs obstacles que nous avons à franchir*. *Nous l'avons fait*, convaincu que cette conception répondait au sentiment profond du peuple, même si l'embrigadement dans les partis devait en contrarier l'expression. *Nous répétons aujourd'hui ce que nous n'avons cessé de dire sous beaucoup de formes et en beaucoup d'occasions*. (Discours de Bayeux, 16 juin 1946)

Dans l'extrait ci-dessus, le point de vue (la thèse) avancée implicitement par de Gaulle est que *la République* est en voie de construction et cet effort est encore entravé par diverses forces adversaires. Des notions suggestives, comme celle de *salut* (du tombeau), *reconstruction* sont mises en exergue pour faire pendant aux idées d'espoir et de confiance (la répétition du terme *la République* est évidente une fois de plus):

(24) *La République*, que nous avons fait sortir du tombeau où l'avait d'abord ensevelie le désespoir national, *la République* que nous avons rêvée tandis que nous luttons pour elle, *la République* dont il faut qu'elle se confonde maintenant avec notre rénovation, *sera l'efficacité, la concorde et la liberté ou bien elle ne sera rien qu'impuissance et désillusion, en attendant, soit de disparaître, de noyautage en noyautage, sous une certaine dictature, soit de perdre, dans l'anarchie, jusqu'à l'indépendance de la France*. [v. Annexe] ... *la République française construira la France nouvelle !* (v. Annexe)

Ceci revient à dire aussi que les autorités (*la République*) vont contribuer à la construction du pays de l'après-guerre tandis que la République et la France sont un tout :

(25) ... *rendre la République forte et efficace* ... (v. Annexe)

L'interdépendance fondamentale entre la destinée de la République et celle de la France est indiquée dans l'extrait suivant dans lequel les deux entités sont présentées comme déterminant mutuellement leur ascension et

leur développement :

(26) ... apparut la République. Elle était la souveraineté du peuple, l'appel de la liberté, l'espérance de la justice. ... on la vit révolutionnaire et guerrière, ... on la vit s'élever au-dessus des barricades, ... on la vit s'offrir au pays pour réparer le désastre. ... la République sut relever la France, ... elle eut la gloire d'assurer, pendant la Première Guerre mondiale, notre salut et notre victoire. ... la République à refaire serait une République nouvelle. (1958)

L'emploi du pronom indéfini *on* permet à chacun des citoyens de s'inclure soi-même parmi ceux qui assistent au développement de la République française. L'orateur a l'ambition de donner à la notion de *République* une nouvelle définition, la lui faire intégrer les notions de *souveraineté du peuple*, *appel à la liberté*, *espoir de justice*. La nouvelle notion ainsi obtenue pourra servir à l'orateur pour atteindre par des moyens émotionnels jusqu'aux esprits et aux âmes des Français.

Conclusion

De Gaulle est une figure politique de premier ordre. Son dévouement à sa nation a été exemplaire et inspirateur. Dans l'histoire française il représente le héros qui a permis à la France d'obtenir sa place parmi les alliés qui ont vaincu l'Allemagne nazie pendant la deuxième guerre mondiale. Il est en même temps l'orateur dont le discours est une pierre blanche dans la tradition des discours politiques animés par l'ardeur et le patriotisme, un orateur qui possède un énorme don persuasif. Il reste également un orateur politique qui a célébré l'histoire nationale et a cultivé le respect du peuple pour les institutions du pays. Parmi celles-ci, la *République française*, symbole de l'unité et du progrès, ayant survécu aux intempéries et aux catastrophes de l'histoire. La République française devient une raison qui peut motiver les Français dans leur lutte et dans leur résistance contre les ennemis pendant la deuxième guerre mondiale, quand l'intégrité et l'identité du pays étaient menacées. L'orateur fonde ses références au passé glorieux sur l'effet émotionnel et sur le renforcement de son ethos. Ces mêmes stimuli sont employés pour mettre en marche le projet de la reconstruction et du renforcement de la République française après la guerre. Sans rapport direct avec le contexte de son discours politique, de Gaulle fait un appel constant aux vertus rhétoriques de l'antithèse pour transmettre son message implicite

de mécontentement envers la réalité présente ou les projets d'avenir. L'antithèse assure aussi une meilleure compréhension du contexte historique par l'auditoire qui prend ainsi conscience de la décision qu'il devrait assumer.

Crédits: Cette étude est issue d'une recherche plus étendue financée par le projet de recherche PN II PCE ID 1209 / 2007-2010 du Conseil National pour la Recherche Scientifique. Les auteures remercient Marianne Doury, Laboratoire CNRS Communication et Politique, Paris, et Frans H. van Eemeren, Université d'Amsterdam, pour le soutien constant dans les recherches sur l'argumentation, et Gabriela Scripnic, chercheur à l'Université « Dunărea de Jos » de Galați pour ses commentaires autour des versions antérieures de cet article.

Bibliographie

Cogan, C., *French Negotiating Behavior. Dealing with La Grande Nation*, Washington DC, United States Institute of Peace Press, 2003.

Fontanier, P., *Les figures du discours*. Paris: Flammarion, 1977.

Kaehlbrandt, R., « Politique et fête : Eléments de rhétorique dans des vœux présidentiels de de Gaulle, Giscard d'Estaing et Mitterand », F. van Eemeren, R. Grootendorst, J. Anthony Blair, C. A. Willard (eds.), *Argumentation. Analysis and Practices. Proceedings of the Conference on Argumentation 1986*, Dordrecht, Foris Publications Holland, 1986, pp. 270-288.

Nora, P., *Les lieux de mémoire*, vol. 2, Paris, Gallimard, 1997.

Annexe

(4) C'est qu'en effet l'Angleterre a eu l'incomparable mérite et le magnifique courage de faire face, seule, au destin quand il était le plus menaçant et qu'en outre ce grand peuple, qu'on taxe parfois d'un certain manque d'imagination, n'en a pas moins discerné aussitôt par l'esprit et le cœur d'un Churchill, qu'une poignée d'évadés français avaient emporté avec eux *l'âme éternelle de la France*. Donnant, donnant ! nous ne cesserons pas, jusqu'au dernier soir de la dernière bataille, de nous tenir, fidèles et loyaux, aux côtés de la vieille Angleterre. (Discours de l'Albert Hall, Londres, 11 novembre 1941)

(5) *La France Combattante*, qui déjà a remis dans la guerre sacrée une partie de l'Empire, a toujours espéré et toujours voulu que tout le reste en fasse autant. Tout le reste ! C'est-à-dire surtout cette Afrique du Nord française, où tant de gloires furent jadis acquises, où tant de forces sont présentes.

Chefs français, soldats, marins, aviateurs, fonctionnaires, colons français d'Afrique du Nord, levez-vous donc ! Aidez nos Alliés ! Joignez-vous à eux sans réserves. *La France qui combat* vous en adjure. Ne vous souciez pas des noms, ni des formules. Une seule chose compte: le salut de la patrie ! Tous ceux qui ont le courage de se remettre debout, malgré l'ennemi et la trahison, sont d'avance approuvés, accueillis, acclamés par tous les Français Combattants. (Discours radiodiffusé, 8 novembre 1942)

(6) Estimons-nous. Aidons-nous. Aimons-nous. D'abord, nous le méritons. Et puis, pour refaire ensemble *la chère grande et libre France*, il nous faut, oui, il nous faut marcher la main dans la main. (Discours d'appel à l'union du peuple français au soir de Noël, 24 décembre 1943)

(14) En union étroite avec nos Alliés, qui proclament leur volonté de contribuer à restaurer *l'indépendance et la grandeur de la France*, il s'agit de défendre contre l'ennemi ou contre ses auxiliaires *la partie du patrimoine national* que nous détenons, d'attaquer l'ennemi partout où cela sera possible, et de mettre en œuvre toutes nos ressources militaires, économiques, morales, de maintenir l'ordre public et de faire régner la justice. (Manifeste de Brazzaville, 27 octobre 1940)

(16) Si la situation de *notre patrie écrasée, pillée, trahie*, exige que nous nous absorbions dans la tâche de la guerre, nous ne pouvons nous détacher de ce que peut et doit être le destin intérieur de la nation. (Discours de l'Albert Hall, Londres, 11 novembre 1941)

(19) Nous voulons que tout ce qui appartient à la nation française revienne en sa possession. Le terme de la guerre est, pour nous, à la fois *la restauration de la complète intégrité du territoire, de l'Empire, du patrimoine français et celle de la souveraineté complète de la nation sur elle-même*. Toute usurpation, qu'elle vienne du dedans ou qu'elle vienne du dehors, doit être détruite et balayée. De même que nous prétendons rendre la France seule et unique maîtresse chez elle, ainsi ferons-nous en sorte que le peuple français soit seul et unique maître chez lui. En même temps que les Français seront libérés de l'oppression ennemie, toutes leurs libertés intérieures devront leur être rendues. (Déclaration publiée dans les journaux clandestins en France, 23 juin 1942)

(22) *La République a été sauvée en même temps que la patrie*. Tout au long

de la guerre, tandis que nous luttons durement l'Histoire dira au milieu de quelles intrigues et de quelles difficultés !...pour réveiller, rassembler, mettre en œuvre les forces rompues de la France et de l'Empire, nous avons pris comme principe politique qu'il n'appartenait qu'au peuple français de décider de ses institutions, et qu'une fois réalisée la libération du pays et remportée la victoire, nous lui rendrions la disposition pleine et entière de lui-même. (Discours à Epinal, 29 juin 1946)

(24') (suite) ... Il est temps que les Françaises et les Français qui pensent et qui sentent ainsi, c'est-à-dire, j'en suis sûr, la masse immense de notre peuple, s'assemblent pour le prouver. Il est temps que se forme et s'organise le Rassemblement du Peuple Français qui, dans le cadre des lois, va promouvoir et faire triompher, par-dessus les différences des opinions, le grand effort de salut commun et la réforme profonde de l'État. Ainsi, demain, dans l'accord des actes et des volontés, *la République française construira la France nouvelle !* (Discours de Strasbourg, 7 avril 1947)

(25) Si vous ne le faites pas, nous en reviendrons, le jour même, aux errements que vous savez. *Si vous le faites, le résultat sera de rendre la République forte et efficace, pourvu que les responsables sachent, désormais, le vouloir !* Mais il y aura aussi, dans cette manifestation positive de la volonté nationale, la preuve que notre pays retrouve son unité et, du coup, les chances de sa grandeur. Le monde, qui discerne fort bien quelle importance notre décision va revêtir pour lui-même, en tirera la conclusion. Peut-être l'a-t-il, dès à présent, tirée ! Un grand espoir se lèvera sur la France. Je crois qu'il est déjà levé ! (Discours prononcé Place de la République, Paris, 4 septembre 1958)

Éthos d'ouverture dans la Roumanie postcommuniste. Politique(s) de traduction

Elena-Irina TIRON

Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași ; Centre des Études de Traduction,
Université Catholique de Louvain

Dans le contexte actuel de la mondialisation, de la circulation internationale des idées, la politique ne renvoie plus aux seuls rapports circonscrits dans les frontières des États-nations.¹ Le débat contemporain s'est à présent élargi et intensifié autour de thématiques comme le dialogue inter / pluriculturel, l'intégration des valeurs, du savoir dans le circuit international des idées, la préservation de la spécificité culturelle, autrement dit, des aspects de politique(s) de la culture.

Par son pouvoir de véhiculer des savoirs, des idéologies, des mentalités et des représentations, la traduction est porteuse d'enjeux symboliques et influence le contexte social de production et de réception. Elle est lieu privilégié de contact entre langues et cultures hétérogènes, ainsi que symbole de résistance devant la tendance d'uniformisation des langues et cultures dites dominantes.

Dans ce qui suit, nous proposons une réflexion sur la traduction en tant que matrice culturelle, médiation et transfert de capital culturel et symbolique dans le contexte de la Roumanie postcommuniste. Notre analyse sera centrée sur deux aspects principaux, qui ne seront quand même pas traités ici de manière exhaustive : la politique de la culture mise en place progressivement après la chute du régime dictatorial² et les conséquences sur les politiques de

¹ Cet article fait partie d'une recherche doctorale sur la traduction comme transfert de capital culturel dans la Roumanie postcommuniste, une analyse sociologique des politiques de traduction mises en place dans le milieu éditorial roumain dans la période 1990-2007. L'hypothèse principale, qui sera testée par une étude empirique sur les flux de traduction, est que la dynamique du transfert de capital culturel et symbolique par le biais de la traduction influence directement la dynamique de la société postcommuniste, et vice-versa.

² Par la politique de la culture, nous nous rapportons dans cette étude à la dimension écrite de la culture et plus particulièrement aux livres en tant que biens culturels et symboliques, introduits dans le circuit national et international des valeurs. Une attention particulière sera prêtée aux conséquences sur la pratique et le fonctionnement des traductions.

traduction analysables dans le champ éditorial postcommuniste.

L'effondrement du communisme et le passage brusque vers la modernité a (re)inscrit le pays dans le circuit des pays occidentaux, de la grande famille européenne. Les anciens pays communistes, y compris la Roumanie, ont été attirés par les prérogatives et les valeurs promues par la *société ouverte* (concept emprunté à Karl Popper) : démocratie, liberté, accès au savoir, progrès économique et culturel.

Légitimation d'une politique culturelle nationale

La première décennie après la chute du régime répressif est caractérisée par des efforts constants d'adapter de manière rapide et efficace les structures administratives aux nouvelles conditions de développement du pays. L'instabilité du pays, en général, et du champ culturel, en particulier, est reflétée dans la structure même du ministère de la Culture, institution qui compte, entre 1990 et 1998, neuf cabinets, tous à la recherche de la formule la plus appropriée pour (re)inscrire la culture roumaine dans le circuit international des échanges des valeurs culturelles et spirituelles.

Après de nombreuses tentatives de décentralisation et de recentralisation du champ culturel, nous pouvons affirmer que ce n'est qu'à partir de 1996 que se met en place une série de réformes en accord avec le développement du pays, réformes qui définissent les bases d'une politique culturelle cohérente et moderne³. Un climat favorable est ainsi instauré pour privilégier des directions comme la protection et la promotion du patrimoine national, de l'esprit artistique, la coopération nationale et internationale.

La politique culturelle roumaine s'inscrit progressivement dans le contexte intégrateur européen et mondial. Ainsi, depuis 1993, la Roumanie est membre de quelques groupes d'experts du Conseil de l'Europe, a déroulé un projet PHARE sur la dimension culturelle de la démocratie, fait partie des

³ Parmi les initiatives législatives les plus importantes adoptées dans cette période, il convient de rappeler : le décret-Loi n° 12 du 28 décembre 1989 sur la suppression du Conseil de la culture et de l'éducation socialiste et la création du ministère de la Culture ; la Loi n° 35/1994 instituant le timbre littéraire, cinématographique, théâtral, musical, folklorique et des beaux-arts ; la Loi n° 8/1996 concernant le droit d'auteur et les droits connexes (l'une des plus modernes lois européennes en la matière, qui correspond à tous les standards internationaux), la décision du Gouvernement n° 134/1998 sur l'organisation et le fonctionnement du ministère de la Culture (cette loi est l'acte de naissance de cette institution en tant que structure moderne, cohérente, au service de la politique culturelle nationale) ; la Loi 186/2003 sur la promotion de la culture écrite (avec des précisions importantes sur le champ éditorial), etc.

programmes européens Culture 2000 et Culture 2007-2013, a accueilli le Sommet International de la Francophonie (2006), a une commission représentative de l'UNESCO et est signataire de la Convention de l'UNESCO sur la protection et la promotion de la diversité de l'expression culturelle. Elle a de même des partenariats culturels avec d'autres pays européens et du monde entier. Cette forte dimension de coopération internationale montre que, malgré les dysfonctionnements internes et le rythme plutôt lent d'instauration des réformes démocratiques, la Roumanie a toujours manifesté une volonté d'ouverture vers le circuit mondial des valeurs culturelles.

Dans ce nouveau contexte socioculturel, l'un des objectifs de la politique culturelle de la Roumanie postcommuniste est la promotion et le soutien, par des structures nationales et internationales, des projets culturels. La traduction, dans ses deux hypostases d'*intraduction* (import de capital culturel étranger) et d'*extraduction* (export de capital culturel autochtone), en est une composante importante⁴. La traduction est qualifiée de démarche à potentiel élevé de réussite pour la promotion de la culture roumaine dans le monde⁵. En même temps, l'un des objectifs déclarés du ministère de la Culture est le soutien de la circulation des œuvres et créations culturelles, la promotion du dialogue international et de la création culturelle dans le cadre du circuit mondial de valeurs⁶, la traduction étant, dans cette perspective, un axe important.

En octobre 1997, le ministère de la Culture de Roumanie a soumis à l'UNESCO, via le Conseil de l'Europe, une proposition visant à mettre en place une révision de la situation de la production et la distribution du livre dans son pays, en vue de formuler une nouvelle politique nationale du livre et de la lecture. Les conclusions de l'UNESCO, partagées également par le

⁴ Parmi les institutions et les programmes visant la promotion des traductions du monde occidental vers l'espace littéraire roumain, nous énumérons l'Institut de la Société Ouverte de Budapest, le Centre for Publishing Development, le *CEU Translation Project*, *EAST Translates EAST Project*, *Books for Civil Society Project*, *Popper Project*, *Gender/Women's Studies Translations*, *Roma Project Translation Grants*, *Fund for Central and East European Book Projects*, l'Institut Français de Bucarest avec son « Programme d'aide à la publication *Nicolae Iorga* »; le Programme d'aide à la traduction du Centre National du Livre ou d'autres programmes comme les « Bourses de séjour des traducteurs d'œuvres françaises », « A l'Est de l'Europe », le British Council avec son programme « British Books for Managers », l'Institut für die Wissenschaften vom Menschen de Vienne, avec son programme « Paul Celan Fellowships for Translators ».

⁵ *La promotion de la culture roumaine dans l'espace européen*, rapport du Centre d'études et de recherches dans le domaine de la culture, pour le ministère de la Culture; disponible en ligne : <http://culturadata.ro/Cercetari%20finalizate.html> (consulté en novembre 2010).

⁶ Analyse du profil des politiques et des tendances culturelles en Roumanie, publiée en ligne par le Conseil de l'Europe. <http://www.culturalpolicies.net/web/romania.php> (consulté en octobre 2010).

secteur privé, ont porté sur l'importance de la mise en place par la Roumanie d'une politique intelligente du livre et de la lecture, afin d'exploiter le potentiel culturel et économique de ce secteur et de contrecarrer les effets concurrentiels déclenchés par l'explosion des moyens audiovisuels⁷.

Politiques de traduction : porte ouverte vers le capital culturel

Après la chute du communisme, sur le marché éditorial roumain se met en place progressivement une logique qui relève du marché international du livre⁸.

Le projet de la Roumanie postcommuniste vise la réduction du décalage culturel (mais également social et économique) entre la Roumanie et les sociétés développées, ainsi que la synchronisation avec les tendances contemporaines. Au niveau des politiques éditoriales de traduction, ce phénomène a entraîné une importation massive de livres de sciences humaines et sociales, domaine en général interdit ou strictement contrôlé par le régime totalitaire. Ainsi, s'est ressentie une forte demande de livres de psychologie, sociologie, sciences politiques, anthropologie, études culturelles, droit, relations internationales, histoire ou économie. À ceux-ci s'ajoutent des dictionnaires, des encyclopédies, des livres d'informatique, d'apprentissage des langues étrangères, de littérature pratique, des guides et des livres traitant de différents aspects spécifiques à la consommation. Cette demande témoigne du changement de la société en termes de préoccupations, références, nécessité de combler les vides du passé et de se mettre à jour avec des thématiques abordées dans le monde occidental. La Roumanie postcommuniste est sous le signe du « paradoxe de la continuité et de la discontinuité »⁹, accablée entre un passé de privations, rigoureusement dirigé vers de fausses valeurs, et un présent confus dont les changements n'ont pas été assumés dans la conscience du peuple, avec des conséquences

⁷ Ces initiatives ont été mises en pratique après 2000, avec, par exemple, la Loi 186/2003 sur la promotion de la culture écrite (dite aussi la loi du livre), ainsi que la création de l'Institut Culturel Roumain (la Loi 356/2003), dans le cadre duquel fonctionne, depuis 2007, le Centre National du Livre ayant comme activité principale la promotion à l'étranger des traductions de littérature roumaine.

⁸ Ioana Popa (2008) « D'une circulation politisée à une logique du marché. L'importation des littératures d'Europe de l'Est », in Gisèle Sapiro, *Translatio - Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, pp. 257-286.

⁹ Sorin Alexandrescu, *La modernité à l'Est. 13 aperçus sur la littérature roumaine. Apud Iulia Mihalache, Le modèle occidental et ses traductions dans une société postcommuniste : le cas de la Roumanie. École de traduction et d'Interprétation d'Ottawa, 2005, p. 22.*

importantes sur l'avenir et le devenir de la société postcommuniste.

La fête du livre et de la lecture du début des années 90 va de pair avec la libéralisation du champ éditorial et se traduit par une croissance quantitative significative des flux de traduction¹⁰ et des acteurs principaux de ce secteur. *Le catalogue des maisons d'édition de Roumanie* énumère presque 5 000 maisons d'édition inscrites au Registre du commerce dans la période janvier 1990 - août 2007. Cette hausse s'explique d'un côté par la demande croissante des lecteurs, de l'autre, par les conditions économiques et juridiques particulières. Des phénomènes comme l'instabilité du marché et des services, l'inflation, la dépréciation de l'économie nationale, l'absence d'une législation cohérente (par exemple dans le domaine de la protection de la propriété intellectuelle) ont créé les prémisses de la quête de l'investissement et du profit à court terme, transformant les livres en de pures marchandises garantissant un enrichissement immédiat.

Dans ces conditions d'instabilité générale du pays, l'activité éditoriale elle-même est soumise à une forte fluctuation. L'industrie du livre est perçue comme une niche, mais le critère quantitatif est progressivement remplacé par le critère qualitatif, en raison de la forte concurrence entre les éditeurs et d'un lectorat de plus en plus sélectif. Ainsi, seul un petit nombre des maisons d'édition créées après 1989 ou même avant ont réussi à rester actives sur le marché, en imposant aux lecteurs un catalogue diversifié et également intéressant, capable d'influencer le goût public¹¹.

La libéralisation a mené à la privatisation et même à la disparition de beaucoup d'entreprises d'État, y compris de quelques grandes maisons d'édition ayant servi à la diffusion de l'idéologie totalitaire (Dacia, Cartea românească, Kriterion, Minerva, Univers). Dans ce nouvel espace fortement concurrentiel, le principe de la rentabilité et les mécanismes de réglage du marché ont mis leurs empreintes sur le fonctionnement du champ, ajustant le volume à la demande, par exemple, avec des chutes considérables des tirages¹².

¹⁰ 283 traductions en 1989 et 1472 en 2005, ce qui revient à une croissance quantitative de 501%, selon la base de données de l'UNESCO, *Index Translationum*.

¹¹ Selon une analyse de l'UNESCO sur le marché du livre en Roumanie (1999), seulement une vingtaine de maisons d'édition possèdent une infrastructure consolidée (services de rédaction, de production, de marketing et parfois de distribution) et de lignes de catalogue bien déterminées ; sept éditeurs publient plus de 50 titres par an ; deux ou trois éditeurs dépassent 100 titres annuels. La situation n'a pas enregistré de changements majeurs de nos jours.

¹² Dans le rapport du Centre d'études et de recherches dans le domaine de la culture sur l'indice de la vie culturelle en Roumanie, dans la période 1998-2007, on remarque une évolution constante de la

Après l'an 2000, quand le système économique donne des signes de revirement, les maisons d'édition, structurées autour de la polarisation entre grande et petite production et distribution (Bourdieu), mettent en place des politiques éditoriales de traduction reflétant leur positionnement envers le capital culturel universel, la politique nationale et internationale de la culture et les logiques du marché de circulation des idées (priviliégiant la composante culturelle, celle commerciale, ou un équilibre entre les deux). Une grande maison d'édition comme Polirom, par exemple, assume une politique éditoriale multifonctionnelle, visant « une gestion de la synchronie articulée sur la diachronie »¹³, afin de court-circuiter le temps d'accumulation de capital symbolique, combler les vides accumulés pendant l'époque communiste et aligner la production éditoriale sur les tendances du marché international du livre. La maison d'édition Humanitas, grâce au capital culturel et symbolique de son père fondateur, philosophe et homme de culture réputé, concentre son choix de titres à traduire autour de la logique de placements sûrs, misant sur un public élitiste mais toujours en expansion, auquel est proposé un catalogue diversifié. D'autres éditeurs, le plus souvent localisés en dehors de la capitale, noyau culturel qui concentre la plupart du champ éditorial, choisissent des stratégies de niche afin de combler les vides du marché. C'est le cas de Institutul European de Iași, dont la maison d'édition à vocation européenne privilégie des titres du monde académique et des domaines qui mettent en valeur le capital de l'Union européenne¹⁴.

Dans le contexte du développement des structures institutionnelles, culturelles, politiques et sur le fond de l'ouverture générale du pays après 1989, la traduction devient une pratique quotidienne de la société roumaine postcommuniste, une composante fondamentale de la politique culturelle de la Roumanie, outil d'exportation du capital culturel autochtone et d'importation du

production éditoriale jusqu'en 2006 et une tendance descendante des tirages des livres, interrompue par quelques sommets en 2001-2002 et 2003-2005. Cela montre une production éditoriale diversifiée, un marché du livre dynamique, mais avec un volume diminué, ce qui pourrait donner des indices sur le pouvoir d'achat ou sur le rapport inégal entre offre et demande.

¹³ Magda Jeanrenaud, « La traduction entre l'accumulation et la distribution de capital symbolique. L'exemple des Editions Polirom », in Dinu-Gheorgiu, Mihai et Dragomir Lucia (éd.) *Littératures et pouvoir symbolique*. Pitești, Editura Paralela 45, 2005, pp. 203-223.

¹⁴ La plupart des éditeurs optent pour un catalogue généraliste afin d'attirer un public large, couvrant une gamme variée d'intérêts. Ainsi, la maison d'édition Paralela 45, créée en province, se proclame « un éditeur encyclopédique », ayant étendu son profil du livre didactique vers la littérature roumaine moderne et contemporaine. La maison d'édition Curtea Veche s'est spécialisée initialement dans le développement personnel et, à présent, est considérée leader de marché pour le segment de livre d'éducation financière et sociale.

capital hétérogène. Bien que la traduction comme pratique linguistique, sociale et culturelle se soit intensifiée progressivement après la chute du communisme, le déséquilibre entre intraduction et extraduction reste d'actualité, ce qui témoigne, entre autres, du statut de culture minoritaire, périphérique de la culture roumaine et de la forte hiérarchisation du système mondial des traductions (Heilbron).

Cependant, les tendances de croissance quantitative et qualitative des traductions après 1989 révèlent un éthos d'ouverture de la langue et de la culture roumaines dans le contexte de pluralité idéologique, sociale et culturelle¹⁵. Cette évolution s'explique par l'intensification des échanges, des relations entre des États, la création des politiques culturelles communes, le développement du champ du livre, en général, et du champ des traductions, en particulier, avec notamment la professionnalisation du métier de traducteur.

Bibliographie

- Actes de la recherche en sciences sociales*, « Édition, éditeurs », n° 126-127, Paris, Seuil, 1999.
- Dinu-Gheorgiu, Mihai et Dragomir Lucia (éd.), *Littératures et pouvoir symbolique*, Pitești, Editura Paralela 45, 2005.
- Jeanrenaud, Magda, « La traduction entre l'accumulation et la distribution de capital symbolique. L'exemple des Éditions Polirom », in Mihai Dinu-Gheorgiu et Dragomir Lucia (éd.) *Littératures et pouvoir symbolique*, Pitești, Editura Paralela 45, 2005, pp. 203-223.
- Mihalache, Iulia, *Le modèle occidental et ses traductions dans une société postcommuniste : le cas de la Roumanie*. Thèse de doctorat soutenue à l'École de traduction et d'interprétation d'Ottawa, sous la direction d'Annie Brisset, 2005.
- Popa, Ioana, « D'une circulation politisée à une logique du marché. L'importation des littératures d'Europe de l'Est », in Gisèle Sapiro, 2008, pp. 257-286.
- Sapiro, Gisèle, *Translatio - Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, 2008.

¹⁵ « ... la traduction comme ensemble de phénomènes à même d'instaurer, dans une société anciennement totalitaire, un éthos de l'ouverture, du dialogue et de la pluralité d'opinions. », Iulia Mihalache, *op. cit.*, p. 201.

Wolf, Michaela and Fukari, Alexandra, *Constructing a sociology of translation*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins Publishing, 2007.

Bases de données

Catalogul editurilor din România (2007). Editura Bibliotecii Naționale a României. Centrul Național ISBN București.

Index Translationum : <http://databases.unesco.org/xtrans/stat/xTransStat.html> (consulté en août 2010).

Rapports

Centrul de Studii și Cercetări în Domeniul Culturii. *Promovarea culturii românești în spațiul european* ; version électronique : <http://culturadata.ro/Cercetari%20finalizate.html> (consulté en novembre 2010).

Conseil de l'Europe, *Programme européen d'examen des politiques culturelles nationales. La politique culturelle en Roumanie*, Rapport national (en français), Strasbourg, 1999.

Council of Europe, *European programme of national cultural policy reviews. Cultural policy in Romania, Report of a European group of experts* (in English), Strasbourg, 1999.

Council of Europe, *Compendium: Cultural policies and Trends in Europe. Romania*, disponible en ligne <http://www.culturalpolicies.net/web/romania.php> (consulté en octobre 2010).

Garzon Alvaro, UNESCO, *Les Gouvernements aiment les livres (les livres électroniques aussi) la situation du livre en Roumanie*. Rapport de mission, disponible en ligne :

www.manuscritdepot.com/edition/documents-pdf/conseil-europe.1.pdf (consulté en novembre 2010).

III. DIDACTIQUE

L'apprentissage de plusieurs langues étrangères, une nécessité du monde contemporain. La situation de l'enseignement du français en Roumanie

Mirela-Cristina GRIGORI

Inspectorat Scolaire du Département de Neamț et

Université « Alexandru Ioan Cuza », Iași

Le problème du plurilinguisme reste le point de repère de la politique linguistique de tous les États. Il va sans dire que les enjeux économiques et politiques sont de poids, dans un monde où les échanges sont arrivés à un niveau jamais atteint auparavant. Dans la vision de la plupart des linguistes et didacticiens, le but d'un enseignement des langues doit véritablement être interculturel et faciliter la découverte d'autres cultures. Des notions telles que le respect, l'ouverture d'esprit, le sens de l'écoute doivent être inculquées dès le plus jeune âge, car parler une langue ne signifie pas seulement comprendre une autre culture ; le linguistique est une chose, le culturel en est une autre ; ces deux notions doivent être réunies dans un enseignement commun. La notion d'altérité implique ce dépassement d'un objectif uniquement linguistique, en faveur d'une acquisition de compétences socioculturelles.

L'époque n'est plus au monolinguisme qui, selon certains, seraient un état d'esprit maladif créateur d'insularité. Ce que l'esprit globalisant du monde actuel a imposé au niveau linguistique, c'est que la construction d'un monde du pluralisme ne doit pas se faire en l'imposant de l'extérieur, mais en l'assumant de l'intérieur, à partir de cette idée des gens qui doivent s'ouvrir à l'altérité, quoiqu'une langue internationale s'impose par le pouvoir économique qu'elle représente : l'anglais. Sur le site de la communauté mondiale des professeurs de français, www.franccparler.org, Jean-Louis Calvet déclarait dans une discussion en ligne avec des professeurs de tout le monde, le 7 octobre dernier : « En fait, parler du plurilinguisme, c'est toujours utiliser le français, sinon l'anglais, pour regretter que... la langue qu'on n'utilise pas donc (puisque c'est en anglais ou en français)... ne soit pas utilisée! Ne pourrait-on pas passer du rôle de pleureuse participant à un enterrement à celui de lobbyeur (ça fera plaisir!) d'une ou de plusieurs langue(s) rare(s)? Le

plurilinguisme nourrit son homme, mais ne développe pas la connaissance des langues! » Mais parler du plurilinguisme n'est pas jouer à la pleureuse. Le plurilinguisme est une réalité (près de 7000 langues dans le monde) et en parler, c'est refuser d'occulter cette réalité, c'est parler du monde tel qu'il est, et non pas tel que certains voudraient qu'il soit (monolingue?).

Il est incontestable aujourd'hui que chaque citoyen aurait besoin de et droit à trois types de langues, selon Jean-Louis Calvet : une langue internationale pour ses rapports extérieurs - l'anglais pourrait être défini non pas comme une langue internationale parmi d'autres, mais comme la langue « globale » du moment, résultat de la mondialisation ; la langue de l'État (normée, standardisée), qui est souvent super-centrale ou centrale et qui lui permet de s'insérer dans la vie publique de son pays ; sa langue grégaire enfin qui peut être une forme locale de la langue de l'État (par exemple espagnol d'Argentine, arabe marocain, etc.) ou une langue différente (quechua en Equateur ou au Pérou, alsacien ou corse en France, etc.), langue qui peut être écrite ou non écrite, jouir ou non d'un statut ou d'une reconnaissance régionale, etc. Cette traduction individuelle du modèle gravitationnel, dans laquelle les différentes fonctions peuvent être remplies par différentes langues ou par différents registres d'une même langue, constituera sans doute l'équipement linguistique de base du citoyen de demain. C'est l'opinion de Jean-Louis Calvet, qu'il défend contre tout adepte du monolinguisme.

Comment définir le plurilinguisme? Qu'est ce qu'un individu plurilingue? Le déséquilibre est une composante de la compétence plurilingue? Y a-t-il un ou des plurilinguisme(s)? Calvet pense qu'il y a, bien sûr, des typologies. Mais tout d'abord il faut savoir de quoi nous parlons: plurilinguisme individuel ou social. Le premier relève de la psycholinguistique: un individu parle deux ou plus de deux langues. Le second relève de la sociolinguistique: on parle, dans une société, plusieurs langues. Reste alors à savoir si, dans cette société, les individus sont plurilingues ou pas. Quels sont alors les effets de la mondialisation sur le(s) plurilinguisme(s)? Quel sera le sort qui sera voué aux langues du monde dans un contexte de mondialisation où les flux humains se feront dans un cadre où les frontières entre les pays chuteront. Autrement dit, vers la grande vague de disparitions des langues à faible profil mondial? La mondialisation tend à hiérarchiser les langues. Voyez sur ce point le « modèle gravitationnel ». Elle tend aussi à minoriser de plus en plus les langues minoritaires. Actuellement 5% des langues du monde ont comme locuteurs langue première 95% des habitants du monde.

Dans la discussion en ligne précitée, que nous avons considérée très intéressante et surtout constructive, un enseignant d'Italie dit que dans son pays on ne parle presque plus de plurilinguisme... surtout à l'école. En effet, après la réforme des lycées, il n'y a que l'anglais comme langue de référence et cela lui semble absurde et incroyable. Surtout en Sicile, où il enseigne et où il y a un tourisme provenant surtout de France ou d'Allemagne, il est inconcevable qu'on puisse ignorer ces langues et leurs cultures. Le plurilinguisme est un enrichissement culturel que personne ne devrait nous ôter. Comment essayer de faire comprendre l'extrême importance de connaître plusieurs langues et de savoir donc interagir avec elles et avec les différents aspects de leurs civilisations ? La réponse de Calvet est simple : « Vous avez la chance de vivre dans un pays à tendance bilingue: en Sicile on parle sicilien et italien. Cela est déjà une richesse culturelle. Vous êtes en même temps dans un pays touristique, et lorsque les touristes ne parlent pas italien (ou sicilien...) leur langue a un certain poids dans l'économie du pays. Je laisse de côté, comme vous le voyez, l'aspect culturel des langues, nous pourrons y revenir. Mais l'économie touristique passe aussi par les langues. » Nous voyons alors que la question de la politique linguistique est dépassée par l'économique.

Le plurilinguisme peut-il aboutir sans une politique linguistique militante? Le plurilinguisme est un fait, il n'a pas à « aboutir ». En revanche on peut le défendre ou non. Et sur ce point comptent à la fois les politiques linguistiques officielles (certains pays défendent leur plurilinguisme) et le militantisme. On peut par exemple défendre sa langue en lui assurant une place sur Internet (Wikipedia, etc.) De ce point de vue, il est intéressant de voir quel est l'état de la recherche au sujet de l'introduction de deux ou plusieurs langues à l'école primaire. Les différentes études montrent que le bilinguisme scolaire précoce facilite l'apprentissage d'autres langues. Cependant, il serait ici intelligent de ne pas commencer par l'anglais, mais par une autre deuxième langue, puisqu'on apprendra toujours l'anglais ensuite.

Il y a des enseignants qui croient à tort que le plurilinguisme peut être une menace à la première langue apprise, qu'il gêne et ralentit l'apprentissage de la langue maternelle. Ce qui n'est pas du tout vrai. « Nous sommes encore dans les rapports de force. Si un anglophone apprend une autre langue, son anglais n'est pas menacé. En revanche le français peut être une menace pour des enfants qui parleraient chez eux corse ou breton », pense Calvet.

Le problème qui se pose est celui des langues régionales de France en particulier le breton, (écoles Diwan, etc.), et de leur légitimation par le

gouvernement français dans la perspective du plurilinguisme. Ce problème ne concerne pas que le breton mais l'ensemble des langues régionales de France. Leur enseignement est assuré (pas seulement dans des écoles du type Diwan: il y a des CAPES de langues régionales) mais la France n'a pas ratifié la charte européenne. C'est un vieux débat. Disons qu'il y a un paradoxe: la Francophonie défend la diversité (qui protège le français) mais la France ne défend pas vraiment la diversité linguistique sur son territoire.

Dans la discussion en ligne avec Calvet, un professeur de FLE au Brésil affirme que l'on discute énormément de l'importance de l'inclusion des langues dans les examens nationaux (ENEM). Ce serait intéressant de voir si le système scolaire français contribue au plurilinguisme étant donné la présence de plusieurs langues au baccalauréat. Le cas du Brésil est particulier: dans le cadre du MERCOSUL/MERCOSUR on doit enseigner, outre l'anglais, l'espagnol. Sauf dans l'État de l'AMAPA où le français, par le voisinage de la Guyane, a un certain poids. En France, on propose une vingtaine de langues dans le secondaire, mais c'est un peu un leurre. En fait on enseigne 4 ou 5 langues. Est-ce que cela contribue au plurilinguisme? Ce serait possible, si ces langues étaient bien enseignées.

Si on doit partir du postulat que la langue est l'expression de la vision du monde d'un peuple donné, pourrait-on parler de plurilinguisme sans examiner ses répercussions sur la culture du peuple plurilingue? En d'autres termes, peut-on exprimer ou traduire sa vision du monde en plusieurs langues sans tomber dans des simples transpositions? Vaste question! Les gens qui connaissent (un peu, beaucoup...) plusieurs langues auront des réponses différentes. « Pour ma part, l'arabe tunisien de mon enfance, que je parle mal, participe de ma culture et de ma vision du monde. En revanche j'ai parfois l'impression de parler français en anglais, en espagnol, en italien... Est-ce si grave? Cela me pousse plutôt à essayer de parler mieux ces langues », affirme Calvet.

Le plurilinguisme de nos jours est une nécessité puisque nous ne pourrions plus nous cantonner à notre seule langue d'origine, l'élève a besoin de puiser dans les autres langues. Le professeur n'a point de valeur que lorsqu'il excelle dans plusieurs langues à la fois. Il serait bon que l'on forme l'enseignant à d'autres langues avant de le lancer dans le domaine de l'enseignement. On se sentirait plus à l'aise quand on perfectionnerait une autre langue, on se sentirait plus fier de son métier.

Quelle serait la situation de l'enseignement-apprentissage du français actuellement en Roumanie ?

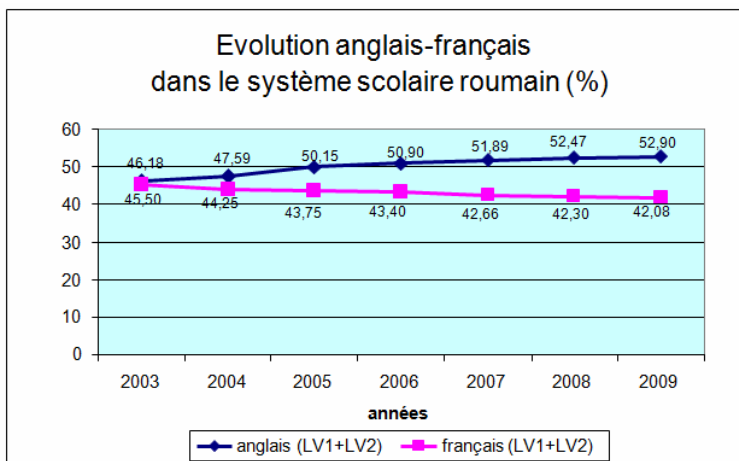
Avec la permission de Lucile Bruand-Exner, l'attachée de coopération éducative de l'Ambassade de France en Roumanie, nous vous présenterons ci-dessous quelques données concernant l'évolution de l'étude du français en Roumanie ces dernières années, ainsi que les démarches politiques que la France fait pour que le français occupe encore une place de marque en Roumanie.

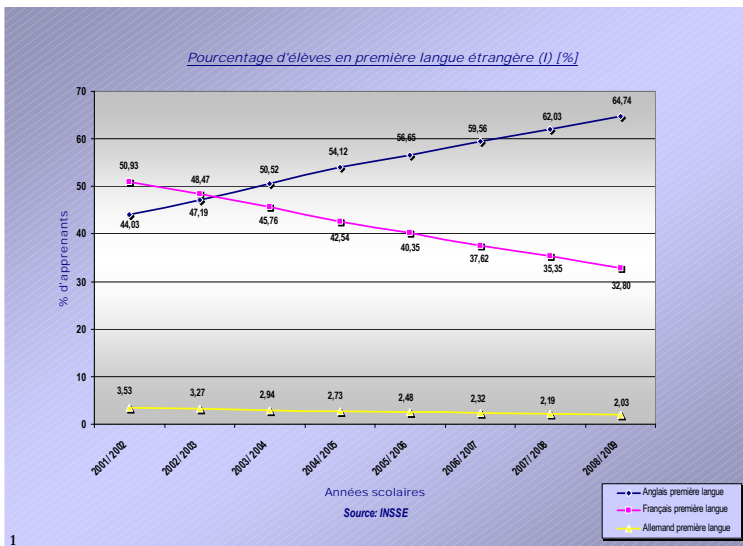
En analysant les schémas suivants, nous observerons que le français n'est plus, comme dans les années '70 ou même '80, la première place des langues étrangères étudiées dans le milieu scolaire roumain. Il ne faut pas se leurrer, l'époque n'est plus aux précepteurs français qui venaient, au XIX^e siècle, éduquer les fils des boyards roumains. Nous vivons une réalité qui se limite, linguistiquement, à l'accompagnement dans la démarche pédagogique, à l'appui à l'innovation, au développement des compétences du CECRL en adéquation avec le nouveau baccalauréat, tout cela réalisé par les officiels de l'ambassade française. Il est très vrai que l'Etat roumain assure la formation initiale des futurs enseignants de FLE (et là nous nous permettons de souligner une fois de plus la nécessité de l'existence en Roumanie des institutions de formation des enseignants, comme les IUFM de France). Cette formation initiale, la France la soutient par des bourses du gouvernement français ou la Commission Européenne par les échanges Comenius des futurs assistants linguistiques ou Erasmus, pour les étudiants, futurs formateurs linguistiques. En Roumanie, dans les Départements d'études françaises (DEF) et dans les Formations universitaires francophones (FUF). La formation continue des enseignants roumains de français se fait, en Roumanie, par les CCD, par les Inspections Scolaires, par les Centres Culturels Français de Bucarest, Cluj, Iași, Timișoara et en France, par les IUFM, le BELC – CIEP, le CAVILAM, le CLA de Besançon ou dans d'autres centres linguistiques qui sont inscrits sur la liste des programmes Comenius – mobilités individuelles. Les services éducatifs de l'ambassade française en Roumanie assurent des ressources didactisées : sonores (CD), filmiques (DVD), multimédias (en ligne : www.vizavi-edu.ro, www.vizafle-edu.ro), des fiches pédagogiques de développement des compétences orales etc. Il y a aussi en Roumanie 30 lycées bilingues qui ont adopté le baccalauréat français, quoique le bilingue soit en décroissance, à sa place, les facteurs de décision préfèrent l'apprentissage intensif.

La politique actuelle de la France soutient les associations et la francophonie, en permettant une meilleure visibilité et un meilleur positionnement des associations francophones, en leur offrant des outils (sites, publications, etc.) Cette politique linguistique apporte de l'aide aux manifestations et aux festivals d'envergure : colloques universitaires, festivals scolaires et universitaires, aux manifestations francophones.

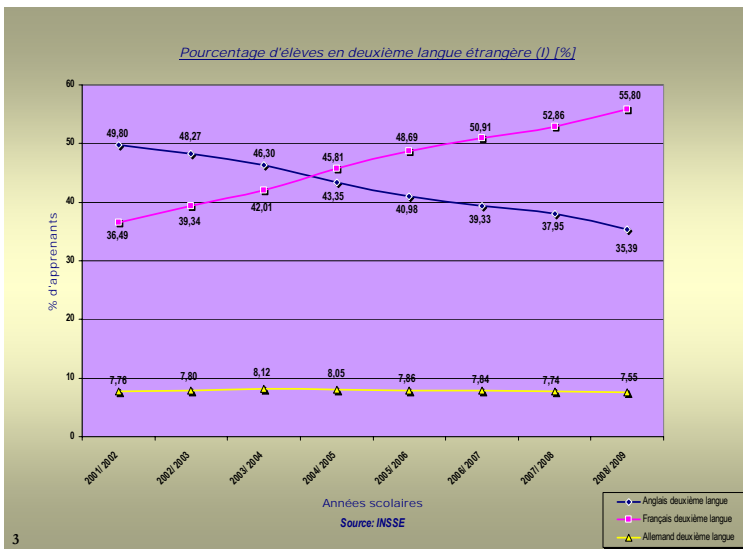
Après une analyse attentive des schémas suivants, nous remarquerons que la situation n'est pas si grave, vu le contexte politique et économique actuel si nous prenons en compte l'intérêt que les apprenants et les enseignants ont par rapport à la certification des compétences en français. En Roumanie, il y a plusieurs centres d'examen dans les 4 EAF et les 4 AF pour le DELF, DALF, diplômes CCIP, TEF, e-TEF, TCF, TCF-Québec. De plus, il y a eu une consistante mise en place du DELF scolaire en 2007 dans les lycées publics : de 4 centres d'examen en 2007, nous sommes arrivés à 9 centres d'examen en 2010.

La conclusion qui s'impose est que la France fait tout ce qui est nécessaire pour que cet intérêt des Roumains pour l'étude du français ne diminue pas, même s'il est « menacé » par l'italien, l'allemand, l'espagnol, des langues qui deviennent dans beaucoup d'institutions scolaires, la seconde langue vivante.

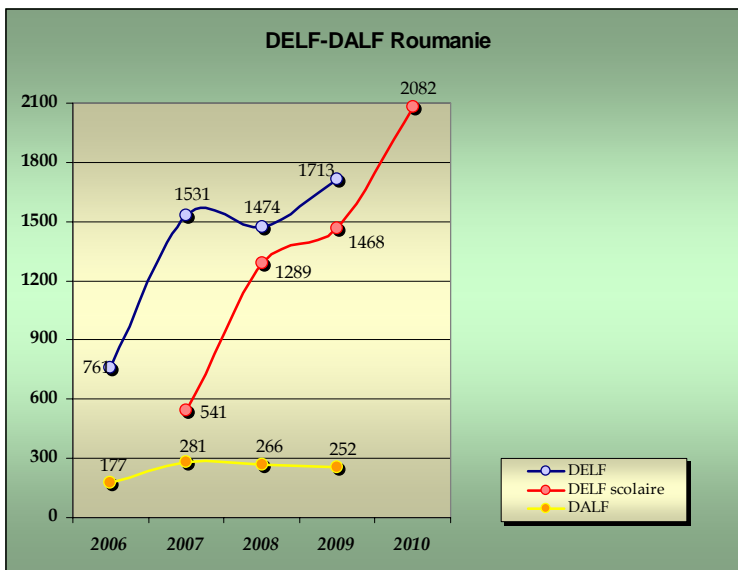




1



3



Bibliographie

www.francparler.org

Lucile Bruand-Exner, attachée de coopération éducative auprès de l'Ambassade de France en Roumanie, présentation faite dans le cadre de la Réunion nationale des inspecteurs de langues de Roumanie, le 8 septembre 2010, dans le département de Neamț

V. COMPTES RENDUS

**Jacques Bony, Gabrielle Chamarat-Malandain
et Hisashi Mizumo (dir.),
Gérard de Nerval et l'esthétique de la modernité, Hermann /
« Cerisy », Paris, 2010, 458 p.,
ISBN 978 2 7056 6993 5**

Liliana FOȘALĂU

Université « Alexandru Ioan Cuza », Iași, Roumanie

L'ouvrage collectif qui soumet à notre attention une approche de l'ensemble de l'œuvre de Nerval selon une revalorisation de l'esthétique de la modernité réunit les contributions présentées lors du colloque organisé, en août 2008, à Cerisy-la-Salle, à l'occasion du bicentenaire de la naissance de l'écrivain. Toute lecture actuelle de Nerval se doit d'être une redécouverte. Les travaux du colloque se sont situés sous ce signe, étant à la fois un moment de bilan des avancées de la critique sur la poésie nervalienne. Parmi les noms que réunit le recueil, il y en a qui n'ont plus besoin de présentation, tant la connaissance de la littérature et de la poésie françaises passe par leur « filature ». Ce qui est à remarquer d'emblée, c'est, à travers les noms et les titres, la diversité des espaces où la connaissance de Gérard de Nerval a mené à terme son rêve d'exotisme, sa passion du monde, son amour du « voyage en Orient ». L'ouvrage est structuré en cinq parties de longueur inégale, encadrées d'une *Introduction* et d'*Annexes* – portant sur la projection du film *Aurélia* et sur l'exposition « Gérard de Nerval poète du Valois », remarquable contribution de Jean-Marc Vasseur à la réussite de l'événement. La première partie est consacrée à *la poésie nervalienne*. Trois regroupements ont été possibles ici, le premier assigné à la poésie, le deuxième à la traduction, et le troisième à l'imaginaire nervalien. La deuxième partie, intitulée *Nerval et ses lecteurs*, rassemble trois études issues d'horizons de lecture spatialement très éloignés, mais qui se rejoignent dans l'approche inédite de l'œuvre. La troisième interroge le texte nervalien dans ses possibilités de faire le lien avec son temps, ou de ne pas le faire, étant en avance sur ce qui se passait dans le phénomène culturel romantique en quête d'une nouvelle identité. Le concept de modernité s'y trouve à l'honneur, qu'il

soit ou non présent dans les titres des études qui constituent ce regroupement. Du temps de Nerval et d'un *Nerval en avance sur son temps*, on passe à la *postérité littéraire* de l'écrivain. *Nerval et notre présent* est la partie sur laquelle se clôt le recueil, la clôture n'étant qu'apparente, puisque le présent de la lecture de Nerval est un temps de l'inépuisable, l'œuvre réactualisant ses sens avec chaque lecture authentiquement présente dans la conscience critique du lecteur.

Le recueil s'inaugure sur des fondations fermes, repérables dans le temps entre les « Préchimères » (1841) et la publication définitive des *Filles du Feu* (1854), – une étude signée Jean-Luc Steinmetz. Le célèbre critique et poéticien rappelle l'existence d'une coordonnée thématique majeure de l'œuvre nervalienne, conçue comme trajectoire allant du désespoir à la résignation, malgré la découverte d'une « non-révélation ». Bertrand Marchal nous invite à une relecture de l'hermétisme nervalien, ayant à la base la superposition des sens, parcours déployé entre la poétique de la chimère et la décomposition du texte et de ses figures en une pluralité de possibles. Le problème posé par Lieven D'hulst revient à des questions connues par les écrivains-traducteurs, en montrant la manière dont les deux arts s'influencent réciproquement dans la pratique nervalienne de l'écriture, les affinités électives les plus « visibles » étant repérées entre le poète du Valois et le romantique allemand Henri Heine. De très intéressantes contributions explorent le domaine si passionnant de l'imaginaire nervalien, envisagé comme porte ouverte sur la modernité de l'expression poétique française à l'époque du « coucher du soleil romantique ». Michiko Asahina interroge les secrets de l'inspiration du « capharnaüm », en relation étroite avec le goût très prégnant chez Nerval de la collection et de l'archéologie, la passion de la caverne et du rêve. Fumiko Endo pose très poétiquement le problème d'une *Naissance rêvée*, à travers la *Polysémie d'un fragment manuscrit délaissé de Promenades et Souvenirs*. Il s'agit d'un texte considéré comme « une partie des Mémoires du je relative à la vie d'avant sa naissance (...) », histoire d'errance et d'ineffaçable nostalgie de la patrie céleste, variation d'un conte du Valois, exprimé « dans une parole autre qu'humaine ». Jonathan Strauss s'attache à mettre en évidence, à travers l'approche nervalienne de la temporalité, la quête de l'origine. Au centre de cette quête demeure la figure maternelle, image extrêmement complexe qui joue sur plusieurs niveaux de répétition et de mimésis, et qui, par cela, fait le lien avec une autre origine, celle de l'imprimerie. *Sous le signe de Loreley, une Arcadie dans le monde germanique* est le titre attachant de l'étude signée par Henri Bonnet. Plaisir du

paysage doublé constamment du plaisir artistique, c'est ce qu'offre « l'Arcadie autre », « l'Arcadie d'artistes de Weimar », plaisir décelable dans des fragments nervaliens où se révèlent « la fascination du mystère, l'émotion de la découverte et la cristallisation de l'altérité ». L'étude de Michel Brix porte sur *la femme, l'amour, la nature*. La seconde séquence du titre nous édifie davantage sur l'originalité de la perspective. Il s'agit de *Nerval et le christianisme, avant Aurélia*. On rappelle le fait que le dialogue qu'entretient l'œuvre de Nerval avec le christianisme constitue l'une des facettes majeures de sa modernité. La problématique de l'imaginaire nervalien qui se résout en de multiples identifications revient avec le texte signé par Gérard Cogez, *Nerval à l'épreuve du féminin*. Au-delà de la superposition des figures féminines dans le cadre du phénomène d'identification à la mère, reste le regard neuf sur une épreuve majeure conjurée par l'écriture : regarder le féminin comme appartenant au registre de l'être plus qu'à celui de l'avoir. Daniel Lançon propose un parallèle inédit : *Gérard de Nerval et Jean-Jacques Ampère en Egypte : mise à l'épreuve des savoirs et rencontres d'altérités*. La comparaison expose deux types d'approche, l'une poétique, l'autre historienne et savante d'une même réalité. Le résultat de la quête nervalienne serait « une utopie régressive critique de la civilisation occidentale ». La fort complexe série d'études consacrées à l'imaginaire nervalien se ferme sur un texte signé Guy Barthélemy, *Contraste, paradoxe et poétisation de l'ailleurs dans le Voyage en Orient*. Du contraste au paradoxe, il s'agit d'un cheminement dans la réalité et dans la fiction qui aboutit à la poétisation de l'Orient.

La deuxième partie, *Nerval et ses lecteurs*, nous propose des perspectives comparatistes qui éclairent sous un jour nouveau certains aspects de l'œuvre nervalienne. A côté de l'étude de Hisashi Mizuno sur *Sylvie et La Revue des Deux Mondes*, celle de Shu Fujita sur *Les œuvres dramatiques et la politique de Nerval*, on a la joie de découvrir le rapprochement que nous connaissions, mais qui méritait bien un rayonnement vers d'autres horizons critiques. Il s'agit de l'intéressante contribution de Marina Mureșanu Ionescu, *Nerval et le poète roumain Eminescu*, fruit d'une recherche ample et très poussée, méthodique et subtile à la fois, à même de mettre en valeur le dialogue des cultures à travers les deux noms représentatifs du Romantisme français et roumain, grâce au phénomène d'« influence radiante » qui semble avoir opéré sur le terrain romantique européen et qui a rendu possible ce parallèle.

Nerval dans son temps en avance sur son temps ne se construit pas

sur un paradoxe, mais c'est une partie de l'ouvrage où l'on se propose d'expliquer et d'argumenter la méconnaissance de l'œuvre de Nerval dans son temps par, justement, son avance sur son temps, comme dans le cas de tous les grands créateurs. C'est aussi un aspect incontournable de sa modernité. Violaine Boneu propose *une lecture de Sylvie au regard des Gaîtés champêtres de Jules Janin*. Le rapprochement des deux auteurs est réalisé en vertu de l'histoire des genres (l'idylle). Gisèle Séginger pose le problème de *la Modernité du sacré nervalien* à travers une vision d'un monde réenchanté, monde du rêve et du sentiment d'une spiritualité sans transcendance. La modernité de Nerval tiendrait surtout au désir de réenchanter un monde où les contraires soient une fois pour toutes conciliés. Sur la rencontre de deux courants apparemment irréconciliables, le Réalisme et le courant fantaisiste, autour des années 1850, se construit la démonstration très convaincante de Gabrielle Chamarat-Malandain. *Les Faux Saulniers* font se superposer ironiquement les deux courants, et ce n'est pas le seul exemple nervalien de ce type. Karin Gundersen s'interroge sur le monde d'*Octavie*, dominé par l'inquiétude. Ses formes en sont nombreuses, comme les failles du texte où l'inquiétude apparaît. Eric Bordas propose le concept de « prose lisse » à partir de l'analyse de *Sylvie*. L'originalité de ce texte représentatif est située dans cette « poétique de l'absence », art du silence, de la discrétion, du non-dit.

La partie de l'ouvrage consacrée à la *postérité littéraire de Nerval* s'ouvre sur une étude de Jacques Bony, *Modernité de Nerval : un nouveau récit*. La nouveauté du récit nervalien impose une nouvelle *dispositio*, un texte équivoque, expérimental, complexe, double, à l'encontre de l'ordre habituel des choses. Dans *Écritures de l'irrationnel*, Dagmar Wieser examine les « deux temps » de la critique proustienne appliquée au texte nervalien. On passe du statut de l'illusion au rôle de la mémoire pour mieux comprendre les procédés narratifs qui découlent du « travail du rêve ». Dans « Échos sans fin » sont examinés les effets produits sur les surréalistes par l'auteur des *Chimères et d'Aurélia*, d'une « œuvre révolutionnaire » qui n'a cessé d'ébranler le « je suis », dont le texte est le terrain de la dissociation du moi.

Il était normal que ces « échos sans fin » conduisent à un *Nerval intemporel*. Le titre de l'étude de Françoise Sylvos a bien valu l'attente du « dénouement », puisque tous les fils y mènent : *Nerval, moderne et intemporel*. Un des secrets de l'intemporalité de l'écrivain résiderait dans sa présence à tous les plans de son siècle : social, psychique, social, politique, historique et littéraire. Avant d'offrir une réponse à la question « Lire Nerval en

temps de crise ? », Pierre Champion se propose d'examiner le problème pratique et théorique de la lecture de Nerval au XXI^e siècle. Un réenchâtement contextuel, culturel et religieux de tout un monde désenchanté que nous habitons serait souhaitable. Il faut rejoindre par la lecture ce travail de l'écriture qui va « au rebours de la perte du sens, et de l'entropie des forces de la pensée et de la vie elle-même », enseignement essentiel de la poésie nervalienne.

La nécessité de revenir à un texte qui ne cesse de susciter l'attention et de produire la joie de la découverte est partout affirmée dans les consistantes études que ce recueil regroupe avec un profit intellectuel et affectif inespéré dans ces temps de crise. Comme l'affirmait Pierre Champion, « lire Nerval maintenant, c'est peut-être, justement, le lire dans un (dans le) moment opportun ». Avoir lu cet ouvrage par excellence enrichissant, d'une qualité exceptionnelle et d'une richesse remarquable, a été pour nous une opportunité que l'on aimerait partager avec tous ceux qui s'attachent encore à la littérature et à ses pouvoirs !

**Mircea Ardeleanu (dir.), *Journées scientifiques internationales* n°
1. *Mélanges offerts à Irina Mavrodin*, Sibiu, Éditions Universitaires
« Lucian Blaga », 2010, 435 p., ISBN 2068-2506**

Florina-Liliana MIHALOVICI

Université « Ștefan cel Mare » Suceava – Université de Limoges

Le numéro inaugural des *Journées scientifiques internationales* englobe les actes du colloque tenu les 19-29 novembre 2009 au Département d'Études françaises et francophones de l'Université « Lucian Blaga » de Sibiu. Il marquait, à côté d'autres activités, le 40^e anniversaire de l'enseignement philologique de Sibiu et s'est déroulé sous le patronage spirituel d'Irina Mavrodin dont on fêtait, la même année, le 80^e anniversaire. Réunies en volume, les interventions en colloque et un certain nombre de contributions, notamment de chercheurs étrangers, composent ce premier numéro de la publication scientifique du DEFF Sibiu, sous-titré *Mélanges offerts à Irina Mavrodin*.

L'immense œuvre d'Irina Mavrodin en tant que femme de lettres, traductrice, théoricienne et critique littéraire, professeure et directrice de recherche, nourrit les approches de la première section de l'ouvrage, « Irina Mavrodin – une vie dans les livres », mais tous les articles participent de cet acte d'offrande. Irina Mavrodin signe le texte inaugural du volume, « L'impulsion originelle (Le paradigme proustien) ». Dans l'avant-propos, « Irina Mavrodin à Sibiu », M. Mircea Ardeleanu, coordinateur du volume, se fait le porte-parole du collectif du DEFF Sibiu, organisateur de la manifestation, de tous les participants au colloque, pour exprimer la gratitude et la vénération de plusieurs générations de chercheurs à l'égard de la dédicataire du volume, en évoquant, tout particulièrement, les relations privilégiées d'Irina Mavrodin à Sibiu et au DEFF : la co-organisation des 15 éditions des colloques Cioran, son activité en tant que professeure associée au DEFF pendant 15 ans, la direction de 4 thèses de doctorat, l'exemple vivant d'une vie entièrement mise au service d'un idéal intellectuel, humaniste et humain.

Le modèle de comportement auctorial que propose Irina Mavrodin et

qu'elle désigne par le syntagme « le paradigme proustien », a pour point de départ la traduction des *Carnets* de Proust qu'elle venait de finir. Ce modèle pourrait avant tout être défini par une sorte d'indifférence par rapport à la phrase « bien écrite », que Proust sacrifie souvent à ce qu'il nomme la « traduction » de sa « vérité » à lui (fondée, à l'origine, sur la « sensation » et l'« impression »). Irina Mavrodin montre que la lecture/la traduction des *Carnets* proustiens nous met en contact avec ce *primum movens*, avec la cellule génératrice même dont est née l'œuvre de Proust. On y retrouve donc un Proust des commencements, avec ses maladresses, ses tâtonnements, un Proust qui n'est pas sûr de trouver ce qu'il cherche, mais qui continue à chercher, en nous entraînant nous-mêmes dans sa recherche, un Proust qui nous purifie de tout cliché, et qui nous place, par un geste suprêmement authentique, dans la joie de l'impulsion originelle.

Maria Otilia Oprea (« La poésie mavrodinienne en tant que prière »), Mihaela-Gentiana Stanisor (« La poésie comme étonnement devant les mots et la mort ») et Eugène Van Isterbeek (« Les voix de l'âme »), se penchent sur l'originalité de la création poétique d'Irina Mavrodin ; Doina Constantinescu en explore les assises philosophiques ; Dumitra Baron étudie les interviews d'Irina Mavrodin pour en dégager une poétique et, avec Maria-Otilia Oprea, recueille quelques propos sur la langue, la pratique et la théorie de la littérature, la traduction, l'écriture etc. Mme Rodica Fofiu explore la contribution d'Irina Mavrodin à la théorie du fantastique. M. Mircea Ardeleanu interroge le texte de présentation de l'album *Poussin*, publié en 1981 aux Éditions Meridiane, texte crucial pour l'avènement d'une « poïétique » dont Irina Mavrodin est un des tenants les plus considérés.

Quatre contributions composent la section II : « Langue française, linguistique, linguistique appliquée ». Sont traitées des questions d'orthographe du français (Robert Massart, professeur à La Haute Ecole Condorcet, Mons, Belgique, secrétaire général de l'ABPF), de lexicologie (M. Adrian Iancu, DEFF Sibiu), de syntaxe (Jan Goes, Université d'Artois et Mme Rodica Mihulecea, DEFF Sibiu).

La section III réunit des contributions sur des thèmes de littérature et de civilisation française de : Francis Claudon (Université Paris 12, « Beyle et Haydn ») ; Alexandra Olga Antonescu (étudiante, DEFF Sibiu, « Bonheur et sentiment de l'absurde chez A. de Saint-Exupéry ») ; Cécilia Condei (Université de Craïova, « Écritures du moi, images de soi et configurations auctoriales pré/textuelles ») ; Oana Cristina Dima (doctorante à l'Université de Suceava, « L'impressionnisme chez Guy de Maupassant ») ; Elena Daniela

Grigorescu et Iulian Toma (doctorants au Canada, respectivement, « Le mythe napoléonien chez Stendhal et Balzac » et « Quel statut pour les poésies d'Isidor Ducasse ? »); Alexandra Jeleva (doctorante, Bulgarie, « De l'utopie au fantastique » chez Denis Vairasse et Restif de la Bretonne); Ioana Eveline Marculescu (doctorante, France, « L'éloquence amoureuse et politique chez Vauvenargues »); Roxana Monah (doctorante, Université de Iași, « Couleur/s d'Orient : nommer l'innommable, représenter l'irreprésentable »), Philippe Mustière (professeur en Sciences de la Communication, Ecole Centrale de Nantes, France); Vera Pit (Université de Craiova, Bernanos, la grâce de la lecture »); Cristina Poede (professeur de français au Collège National et au Centre Culturel Français de Iași, « L'Italie de Gracq »); Emilia Ioana Vaida (DEFF Sibiu, « Le concept d'impersonnalisation dans la *Correspondance* de G. Flaubert »).

La perspective francophone est illustrée, dans la quatrième section, par la contribution de Lucia Zaharescu (DEFF Sibiu, « La commémoration de la bataille des Plaines d'Abraham ») et par les travaux de quatre doctorantes : Briana Belciug (Université de Suceava, « Assja Djébar : *La disparition de la langue française* ou la force de la mémoire »), Florina Cercel (Université de Suceava, « Amin Maalouf. La quête de l'identité à travers l'art »), Eva de Ronne (Université d'Artois, France, « Fragments d'un discours au féminin »), Brindusa Petronela Ionescu (Université de Iași, « Identité et altérité dans *La Vallée de la jeunesse* d'Eugène »).

L'unique article de la section V (Didactique du FLE), signé Sylvain Audet (lecteur de français au DEFF Sibiu), traite des « Voyelles orales du français prononcées par des apprenants roumains. Enjeux psycholinguistiques et réflexions didactiques ».

Enfin, dans la section VI (« Théorie et pratiques de la traduction »), le lecteur trouve un article sur la traduction du français vers le roumain (Jan Goes/Doina Zamfira Goes, « *La Nausée/Greața* : structures métaphoriques et traduction/s »); un article sur des expériences particulières de traduction (Ariane Lüthi, Université de Strasbourg, « Roubaud trans-crédant Pétrarque ») et un article sur l'évaluation des traductions (Marilena Milcu, DEFF Sibiu, « La qualité de la traduction : méthodologie d'évaluation »).

Si diversité égale richesse, comme l'on dit, nous nous trouvons devant un volume riche, dont l'unité consiste dans son statut de florilège de résultats de recherche offerts en hommage à la personnalité exemplaire et emblématique d'Irina Mavrodin.

Elena-Brândușa Steiciuc, *Fragments francophones*, (avant-propos de Michel Beniamino), Iași, Éditions Junimea, 2010, 192 p., ISBN 978-973-37-1429-3

Denisa-Adriana OPREA
S.N.S.P.A. Cluj-Napoca

Que ce soit par le biais des traductions, disponibles au public large, ou par le truchement des cursus universitaires, les littératures francophones se sont taillé ces dernières années une place de choix au sein de l'espace culturel roumain. Un champ critique est également en train de se constituer autour de cette « discipline », que viennent justement consolider les *Fragments francophones* d'Elena-Brândușa Steiciuc.

Fort de l'élégance et de la rigueur qui sont le propre de l'auteur, le livre est avant tout le fruit de cette aptitude à l'*émerveillement* qui régit le parcours critique et académique de la présidente de l'ARDUF. Il s'agit là – avec un concept emprunté à Mme Irina Mavrodin, l'une des figures de proue de la francophonie roumaine contemporaine, à qui l'universitaire de Suceava dédie un texte émouvant – de la capacité de porter « un regard tout neuf sur les êtres et les choses » (p. 68), soit de briser les cadres du canon littéraire et partir à l'aventure, se laisser ensorceler par d'autres imaginaires et d'autres voix.

La structure du livre relève d'une poétique du disparate, qui semble à juste titre la plus appropriée lorsqu'il s'agit d'approcher les littératures francophones. Deux interviews, respectivement avec Liliane Ramarsoa, directeur régional de l'Agence universitaire de la Francophonie pour l'Europe centrale et orientale, et avec l'écrivain marocain Tahar Ben Jelloun, et un compte-rendu de la situation des études francophones en Roumanie encadrent douze textes qui introduisent le lecteur à l'œuvre de divers auteurs francophones. Au nom d'une francophonie « plurielle » (p. 11), et par le biais d'une approche pour la plupart thématique et poétique, s'y côtoient le rire tragique de Réjean Ducharme et les pratiques marocaines traditionnelles que mettent en scène Ahmed Beroho ou Tahar Ben Jalloun, le nomadisme de J.-M. G. Le Clézio et l'avertissement de Boualem Sansal contre les dangers du

fanatisme religieux, ou encore les drames provoqués par le régime communiste, tels qu'ils sont reflétés par des écrivains roumains d'expression française (dont Oana Orlea, Lena Constante et Paul Miclău).

La condition commune de la plupart des écrivains étudiés est celle de l'entre-deux – entre deux cultures, entre deux langues, parfois même entre deux identités, comme c'est le cas de Vassilis Alexakis. Loin d'engendrer des conflits intérieurs ou des fractures identitaires, cette condition se trouve à la source même de la création. En effet, c'est grâce à leur statut de *passseurs* que les auteurs abordés parviennent à inscrire dans le patrimoine universel tant des expériences individuelles ou collectives traumatisantes, comme c'est le cas du Goulag roumain ou de l'Algérie postcoloniale, que des pratiques et des croyances que la (post)modernité tend à gommer, mais qui ne font pas moins partie de l'héritage culturel de l'humanité. Le français est dans ce cas un véhicule, un moyen de conjuguer identité et universalité et d'aller à la rencontre de l'Autre, afin de le connaître et de mieux se connaître. Et c'est là, à nos yeux, par-delà tout le débat qui entoure le concept, l'intérêt de la francophonie : ménager un espace de la rencontre de l'Autre et de l'expression de soi.

Le livre d'Elena-Brândușa Steiciuc est également riche sur le plan des concepts qu'il véhicule et qui parviennent à dresser un véritable portrait du monde contemporain : extraterritorialité, exil, altérité, mais aussi patrimoine de la douleur, responsabilité. Il vaut aussi par la riche bibliographie, qui ouvre au lecteur l'espace des lectures possibles. Il prend, enfin, tout son poids si l'on pense dans la foulée des deux autres livres que Mme Steiciuc a dédiés aux littératures francophones, respectivement *Horizons et identités francophones* (2006) et de *La francophonie au féminin* (2007). Cette nouvelle publication vient renforcer la position de spécialiste des littératures francophones, et notamment des littératures du Maghreb et du Québec, de l'universitaire Elena-Brândușa Steiciuc.

Vasile Robciuc (dir.), *Les Cahiers/ Notebooks/ Caietele Tristan Tzara - Publication internationale pour l'étude des Avant-gardes contemporaines*, Moinești, Editions Babel, 2010, 1190 pp, ISSN 1584-8825

Radu I. PETRESCU

Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași

Viennent de paraître « *Les Cahiers/ Notebooks/ Caietele Tristan Tzara - Publication internationale pour l'étude des Avant-gardes contemporaines* » (Editura Babel, Moinești, 2010), ouvrage conçu et réalisé par le professeur Vasile Robciuc, président de l'Association Culturelle et Littéraire « Tristan Tzara » de Moinești. On connaissait déjà, par les numéros parus les années précédentes, le style éditorial de cette revue : grand format, chaque numéro comptant plus de 300 pages et donc un nombre remarquables de textes critiques, d'essais et de textes littéraires proprement dits, mais cette fois-ci l'infatigable M. Robciuc s'est surpassé lui-même : car il s'agit maintenant de deux tomes (du même format monumental, avec des couvertures cartonnées) totalisant plus de 1200 pages. À cela s'ajoute un CD, intitulé « *tous azimuts* » – 16 auteurs d'aujourd'hui à la rencontre de DADA ». Il faut l'avouer : devant ces tomes aux dimensions impressionnantes, la plume du « recenseur » semble paralysée... En effet, peu de publications littéraires espèrent atteindre, de nos jours, au moins le quart de ces dimensions – lesquelles sont d'habitude celle d'un dictionnaire ou d'un tome d'encyclopédie. Et, en fait, il me semble que c'est justement l'idée d'encyclopédie qui a été le « concept » de base envisagé par M. Vasile Robciuc pour la réalisation de cette publication.

Impossible, donc, de rendre compte en quelques pages de *tout* ce que ces deux tomes comprennent, impossible de nommer *tous* ceux qui y ont collaboré ! Essayons d'abord d'en offrir, de ces deux massifs recueils de textes, l'architecture : le premier tome est divisé en neuf sections : la première, *L'avant-garde et ses avatars. Les Manifestes Dada*, regroupe une dizaine de textes, la deuxième, de moindre envergure, porte sur *Dada et son étape roumaine*, la troisième a pour thème *Écllosion et continuité dans l'avant-garde*

roumaine ; la quatrième, et la plus substantielle, envisage, à travers une trentaine de textes, une aire encore plus vaste : *Dadaïsme, surréalisme et autres -ismes* ; il y a aussi les sections *Sous le signe des Avant-gardes contemporaines*, *Les Avant-gardes et les aventures de la modernité*, *À proximité de l'Avant-garde*, une section de textes poétiques, elle aussi fort étendue et variée, et, enfin, trois sections qui portent sur Dada / l'Avant-garde et le théâtre. Ceux qui ont collaboré à ce premier tome, venus, en effet, de « tous azimuts », composent une équipe vraiment internationale, d'un tonifiant cosmopolitisme et d'une grande qualité ; citons ici quelques noms seulement : Henri Béhar, Pierre Taminiaux, Petre Răileanu, Serge Fauchereau, Michel Sanouillet, Șerban Foartă, Mary-Ann Caws, Stephen C. Foster, Marina Mureșanu Ionescu, Jenő Farkas, Michael Finkenthal, Arturo Schwartz, Ion Pop, Anna Ledwina, Helena Badell-Giralt, Isabelle Krzykowski, Fumi Tsukahara, Liliana Cora-Foșalău, Marc Köber, Radu Andriescu... et bien d'autres (au total, ce tome compte un peu *plus de cent* collaborateurs ! – dont les noms sont soigneusement listés en fin de volume).

Le deuxième tome continue cette vaste et plurielle démarche (la numérotation des pages et celle des sections continuant celles du premier tome) : ainsi, le deuxième tome – dont la première page a le numéro 681 – comporte 5 autres sections, numérotées de X à XIV, plus – signe que tout n'a pas encore été dit – un *Appendice* (la XV^e partie). Il y a d'abord une partie où l'on trouve de nouvelles traductions de certains poèmes de Tzara, de Breton et de quelques poètes roumains (parmi lesquels Urmuz, Mihai Ursachi et Geo Bogza), puis une partie consacrée à *L'Avant-garde [et à] Son écho dans l'histoire des arts contemporains*, dénombrant pas moins de 30 articles, essais et études. En les extrayant plutôt de manière aléatoire de ce « chapeau » plein de textes, citons ici d'autres noms d'auteurs : Theresa Millet-Sancho, Raffaele Bedaria, Radu Stern, Livia Cotorcea, Basarab Nicolescu, Ramón Dachs, Adrian Pic, Viorica Guy-Marica, Milly Heyd, André Gervais, Alain Georges Leduc, Simona Cigliana, Vasile Robciuc... Suit une autre très importante section, dédiée à *L'Avant-garde et [à] son univers sonore* : là, on a la surprise et le plaisir de trouver, à part des articles et des essais sur ce thème, des partitions musicales : ainsi, de Ionică Pop, on y trouve, en version intégrale, *La deuxième aventure céleste de Monsieur Antipyrene. Opéra dadaïste pour 8 interprètes et orchestre de chambre, sur une pièce de Tristan Tzara* ; puis, signées par des compositeurs tels Sabin Păutza, Aurel Stroe, Violeta Dinescu, Nicolae Brânduș, Mihail Virtosu..., les partitions de diverses autres pièces musicales, inspirées toutes, il va sans dire, par Dada ou par les

autres courants de l'Avant-garde historique. Il y a enfin la XIIIe section, qui rassemble des *Textes divers* ayant plus ou moins trait à l'Avant-garde, mais toujours intéressants. On peut noter, entre autres, la signature de Haruya Sumiya, d'Andrei Oișteanu, de Frank Ancel, de Florin Mihăilescu, de Mary Kushnikova... Au final, deux parties, dont une à caractère bibliographique et une autre de *Correspondance* : la transcription (et la traduction) du courriel reçu par le professeur Robciuc de la part de ses plus illustres collaborateurs au fur et à mesure de la réalisation de ces *Cahiers Tzara* pour 2010 – correspondance témoignant à la fois de l'intérêt toujours vivant pour l'esprit de l'Avant-garde, comme pour la vaste et admirable entreprise de M. Vasile Robciuc.

À ces deux tomes vient s'ajouter, cette fois-ci sur support électronique, le CD, qui constitue une véritable collection de documents radiophoniques : des textes de, et dits par, Tristan Tzara, Kurt Schwitters, Serge Fauchereau, Alain Bosquet - pour ne donner ici que les noms les plus importants.

Incontournable, toutefois, et ceci malgré la systématisation du matériel qui compose le recueil, l'impression de bric-à-brac, de bazar, que donnent au lecteur ces *Cahiers*..., d'autant plus que, même si la grande majorité des textes est en français, on y trouve aussi des textes en anglais, russe, espagnol, italien. Mais, au fond, cet air hétéroclite, qui a quelque chose d'un Almanach populaire et d'un marché aux puces à la fois, s'inscrit fort bien dans la tradition et le style des avant-gardes historiques.

On ne peut vraisemblablement pas imaginer le nombre exact de télégrammes, de coups de téléphone, de lettres, de fax et de mails envoyés par le professeur-président Robciuc durant la mise en œuvre de ces *Cahiers*, ni combien de fois, au bout du fil, sa voix métallique et inquiétante ait résonné, scandant subtilement ses phrases, à l'oreille de ses collaborateurs, combien de fois, peut-être, en arrivant comme de nulle part, il leur est apparu, imperturbablement et de façon soudaine, au tournant d'une rue obscure, vers un soir qui s'annonçait absolument calme et banal ou bien par un froid matin brumeux... – et tout ceci afin qu'il puisse mener à bout son projet !¹

¹ Pourtant, soulignons aussi le précieux apport des institutions locales à la réalisation de ce projet littéraire et culturel (et d'ailleurs combien francophone), plus exactement, l'appui financier, logistique et moral du maire de Moinești, M. Ilie Viorel.

**Maia Morel (coord.), *Parcours interculturels. Être et devenir.*
Côte-Saint-Luc, QC, Editions Peisaj, 2010, 303 pp.,
ISBN 978-2-9811987-0-9**

Elena-Brândușa STEICIUC
Université « Ștefan cel Mare », Suceava

En ce début de millénaire, le multiple contact des cultures les plus diverses constitue, indéniablement, le visage que le monde se prépare à montrer à l'avenir. L'interculturel concentre, par conséquent, l'intérêt de la recherche de ces dernières années, d'autant plus que les diverses aires culturelles et géographiques de la planète subissent un processus de métissage, dont la spécificité est loin d'être tirée au clair une fois pour toutes.

Le récent volume coordonné par Maia Morel, *Parcours interculturels. Être et devenir* s'organise autour de cette thématique passionnante et ce n'est pas un hasard si l'ouvrage porte le sous-titre *Mélanges offerts à Pierre Morel¹*, dont on connaît le dévouement à la cause des relations interculturelles et de la francophonie.

Organisé en quatre parties, selon la perspective et les instruments par lesquels on aborde la thématique centrale, l'ouvrage réunit 28 études signées par des chercheurs réputés, provenant de (presque) tous les continents et s'exprimant en plusieurs langues : français, espagnol, roumain, anglais, témoignage du souci de diversité et de *mélange*.

La première section, *La littérature au cœur des cultures*, de loin la plus ample, donne le ton, par des interventions qui visent l'interculturel dans le vaste champ de la littérature. Plusieurs de ces articles se penchent sur la situation postcoloniale, soit en Afrique subsaharienne (Alain Sissao, Mwamba Cabakalu ou Maurice Amuri Mpala-Lutebele et Jean Kashombo Ntompa, pages 11 ; 19 ; 36), soit au Maghreb (Charles Bonn, qui donne une magistrale analyse du « roman familial » et de la « scénographie tragique » dans l'émergence du texte littéraire maghrébin entre deux langues, p. 43) ou bien

¹ Ancien directeur du BECO de l'AUF à Bucarest, actuellement Professeur et directeur adjoint de l'Institut de Recherches philologiques et interculturelles à l'ULIM (Chișinău), auteur de plusieurs ouvrages, dont : *Parcours québécois. Introduction à la littérature du Québec*. Pierre Morel (coord.). Cartier, Chișinău ; *Pour une francophonie réaliste*, ULIM, Chișinău, 2007.

aux Antilles (Carmen Boustani sur « les effets du masculin / féminin dans l'interculturel », p. 53).

On peut lire également l'intéressante étude de Z. Bernd sur les relations littéraires interaméricaines (p. 65), la réflexion de Justo S. Alarcon « sobre la literatura y la critica chicanas » (p. 76). Pour ce qui est de l'Europe, la section se termine par un regard porté sur les représentations des Allemands dans la littérature slovaque (Dominique Soulas de Roussel, p. 100) et sur la dramaturgie moldave de l'extrême contemporain qui thématise la question de l'exil, dans l'excellente intervention d'Elena Prus (p. 113).

Le questionnement linguistique va de pair avec toute approche de l'interculturel et c'est là une source intarissable de réflexions, réunies dans la section *D'une langue à l'autre*. Laura Lopez Morales se penche sur « los retos contemporaneos de la traduccion » (p. 127), alors que l'éminent sociolinguiste Henri Boyer trace les contours de « la *bâtardise* (ethnosocio)linguistique », tout en analysant « les parures hybrides, entre interlectes et interlangues » (p. 137). La terminologie culinaire roumaine « între est si vest » est commentée avec moult savoir et délices – et pour cause ! - par l'académicien Marius Sala (p. 157). Georgiana Lungu-Badea aborde « l'ipséité de l'écrivain bilingue », appuyant ses observations fort pertinentes sur l'œuvre de Matei Visniec et Dumitru Tsepeneag (p. 144) alors que Ghislain Potriquet discute des « paradoxes de l'éducation bilingue aux Etats-Unis » (p. 163).

Pour ce qui est du domaine des arts, l'interculturel y trouve une place de choix et c'est ce que tentent d'analyser les études de la troisième section, *Artistes en quête*. L'art digital y est présent par le témoignage de Pat Badani, qui creuse un sujet fort intéressant, « On Digital Art, Latin America and the Aesthetics of Infiltration » (p. 175). Le portrait de l'artiste de double culture Saul Kaminer prend contour grâce à un entretien avec Christine Frériot (« Voir l'autre en soi-même », p. 184), accompagné d'images représentatives de ce parcours. Prenant comme point d'ancrage le « phénomène Brancusi », Maia Morel définit le rapport entre « interculturalité et création artistique », le premier concept ayant le statut d'« enjeu d'intégration et / ou d'affirmation artistique » (p. 195).

La quatrième et dernière partie du volume que nous présentons regroupe des articles dont le point commun est de « construire des identités », dans des contextes aussi variés que le domaine institutionnel, culturel ou bien personnel. « Être francophone bulgare » (Antony Todorov, p. 217) va de pair avec l'enquête sociologique entreprise par D. Arbone et Mirela Moldoveanu sur l'insertion socioprofessionnelle des immigrants roumains au Canada (p.

241) ou bien avec « Afroeuropéens des XXI : El estallido des concepto de identidad », dont discute Immaculada Diaz Narbona (p. 228). Margareta Gyurcsik et Lavinia Barlogeanu analysent avec finesse les cas de deux auteurs « migrants » : Naïm Kattan et Salman Rushdie (p. 252, respectivement 261). Constantin Cucoș et Ciprian Ceobanu parlent des « interdependențe și stimulări posibile » entre « cultura digitală și interculturalitate » (p. 274).

Cherchant à faire comprendre – comme le dit la 4^{ème} de couverture – « les phénomènes d'interaction entre les cultures et entre les individus, c'est-à-dire à mieux comprendre le monde dans lequel nous vivons », le volume collectif coordonné par Maia Morel nous apparaît comme le fruit d'une recherche diverse, mais convergente. *Parcours interculturels. Être et devenir* sera, à coup sûr, un précieux instrument de travail pour tous ceux qui, intéressés par les phénomènes en question, continueront cette recherche.

**Luminița Diaconu, *Écrits sur l'imaginaire français : valeurs culturelles, représentations et transgressions symboliques*,
Éditions de l'Université de Bucarest, 2009, 304 p.,
ISBN 978-973-737-708-1.**

Mihaela VOICU
Université de Bucarest

Réunissant pour la plupart des études qui ont fait l'objet de communications présentées par l'auteure depuis 2002 à des colloques nationaux ou internationaux, publiées ensuite dans des volumes collectifs ou des revues de spécialité, le livre de Luminița Diaconu *Écrits sur l'imaginaire français : valeurs culturelles, représentations et transgressions symboliques* restitue un parcours intellectuel. Parcours qui a pour point de départ le livre *L'imaginaire médiéval de la sexualité : le topos du « cœur mangé*», publié en 2006 aux EUB en prolongeant et approfondissant la réflexion sur le topos du cœur mangé. L'auteure ne se limite pas à l'imaginaire littéraire mais convoque également la science médicale (« Aperçu des représentations du cœur dans les textes médicaux depuis l'Antiquité jusqu'au XIV^e siècle »), le savoir théologique (« Le cœur et ses fonctions dans les écrits théologiques aux XII^e-XIII^e siècles », « La conception abélardienne du péché ou le plaisir charnel accepté dans le cadre des relations conjugales »), la spiritualité médiévale (« Le monachisme féminin dans la correspondance entre Héloïse et Abélard : discipline du corps ou discipline de l'âme ? », pour aboutir à une remarquable synthèse sur « Les vertus métaphoriques du cœur dans la littérature courtoise aux XII^e-XIII^e siècles ». Cette investigation complexe permet à Luminița Diaconu d'affirmer que le cœur se situe « aux confins du charnel et du spirituel et désigne l'essence de l'intériorité et/ou l'être humain dans son unité charnelle et spirituelle » (p.100). Surtout cette analyse minutieuse des différentes significations du « cœur » conduit l'auteure à relever une certaine ambivalence impliquant la transgression des normes et pointant sur la modernité (« La cardiophagie amoureuse au XIII^e siècle : transgression alimentaire ou sexuelle ? », « L'émergence de l'espace intime dans la littérature courtoise des XII^e-XIII^e siècles »).

À partir de là, la réflexion s'élargit et se dirige vers « l'Autre », qu'il s'agisse du corps et de l'affectivité féminine (« Quête de Dieu et Amour de l'Autre dans *Le Roman du Castelain de Couci et de la Dame de Fayel* », « Le jaloux – une corporéité aux frontières de l'homme et de la bête : sire Archambaut du roman *Flamenca* »), d'un autre visage de la femme, dont la voix et l'autorité commencent à s'affirmer (« La Voix de la femme – une force dominatrice dans l'univers épique ? »), d'une perspective « autre » sur l'idéal chevaleresque (« Gautier d'Aupais ou la mise en question de l'idéal chevaleresque »), des espaces autres. Le parcours de cette quête de l'altérité spatiale conduit l'auteure depuis les *mirabilia* orientales (« Des monuments funéraires dans *Le Roman d'Alexandre* ») à un Orient situé entre tradition légendaire et observation scientifique, Orient qu'il s'agit surtout de conquérir (« Les pèlerins occidentaux des XIV^e-XVI^e siècles et l'espace méditerranéen oriental ») mais aussi de connaître de façon objective (« Maupassant et la religion de l'Autre », « Synesthésies orientales : la représentation de l'Orient dans les journaux de voyage de Guy de Maupassant »).

En somme, *Écrits sur l'imaginaire français* n'est pas seulement un recueil d'études sous-tendu par les diverses dimensions de l'imaginaire mais s'organise comme un ensemble cohérent que Luminița Diaconu construit avec grande habileté et parfaite maîtrise.

Le lecteur – qu'il s'agisse d'étudiants ou de spécialistes avisés – aura sans doute plaisir à suivre le parcours proposé avec intelligence, rigueur et érudition par Luminița Diaconu – trouvant toujours matière à réflexion et enrichissement.

V. RÉSUMÉS DES ARTICLES

De Napoléon à la République : politique et romanesque chez Alexandre Dumas

Anne-Marie Callet-Bianco
Université d'Angers

Abstract. The political perspective of Dumas' work wasn't often taken into account. This paper attempts to comment upon his « contemporary » novels, that is, those works dealing with his time. They are : *Comte de Monte-Cristo* (1844), whose action takes place between 1815 and 1838, and *Mohicans de Paris* (1854-59), which tells the « germination » of the 1830 Paris revolution, as the action itself is located in 1827. This novel denounces the power of the time and puts forward the new values and credo : the political perspective is expressed by the novel art, by emblematic characters and situations. Between the lines, the final abandon of the Napoleonic myth can be read in *Monte-Cristo* and *Mohicans*, as it is replaced by the republican ideal.

Keywords. Napoléon, republic, democracy, justice, political criticism, social criticism.

Albert Robida et le monde politique

Daniel FONDANÈCHE
Université Denis Diderot Paris 7

Abstract. In France, there was a lot of turmoil at the beginning of the IIIrd Republic. The end of the 1870 war against Germany was quite difficult and the temptation of the « ancien régime » was huge. It is only at the beginning of the XXth century that the Republic will have full power, even if scandals and « affaires » are present. Albert Robida, book illustrator and writer in various genres, will present this age of democratic construction by allusions in his science fiction novels, which, by metaphorical discourse, were the most fitted to this endeavor.

Keywords. Robida, Republic, « ancien régime », democracy, science fiction.

La doublure en politique coloniale française : à propos du personnage du tirailleur dans *Désert* de Jean-Marie Gustave Le Clézio

Raymond MBASSI ATÉBA
Université de Maroua, Cameroun

Abstract. This study explores the notion of shallow figure in colonial politics and its instrumentalisation to reach certain purposes. It investigates the semiological status and the function of the infantryman in the French occupying army such as described in *Désert* of Jean-Marie Le Clézio. As a symbolic figure of mercenaries omnipresent in the armed conflicts of the XXth century as well as in Africa and in Europe, the infantryman remains nevertheless a political hero forgotten in contemporary literature.

Keywords. Infantryman, shallow figure, colonial politics, semiological status/function, mercenaries.

La politique du hérisson

Radu I. PETRESCU
Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași

Abstract. The study analyzes, from the perspective of its political component, the award-winning novel *L'élégance du hérisson*, written by the contemporary French author Muriel Barbery, and eventually shows the unexpected implications of the mythical thinking that acts from within the stratum of depth of this ironical and at the same time melodramatic narrative.

Keywords. Novel, hedgehog, political, art, alchemy, fable, Japan, melodrama, kitsch.

La figure de la réclusion dans *Terre des Affranchis* (2009) de Liliana Lazar

Alain VUILLEMIN

l'Université d'Artois

l'Université Paris-Est-Créteil Val-de-Marne, Laboratoire « Lettres, Idées, Savoirs »

Abstract. Exclusion, confinement, expiation : these are the three states of agregation of the novel *Terre des Affranchis*, by Liliana Lazar. The study gradually explores each of them, in a close scrutiny of the textual and meta-textual levels. If the name « Slobozia » plays on the idea of freedom, the title itself suggests an ironic reading. After the death of Ceaușescu, Romanian life seems to develop in a mysteriously oppressive way, as if forces such as God and the Devil could still exert their influences in a democratic, modern environment. The village, if not the country, is haunted by memories and superstitions, in an enigmatic setting that proves quite a challenge to French-speaking readers.

Keywords. Liliana Lazar, French novel, Romanian country life, exclusion, confinement, expiation.

Le Rivage des Syrtes – l'Histoire en biais

Cristina POEDE,

Lycée National, Iași, Roumanie

Abstract. *Le Rivage des Syrtes* may be considered a novel dealing with politics and ideologies, even if Julien Gracq denied any form of political engagement. The author suggests a certain vision on the fatality of wars, somewhat influenced by Spengler's *Decline of the Occident*. *Le Rivage des Syrtes* seems to be a historical novel ; nevertheless, the reader faces an ambiguous scenery which could refer to decaying Venice, to ancient Byzantium or to modern France during « la drôle de guerre », on the edges of World War II. Thus, the hidden plots aiming at power, the duplicities, the cowardly attitudes, the obscure diplomacy of the enemies draw up a

fascinating political background.

Keywords. *Le Rivage des Syrtes*, war, History, *Le Déclin de l'Occident*, prophetic discourse.

Manifestations de l'instance politique dans les slogans de campagne

Anca COSĂCEANU
Université de Bucarest

Abstract. In this article we examine some aspects of the pragmatical and rhetorical use of personal pronouns in the election slogan seen as a particular form of political discourse. By analyzing the 208 campaign slogans of the main Romanian political parties, we point out characteristics such as the omnipresence of TU = YOU (second person singular pronoun), the specific functioning of WE, US /vs./ YOU (plural) pronouns, the attraction of THEY in the deictic field, the transition from the ethos of the party to the ethos of the candidate. We conclude by highlighting the strong deictic character of the slogan discourse that employs a purely enunciative rhetoric, specific to an era of accentuated « personalization » of policy that may result in replacing political message by mere mediation between political and civic bodies.

Keywords. Discourse analysis, political discourse, campaign slogan, personal pronouns use.

Du politique à la politique linguistique, un véritable chassé-croisé

Samira BOUBAKOUR, Amina MEZIANI Université Lumière Lyon 2 et
Université de Biskra – Algérie

Abstract. We suggest in our article studying the relation between the political orientations and the institution of language policies ; our field of research comprises three countries with a background of social multilingualism : Algeria, Tunisia and Morocco. While determining the appropriate social and

historical climate for every country and the factors inherent to language planning, we shall analyze the evolution of the policy of arabization and the status of French language in these three countries.

Keywords. Language policy, political system, Algeria, Tunisia, Morocco, Arabization, French language, the Maghreb, educational system.

Lieux discursifs et idéologie impérialiste dans les nouveaux discours politiques sur l'Afrique

Jean Claude ABADA MEDJO
Université de Maroua, Cameroun

Abstract. The analysis of new forms of discursive policy on Africa reveals the persistence of lexical, thematical and formal recursions that give a negative overall image. This article is based on the epistemological principles of discourse analysis borrowed mostly from Amossy (1991), Charaudeau (2005) and Krieg-Planque (2009). It aims firstly at clarifying certain phenomenal statements that give a stereotypic image of Africans in common speeches (such as Sarkozy in Dakar and Obama in Accra). It also points out the strategies of ideological coercion that they mobilize in the globalized communication field.

Keywords. Discursive places, stereotypes, political discourse, discourse analysis, spectacularization, ideology, cultural imperialism, universality, Africa, the West.

Emplois stratégiques de la notion *la République* dans les discours de Charles de Gaulle

Alina GANEA, Anca GĂȚĂ
Université « Dunărea de Jos » de Galați, Roumanie

Abstract. Charles de Gaulle's political speeches display references to *France, the French people, the nation, the (French) Republic*. We suggest a line of inquiry concerning de Gaulle's political speeches pronounced from London

during the war and from France after the war. We are interested in correctly identifying the notional content lying behind such terms and their rhetorical and argumentative potential. Especially after the war, the contents of the notion *La République* is endowed with new meanings to make it appeal more strongly to the emotions of the French people.

Keywords. Rhetoric, persuasion, political discourse, political speech, discourse of power.

Éthos d'ouverture dans la Roumanie postcommuniste. Politique(s) de traduction

Elena-Irina TIRON

Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași et Centre des Études de Traduction (CETRA), Université Catholique de Louvain

Abstract. The fall of communism in Romania marked a shift of paradigm in building and approaching the country's cultural policy. The gradual opening of the post-communist society at all levels (institutional, representations, mentalities) is echoed in the translation policies, both as import and export of knowledge and cultural capital. This article aims at exploring, without trying to reach the exhaustivity of such a comprehensive topic, the setting of a coherent cultural policy in post-communist Romania, and its impact on the role(s) and functioning of translation within the publishing field. While filling in the gaps of the past and launching the new challenges of the *open society* (Karl Popper), translation in the post-communist society reveals a positioning towards the international exchange circuit of cultural and symbolic values.

Keywords. Translation studies, sociology of translation, translation flows, translation policies, cultural policies, publishing field, post-communist Romania, sociological approach, cultural capital, circulation of cultural and symbolic goods.

**L'apprentissage de plusieurs langues étrangères,
une nécessité du monde contemporain.
La situation de l'enseignement du français en Roumanie**

Mirela-Cristina GRIGORI

Inspectrice de français

Inspection Scolaire du Département de Neamț et

Université « Alexandru Ioan Cuza », Iași

Abstract. The problem of plurilinguism remains a reference point of the linguistic policy of every state. From the point of view of the linguists and didacticians, the aim of language learning should be intercultural and should facilitate the discovery of other cultures.

According to Jean-Louis Calvet, every citizen needs 3 languages: the language imposed by globalization, the one of his own country and a different language (a regional language, for example).

The situation of French language learning in Romania in the last 6 years reads as follows : it has become the 2nd foreign language to be studied in school. The interest for learning French hasn't diminished, a good proof being the large number of candidates who take part in DELF examinations. The interest for learning French is directed especially to certifying communicative competences.

Keywords. Plurilinguism, monolinguisim, globalization, foreign language teaching/ learning, political approach, initial/permanent formation of teachers, DELF.

***VI. NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES
DES AUTEURS***

Jean Claude ABADA MEDJO est titulaire d'un Ph. D. sur l'inscription du tragique dans la prose narrative française et francophone contemporaine (Ahmadou Kourouma, Patrick Modiano, Ananda Devi). Il enseigne les littératures française et francophone, ainsi que la littérature comparée, au Département de Langue Française et Littérature d'Expression Française à l'École Normale Supérieure de l'Université de Maroua (Cameroun). Ses recherches portent, par ailleurs, sur l'épistémologie de la littérature, notamment l'approche épistémocritique du texte de fiction en contexte francophone (Afrique subsaharienne, Caraïbes, Océan Indien). Il est également auteur d'un recueil poétique : *La Parole tendue*, L'Harmattan, 2010.

Samira BOUBAKOUR est maître assistant chargé de cours à l'Université de Batna-Algérie et doctorante à L'Institut de Psychologie, Université Lumière Lyon 2 – France.

Anne-Marie CALLET-BIANCO, maître de conférences à l'Université d'Angers, travaille sur la littérature française romantique. Elle a publié plusieurs éditions critiques de romans peu connus, voire inédits, d'Alexandre Dumas, pour favoriser la redécouverte d'un auteur classé un peu vite dans la « littérature populaire ».

Anca COSĂCEANU est professeur en linguistique française et didactique du FLE, directrice de thèses et professeur à l'École doctorale *Langues et Identités culturelles* de la Faculté des Langues et Littératures étrangères de l'Université de Bucarest, codirectrice du Master *Etudes françaises et francophones*, membre de la Commission nationale pour le français auprès du Ministère roumain de l'Éducation nationale. Elle a publié une quarantaine d'articles dans des revues spécialisées, en Roumanie et en France, ainsi que plusieurs volumes dont *Éléments de grammaire affective* (Cavallioti, 1997), *Sémantique lexicale* (Université de Bucarest - CREDIS, 2003), *Didactica limbilor străine – reconstrucția disciplinară* (Presses de l'Université de Bucarest, 2003), *Didactique du français langue étrangère* (Cavallioti, 2006), *Sémantique française et exercices* (Pro Universitaria, 2007).

Daniel FONDANÈCHE, enseignant-chercheur à Paris 7, il a eu une formation variée : lettres, histoire, sociologie et information-communication. Il est spécialiste de paralittératures et a produit quelques ouvrages sur ce domaine : *Le Roman policier* (Ellipses, "Thèmes & études", 2001, 110 pp.) ; *Paralittératures* (Vuibert, 2005, 732 p); *Le Polar* (Le Cavalier bleu, "Idées reçues", 2009, 127 pp.) ; *Les Littératures d'imagination scientifiques* (Rodopi, "Faux titre", 2011, 400 pp.). Il fait de la critique littéraire pour diverses revues depuis un peu plus de 40 ans et de la veille numérique pour une revue professionnelle depuis presque 30 ans.

Liliana FOȘALĂU est maître de conférences à l'Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași, Faculté des Lettres. Elle consacre son activité d'enseignante-chercheur à la littérature française du XIX-e siècle, aux poétiques de la modernité, et, ces dernières années, aux littératures francophones d'Europe. Une importante partie des recherches d'une équipe qu'elle dirige vise la *Dynamique de l'identité dans la littérature francophone européenne*, projet financé par le CNCSIS-UEFISCDI (2009 – 2011). Auteur de l'ouvrage *Le Mal dans la poésie française. De Baudelaire à Mallarmé* (Timpul, Iași, 2007), de deux recueils de poésie, publiés aux mêmes Éditions Timpul, (2006 et 2008), d'une anthologie de poèmes en édition bilingue dont elle est le traducteur (*Le Vin du monde*) et de plusieurs études sur les poètes romantiques et modernes ou sur la littérature francophone.

Alina GANEA est docteur ès lettres, spécialisation Linguistique française, et lectrice de français. Ses études portent sur la pragmatique de la question, l'analyse contrastive, la théorie de l'argumentation, l'enseignement du FLE. De 2006 à 2010 elle a été jeune chercheuse post-doc dans le domaine de la pragma-linguistique au sein de deux projets financés par le Conseil National de la Recherche Scientifique de l'Enseignement Supérieur (CNCSIS) de Roumanie.

Anca GĂȚĂ, docteur ès lettres (Linguistique française), professeur des universités, dirige le groupe de recherche ARC (Argumentation – Rhétorique – Communication), bénéficiaire de plusieurs soutiens financiers du CNCSIS. Ses études d'analyse du discours portent sur la rhétorique, la communication et la théorie de l'argumentation. Avec Adela Drăgan, elle dirige en tant qu'éditrice deux revues scientifiques, *Communication and Argumentation in the Public Sphere* et *Le Discours spécialisé : Théorie et pratique*.

Mirela-Cristina GRIGORI est professeur de français au Lycée National «Petru Rareș » de Piatra-Neamț, inspectrice de français, évaluateur-formateur D.E.L.F.-D.A.L.F., habilitée par le CIEP de Sèvres, membre dans diverses commissions de spécialité auprès du Ministère de l'Éducation, de la Recherche, de la Jeunesse et du Sport et assure le cours de didactique du français à la Faculté des Lettres de l'Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași.

Raymond MBASSI ATEBA. Auteur d'*Identité et fluidité dans l'œuvre de Jean-Marie Gustave Le Clézio. Une poétique de la mondialité* (l'Harmattan, 2008) et de nombreux articles sur la critique littéraire, la pédagogie et les industries culturelles, membre de nombreux réseaux scientifiques, ses recherches postdoctorales qui l'ont conduit en 2009 au *Centre Inter Literas* de l'Université de Suceava (Roumanie), portent sur les variations, les circulations et les médiations des champs culturo-littéraires francophones, les systèmes et politiques éducatifs et culturels, l'expression des identités et leur inscription dans les dynamiques de l'histoire des sociétés actuelles.

Amina MEZIANI est maître assistant chargé de cours à l'Université de Batna-Algérie et doctorante à l'école doctorale Algéro-Française à L'Université de Biskra-Algérie.

Florina-Liliana MIHALOVICI est doctorante en cotutelle à l'Université « Ștefan cel Mare » de Suceava et à l'Université de Limoges, France. Après un mémoire de mastère (soutenu à l'Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași, Roumanie et à l'Université Paris 4 Sorbonne) sur le mythe de l'ogre dans une sélection de romans français et francophones, elle s'intéresse à la figure de l'ogre et aux nouvelles métaphores qu'il engendre dans la prose francophone contemporaine.

Denisa-Adriana OPREA est titulaire d'un doctorat en littérature française et québécoise (Université Laval, 2008), qui lui a valu la Bourse Gaston-Miron (2010). Elle enseigne le français à la Faculté de Communication et relations publiques de l'Ecole Nationale d'Etudes Politiques (SNSPA), filiale de Cluj-Napoca. Co-auteur de l'ouvrage *Communication interculturelle et discours médiatiques* (en collaboration avec Anne-Marie Codrescu) et auteur d'articles et de traductions.

Radu I. PETRESCU est maître de conférences au Département de Français de l'Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași. Il est notamment l'auteur d'un livre sur la poétique de Benjamin Fondane (*Privirea Medusei*, Editura Universității « Alexandru Ioan Cuza », Iași, 2003) et d'un recueil d'études sur le hasard et la littérature (*Un coup de dés... Représentations du hasard dans la littérature*, Ed. Junimea, Iași, 2009).

Cristina POEDE. Professeur de français au Collège National (1982 – 2011) et au Centre Culturel Français de Iași (1991 – 2011) ; 2005 Docteur ès Lettres de l'Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași ; membre des Conseils nationaux pour le curriculum et pour les manuels ; programmes « Leonardo da Vinci » et « Comenius » ; articles sur des thèmes littéraires (Yourcenar, Huysmans, Proust, Morand, interférences culturelles franco – roumaines) parus dans *Actes. Journées de la francophonie* (Iași, 1997 – 2009) ; *Ombres de lumière : la poétique de l'énigme chez Julien Gracq*, Institutul European.

Elena-Brândușa STEICIUC est Professeur à l'Université « Ștefan cel Mare », Suceava, Roumanie et Professeur associé à l'Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași depuis 2002 et à l'Université « Vasile Alecsandri » de Bacău depuis 2008. Docteur ès Lettres en 1997, avec la thèse *Patrick Modiano – une lecture multiple*, soutenue à l'Université de Bucarest (publiée en 1998 aux éditions Junimea, Iași). Plusieurs volumes d'exégèse, dont : *Introduction à la littérature québécoise* (2003) ; *Literatura de expresie franceza din Maghreb. O introducere* (2003) ; *Horizons et identités francophones* (2006) ; *La francophonie au féminin* (2007) ; *Fragments francophones* (2010). Plus de 70 articles, publiés en Roumanie et à l'étranger. Participations à plus de 40 colloques et congrès internationaux. Membre de plusieurs sociétés scientifiques et culturelles. Chevalier dans l'Ordre des Palmes Académiques (2004). Présidente de l'ARDUF depuis 2010.

Irina Elena TIRON est doctorante de l'Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași et du Centre des Études de Traduction de l'Université Catholique de Louvain, sous la coordination scientifique des professeurs Marina Mureșanu et Reine Meylaerts. Sa recherche doctorale porte sur la traduction comme transfert de capital culturel dans la Roumanie postcommuniste, dans une perspective sociologique. Diplômée en langues et littératures française et anglaise, avec une spécialisation en traduction-terminologie et un double master en traduction et interprétation, ses centres d'intérêt sont : la sociologie

de la traduction, la circulation des idées et des biens culturels, les politiques culturelles et éditoriales, les flux de traduction etc.

Mihaela VOICU est professeur de littérature française au Département de Français de l'Université de Bucarest (spécialité : Moyen Âge – Renaissance), accréditée en 2004. Juillet 2008 : présidente de la Branche Roumaine de la Société Internationale Arthurienne. Novembre 2008 : directrice du Centre d'Études Médiévales de l'Université de Bucarest. Livres publiés : *Chrétien de Troyes. Aux sources du roman européen*, Éditions de l'Université de Bucarest, 1998 ; *La littérature française du Moyen Âge (X^e-XV^e siècles). Présentation et choix de textes*, Éditions de l'Université de Bucarest, 2001 ; *La littérature française du XVI^e siècle. Présentation et choix de textes*, Ars Docendi, 2003 ; *Histoire de la littérature française du Moyen Âge. X^e-XV^e siècles*, Éditions de l'Université de Bucarest 2003 ; *Écrire le sens du monde. Essais sur le roman médiéval*, EUB, 2008. Coordination scientifique de plusieurs volumes collectifs ; plus de 50 articles publiés ; participation à plus de 20 colloques scientifiques à l'étranger.

Alain VUILLEMIN est Professeur Émérite de l'Université d'Artois (Laboratoire « Lettres, Idées, Savoirs » de l'Université Paris-Est-Créteil Val-de-Marne), auteur de : *Le Dictateur ou le dieu truqué dans la littérature française et anglaise de 1918 à 1984* (1989) ; *Lubomir Guentchev. Le poète interdit* (2006) ; *Essais sur la poésie et le théâtre de Georges Aсталos*, (2007), et, en collaboration : *La Littérature contre la dictature en et hors de Roumanie, 1947-1989* (1995) ; *Interférences historiques, culturelles et littéraires entre la France, l'Europe et les pays de l'Europe centrale et orientale, XIX^e et XX^e siècles* (2000) ; *La France, l'Europe et les Balkans. Crises historiques et témoignages littéraires* (2002) ; *L'Europe, la France, les Balkans. Littératures balkaniques et littératures comparées* (2004) ; *Traditionnel, Identité, Modernité dans les cultures du Sud-Est européen : la littérature, les arts et la vie intellectuelle au XX^e siècle* (2007), *L'Oublié et l'interdit. Littérature, résistance, dissidence et résilience en Europe Centrale et Orientale* (2008), *Identité et Révolte dans l'art, la littérature, le droit et l'histoire en Bulgarie, en Roumanie et en Europe Centrale et Orientale entre 1947 et 1989* (2008).

Protocole de rédaction

Indiquez toujours votre **prénom** et votre **nom** en totalité, l'unité de rattachement, la ville et le pays ;

COMPOSITION GÉNÉRALE DU TEXTE :

- Fichier attaché, format RTF pour les textes saisis sous Word (PC ou Mac) ; le fichier doit porter votre nom ; Arial, 11
- Les caractères italiques sont réservés aux titres d'ouvrages, aux titres de revues (par convention éditoriale) et aux mots en langues étrangères (y compris *a fortiori*, *a priori*, etc.)
- Les majuscules peuvent être accentuées
- Les vers pourront soit garder leur disposition originale, soit être juxtaposés en les séparant d'un trait oblique : /
- Les notes seront faites en numérotation continue, en bas de page. Commencez le texte de la note en intercalant un espace après la référence de note en bas de page, et par une majuscule
- Le soulignement est à proscrire, de même que les caractères gras réservés aux titres de paragraphes.
- Citations toujours entre guillemets à la française (« ... »), quelle que soit la longueur. En cas de besoin, utiliser des guillemets à l'anglaise ("...") dans un passage déjà entre guillemets. Pour les guillemets à la française ne pas oublier de créer des espaces insécables entre les guillemets et le mot. Rappelons comment réaliser ces espaces : dans le traitement de texte, il faut appuyer en même temps la touche majuscule, la touche ctrl et la barre d'espacement
- Toute modification d'une citation (suppression, adjonction, remplacement de mots ou de lettres, etc.) par l'auteur du texte est signalée par des crochets droits [...]
- Toutes les citations dans une langue autre que le français doivent être traduites dans le texte ou en notes
- Le texte doit comporter entre 12 000 et 15 000 signes (notes y comprises)
- Vérifier qu'il y a un espace avant et après les signes doubles (; : ? ! %), que les virgules et les points suivent le mot précédent et sont eux-mêmes suivis d'un espace.

Bibliographie (placée à la fin de l'article) :

- Nom, Prénom, (en bas de casse, ou minuscule), Titre (en italiques), lieu d'édition, éditeur, « collection » (entre guillemets), année d'édition, [et si nécessaire : volume (vol.), tome (t.), page ou pages (p.)].
- Pour les articles : Nom, Prénom, « Titre de l'article » (entre guillemets), Titre de la revue (en italiques), n° (espace avant le chiffre), date, éventuellement page(s).

ATTENTION !

Le texte de l'article, rédigé en français, sera impérativement accompagné d'un **résumé** de 7-10 lignes (500-600 signes) rédigé en anglais, ainsi que de **10 mots-clés**, en anglais ; vous devez fournir également une **présentation** (10 lignes en français) de vos titres, publications et domaines d'intérêt.

Editura JUNIMEA, Iași – ROMÂNIA,
Strada Pictorului nr. 14 (Ateneul Tătărași),
cod 700320, Iași,
tel./fax. 0232-410427
e-mail: junimeais@yahoo.com

PRINTED IN ROMANIA